



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Bibliothèque nationale de France (BnF)

LES
MILLE & UNE NUIT.

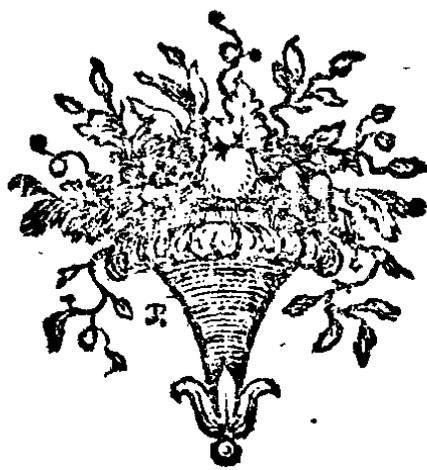
CONTES ARABES.

Traduits en François

Par M. GALLAND.

NOUVELLE EDITION CORRIGÉE,

TOME I.

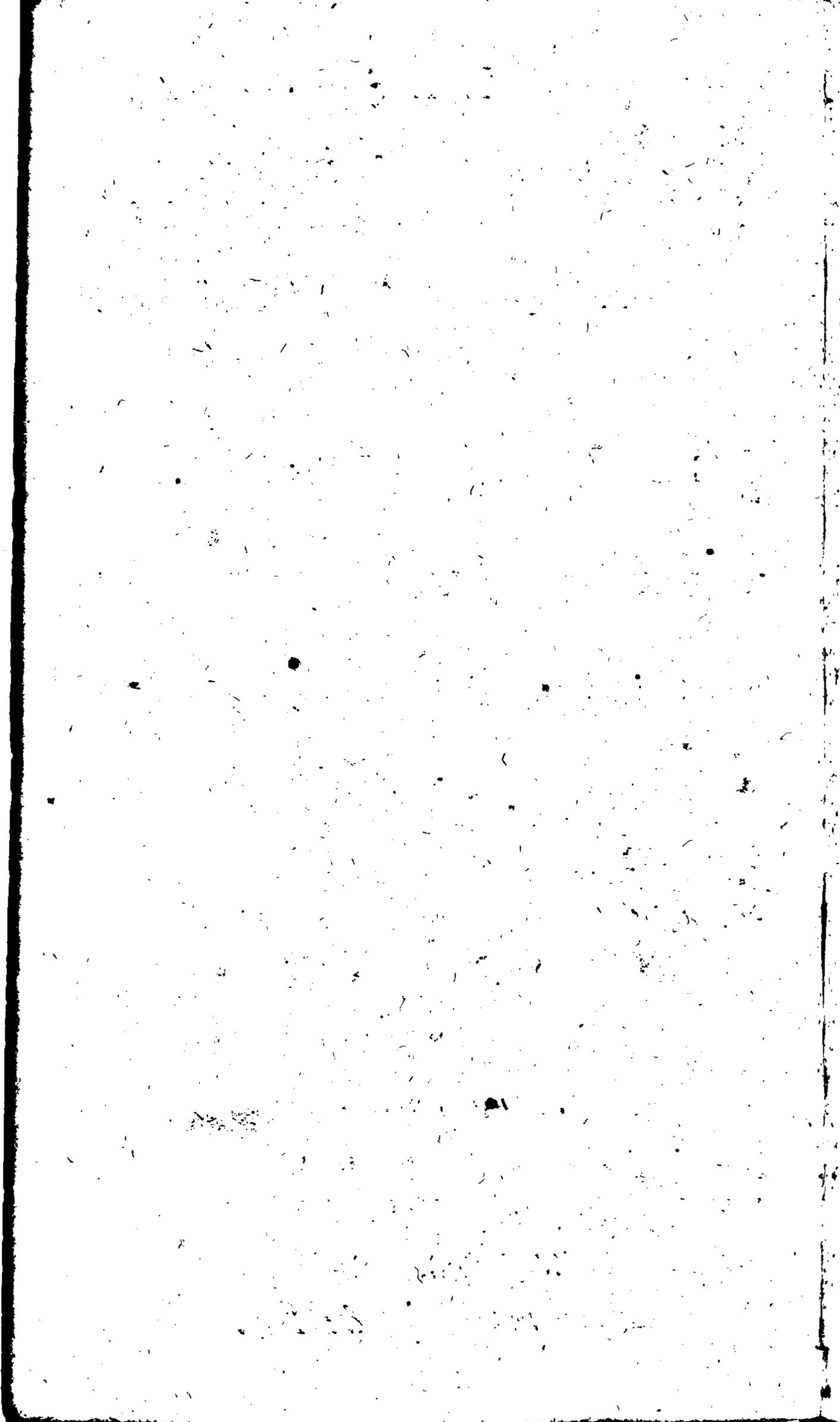


A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XXVI.

1/2 Avec Privilege du Roy.

8453





A M A D A M E.
MADAME
LA MARQUISE
D' O,
DAME DU PALAIS
DE MADAME
LA DUCHESSE
DE BOURGOGNE.



MADAME,

Les bontez infinies que feu Monsieur DE GUILLERAGUËS, votre illustre Perè, eut pour moy dans le séjour que je fis il y a quelques années à Constantinople, sont trop presentes à

E P I T R E.

mon esprit , pour negliger aucune occasion de publier la reconnoissance que je dois à sa memoire. S'il vivoit encore pour le bien de la France & pour mon bonheur , je prendrois la liberté de lui dedier cet Ouvrage , non seulement comme à mon Bienfaicteur ; mais encore comme au genie le plus capable de goûter & de faire estimer aux autres les belles choses. Qui peut ne se pas souvenir de l'extrême justesse avec laquelle il jugeoit de tout ; ses moindres pensees toujours brillantes, ses moindres expressions toujours précises & délicates , faisoient l'admiration de tout le monde , & jamais personne n'a joint ensemble tant de graces & tant de solidité. Je l'ay veu dans un tems où tout occupé du soin des affaires de son Maître , il sembloit ne pouvoir montrer au dehors que les talens du ministere , & sa profon-

E P I T R E.

de capacité dans les negociations les plus épineuses, cependant toute la gravité de son employ, ne pouvoit rien diminuer de ses agrémens inimitables, qui avoient fait le charme de ses amis, & qui se faisoient sentir même aux Nations les plus barbares avec qui ce grand homme avoit à traiter. Après la perte irréparable que j'en ai faite, je ne puis m'adresser qu'à vous, MADAME, puisque vous seule pouvez me tenir lieu de lui; & c'est dans cette confiance, que j'ose vous demander pour ce Livre, la même protection que vous avez bien voulu accorder à la traduction Françoisise de sept Contes Arabes, que j'eus l'honneur de vous présenter. Vous vous étonnerez que depuis ce tems-là je n'aye pas eu l'honneur de vous les offrir imprimez.

Le retardement, MADAME, vient, de ce qu'avant de commencer

E P I T R E.

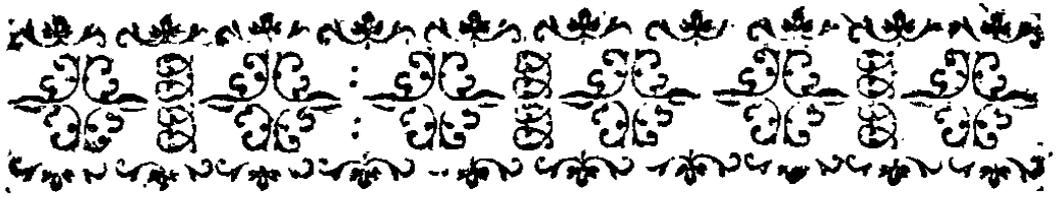
l'impression, j'appris que ces Contes étoient tirez d'un recueil prodigieux de Contes semblables; en plusieurs volumes, intitulé Les mille & une Nuit. Cette découverte m'obligea de suspendre cette impression, & d'employer mes soins à recouvrer le Recueil. Il a fallu le faire venir de Syrie, & mettre en François le premier volume que voici, de quatre seulement qui m'ont été envoyez. Les Contes qu'il contient vous seront sans doute beaucoup plus agreables que ceux que vous avez déjà vus. Ils vous seront nouveaux, & vous les trouverez en plus grand nombre; vous y remarquerez même avec plaisir, le dessein ingénieux de l'Auteur Arabe, qui n'est pas connu, de faire un corps si ample de narrations de son pays, fabuleuses à la vérité, mais agreables & divertissantes.

E P I T R E.

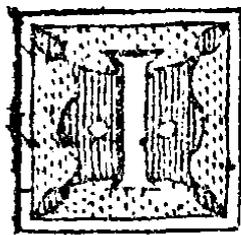
*Je vous supplie, MADAME, de
vouloir bien agréer ce petit present,
que j'ay l'honneur de vous faire ; ce
sera un témoignage public de ma
reconnoissance & du profond respect
avec lequel je suis & seray toute
ma vie,*

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,
GALLAND.



AVERTISSEMENT.



L n'est pas besoin de prévenir le Lecteur sur le mérite & la beauté des Contes qui sont renfermez dans cet Ouvrage. Ils portent leur recommandation avec eux : Il ne faut que les lire , pour demeurer d'accord, qu'en ce genre on n'a rien vû de si beau jusqu'à present dans aucune langue.

En effet, qu'y a-t-il de plus ingénieux, que d'avoir fait un corps d'une quantité prodigieuse de Contes, dont la variété est surprenante ; & l'enchaînement si admirable, qu'ils semblent avoir été faits pour composer l'ample Recueil dont ceux-cy ont été tirez.

AVERTISSEMENT.

Je dis l'ample Recueil : car l'Original Arabe , qui est intitulé , *Les mille & une Nuit* , a trente-six parties ; & ce n'est que la traduction de la premiere qu'on donne aujourd'hui au Public. On ignore le nom de l'Auteur d'un si grand Ouvrage ; mais vrai - semblablement, il n'est pas tout d'une main : car comment pourra-t-on croire , qu'un seul homme ait eu l'imagination assez fertile pour suffire à tant de fictions.

Si les Contes de cette espèce sont agreables & divertissans par le merveilleux qui y régne d'ordinaire , ceux-cy doivent l'emporter en cela sur tous ceux qui ont paru ; puis qu'ils sont remplis d'évenemens qui surprennent & attachent l'esprit , & qui font voir de combien les Arabes surpassent

AVERTISSEMENT.

les autres Nations en cette sorte de composition.

Ils doivent plaire encore par les coutumes & les mœurs des Orientaux, par les cérémonies de leur Religion, tant Payenne que Mahometane ; & ces choses y sont mieux marquées que dans les Auteurs qui en ont écrit, & que dans les relations des Voyageurs. Tous les Orientaux, Persans, Tartares & Indiens s'y font distinguer, & paroissent tels qu'ils sont, depuis les Souverains jusqu'aux personnes de la plus basse condition. Ainsi, sans avoir essuyé la fatigue d'aller chercher ces Peuples dans leurs Pays, le Lecteur aura icy le plaisir de les voir agir, & de les entendre parler. On a pris soin de conserver leurs caracteres, de ne pas s'éloigner de leurs expressions & de leurs

AVERTISSEMENT.

sentimens ; Et l'on ne s'est écarté du Texte, que quand la bienféance n'a pas permis de s'y attacher. Le Traducteur se flatte que les personnes qui entendent l'Arabe , & qui voudront prendre la peine de confronter l'original avec la copie, conviendront qu'il a fait voir les Arabes aux François, avec toute la circonspection que demandoit la délicatesse de notre Langue & de notre tems. Pour peu même que ceux qui liront ces Contes, soient disposez à profiter des exemples de vertus & de vices qu'ils y trouveront, ils en pourront tirer un avantage qu'on ne tire point de la lecture des autres Contes, qui sont plus propres à corrompre les mœurs qu'à les corriger.



TABLE

D E S N U I T S

D U I . T O M E .

Conte du Genie & de la
Dame enfermée dans une caisse
de verre, Page 22

Fable du l'Asne, du Bœuf & du La-
boureur, p. 33

Fable du Chien & du Coq, p. 44

Premiere Nuit. Commencement du
Conte du Genie & du Marchand,
p. 51

II. Nuit. Suite du Conte du Genie &
du Marchand, p. 57

III. Nuit. Continuation du Conte
du Genie & du Marchand,
p. 62

TABLE DES NUITS.

- IV.** Nuit. *Histoire du premier Vieillard & de la Biche*, p. 65
- V.** Nuit. *Fin de l'histoire du premier Vieillard & de la Biche*, p. 72
- VI.** Nuit. *Histoire du second Vieillard & des deux Chiens noirs*, p. 78
- VII.** Nuit. *Fin de l'histoire du second Vieillard & des deux Chiens noirs*, p. 84
- VIII.** Nuit. *Fin du Conte du Genie & du Marchand ; & commencement de l'histoire du Pescheur*, p. 90
- IX.** Nuit. *Suite de l'histoire du Pescheur & du Genie*, p. 94
- X.** Nuit. *Continuation de l'histoire du Pescheur & du Genie*, p. 98
- XI.** Nuit. *Continuation de l'histoire du Pescheur & du Genie : & commencement de l'histoire du Roi Grec & du Medecin Doubar*, p. 105

T A B L E

- XII. Nuit. *Suite de l'histoire du Roy Grec & du Medecin Douban,*
p. 111
- XIII. Nuit. *Continuation de l'histoire du Roy Grec & du Medecin Douban,*
p. 115
- XIV. Nuit. *Histoire du Mari & du Perroquet,*
p. 119
- XV. Nuit. *Histoire du Visir puni,*
p. 123
- XVI. Nuit. *Fin de l'histoire du Visir puni, & suite de celle du Roi Grec & du Medecin Douban,*
p. 128
- XVII. Nuit. *Fin de l'histoire du Roy Grec & du Medecin Douban,*
p. 138
- XVIII. Nuit. *Suite de l'histoire du Pescheur & du Genie,*
p. 139
- XIX. Nuit. *Suite de l'histoire du Pescheur & du Genie,*
p. 145
- XX. Nuit. *Continuation de l'histoi-*

DES NUITS.

- re du Pescheur*, p. 150
- XXI. Nuit. *Suite de l'histoire du Pescheur*, p. 159
- XXII. Nuit. *Histoire du jeune Roy des Isles noires*, p. 164
- XXIII. Nuit. *Suite de l'histoire du Roy des Isles noires*, p. 169
- XXIV. Nuit. *Continuation de l'histoire du Roy des Isles noires*, p. 172
- XXV. Nuit. *Suite de l'histoire du Roi des Isles noires*, p. 180
- XXVI. Nuit. *Suite de l'histoire du Roi des Isles noires*, p. 186
- XXVII. Nuit. *Fin de l'histoire du Roi des Isles noires & de celle du Pescheur*, p. 192
- XXVIII. Nuit. *Commencement de l'histoire des trois Calenders fils de Rois, & de cinq Dames de Bagdad*, p. 198
- XXIX. Nuit. *Continuation de l'hi-*

T A B L E

- histoire des trois Calenders & des
 cinq Dames, p. 202*
- XXX. Nuit. *Suite de l'histoire des
 trois Calenders & des cinq Da-
 mes, p. 206*
- XXXI. Nuit. *Suite de l'histoire des
 cinq Dames & des trois Calenders,
 fils de Rois, p. 212*
- XXXII. Nuit. *Continuation de
 l'histoire des cinq Dames & des trois
 Calenders, p. 218*
- XXXIII. Nuit. *Suite de l'histoire
 des cinq Dames & des trois Ca-
 lenders, p. 223*
- XXXIV. Nuit. *Suite de l'histoire
 des cinq Dames & des trois Ca-
 lenders, p. 228*
- XXXV. Nuit. *Suite de l'histoire
 des cinq Dames & des trois Ca-
 lenders, p. 236*
- XXXVI. Nuit. *Suite de l'histoire
 des cinq Dames & des trois Ca-
 lenders,*

DES NUITS.

- lenders,* p. 239
- XXXVII. Nuit. Commencement
de l'histoire du premier Calender,
filz de Roi, p. 249
- XXXVIII. Nuit. Continuation de
l'histoire du premier Calender,
p. 255
- XXXIX. Nuit. Fin de l'histoire du
premier Calender, p. 263
- XL. Nuit. Commencement de l'histoi-
re du second Calender, *filz de*
Roi, p. 271
- XLI. Nuit. Continuation de l'histoi-
re du second Calender, p. 275
- XLII. Nuit. Suite de l'histoire du
second Calender. p. 277
- XLIII. Nuit. Suite de l'histoire du
second Calender, p. 284
- XLIV. Nuit. Suite de l'histoire du
second Calender, p. 290
- XLV. Nuit. Suite de l'histoire du
second Calender, p. 295

T A B L E

- XLVI. Nuit. Suite du l'histoire du
second Calender, p. 298.
Histoire de l'Envieux & de l'Envié,
 p. 301
- XLVII. Nuit. Continuation de
*l'histoire de l'Envieux & de l'En-
 vié,* p. 304
- XLVIII. Nuit. Fin de l'histoire
*de l'Envieux & de l'Envié ; &
 suite de celle du second Calender,*
 p. 310
- XLIX. Nuit. Suite de l'histoire
du second Calender, p. 318
- L. Nuit. Suite de l'histoire du second
Calender, p. 326
- LI. Nuit. Suite de l'histoire du se-
cond Calender, p. 330
- LII. Nuit. Fin de l'histoire du se-
cond Calender, p. 334
- LIII. Nuit. Commencement de l'hi-
*stoire du troisieme Calender, fils
 de Roi,* p. 340

DES NUITS.

- LIV. Nuit. Continuation de l'histoire
re du troisième Calender, p. 347
- LV. Nuit. Continuation de l'histoire
du troisième Calender, p. 355
- LVI. Nuit. Suite de l'histoire du
troisième Calender, p. 363
- LVII. Nuit. Suite de l'histoire du
troisième Calender. p. 367
- LVIII. Nuit. Continuation de l'hi-
stoire du troisième Calender
p. 377
- LIX. Nuit. Suite de l'histoire du
troisième Calender. p. 382
- LX. Nuit. Suite de l'histoire du
troisième Calender, p. 385
- LXI. Nuit. Suite de l'histoire du
troisième Calender, p. 390
- LXII. Nuit. Fin de l'histoire du
troisième Calender, p. 398
- LXIII. Nuit. Commencement de
l'histoire de Zobéïde, p. 410
- LXIV. Nuit. Suite de l'histoire de

TABLE DES NUITS.

<i>Zobéïde ,</i>	p. 419
LXV. Nuit. <i>Continuation de l'histoire de Zobéïde ,</i>	p. 425
LXVI. Nuit. <i>Fin de l'histoire de Zobéïde .</i>	p. 431
LXVII. Nuit. <i>Histoire d'Amine ,</i>	p. 437
LXVIII. Nuit. <i>Fin de l'histoire d'Amine ,</i>	p. 447
LXIX. Nuit. <i>Conclusion de l'histoire des cinq Dames & des trois Calenders ,</i>	p. 456

Fin de la Table du I. Tome.



LES
MILLE & UNE NUIT.
CONTES ARABES.

Les Chroniques des Saffa-
niens, anciens Rois de Perse,
qui avoient étendu leur Em-
pire dans les Indes , dans les
grandes & petites Isles qui en dépen-
dent , & bien loin au delà du Gange
jusqu'à la Chine , rapportent qu'il y
avoit autrefois un Roy de cette puis-
sante Maison , qui étoit le plus excel-
lent Prince de son temps. Il se faisoit
autant aimer de ses sujets par sa sagesse
& sa prudence , qu'il s'étoit rendu re-
doutable à ses voisins par le bruit de sa
valeur , & par la reputation de ses
troupes belliqueuses & bien discipli-
nées. Il avoit deux fils : l'aîné appelé
Schahriar , digne heritier de son pere,
en possédoit toutes les vertus ; & le ca-

det nommé Schahzenan , n'avoit pas moins de merite que son frere.

Après un regne aussi long que glorieux , ce Roi mourut , & Schahriar monta sur le Trône. Schahzenan exclus de tout partage par les loix de l'Empire , & obligé de vivre comme un particulier , au lieu de souffrir impatiemment le bonheur de son aîné , mit toute son attention à lui plaire. Il eut peu de peine à y réussir. Schahriar qui avoit naturellement de l'inclination pour ce Prince , fut charmé de sa complaisance , & par un excès d'amitié voulant partager avec lui ses Etats , il lui donna le Royaume de la Grande Tartarie. Schahzenan en alla bientôt prendre possession , & il établit son séjour à Samarcande , qui en étoit la Capitale,

Il y avoit déjà dix ans que ces deux Rois étoient separez , lorsque Schahriar souhaitant passionnément de revoir son frere , résolut de lui envoyer un Ambassadeur pour l'inviter à le venir voir. Il choisit pour cette Ambassade son premier Visir , qui partit avec une suite conforme à sa dignité , &

fit toute la diligence possible. Quand il fut près de Samarcande, Schahzenan averti de son arrivée, alla au devant de lui avec les principaux Seigneurs de sa Cour, qui pour faire plus d'honneur au Ministre du Sultan, s'étoient tous habillez magnifiquement. Le Roy de Tartarie le reçut avec de grandes démonstrations de joye, & lui demanda d'abord des nouvelles du Sultan son frere. Le Visir satisfit sa curiosité, après quoi il exposa le sujet de son Ambassade. Schahzenan en fut touché : Sage Visir, dit-il, le Sultan mon frere me fait trop d'honneur, & il ne pouvoit rien me proposer qui me fût plus agreable. S'il souhaite de me voir, je suis pressé de la même envie. Le temps qui n'a pas diminué son amitié, n'a point affoibli la mienne. Mon Royaume est tranquille, & je ne veux que dix jours pour me mettre en état de partir avec vous. Ainsi il n'est pas necessaire que vous entriez dans la Ville pour si peu de temps. Je vous prie de vous arrêter en cet endroit, & d'y faire dresser vos tentes. Je vais ordonner qu'on vous apporte des rafraî-

4 *Les mille & une Nuit.*

chiffemens en abondance pour vous & pour toutes les personnes de vôtre fuite. Cela fut executé sur le champ : le Roi fut à peine rentré dans Samarcande , que le Visir vit arriver une prodigieuse quantité de toutes sortes de provisions accompagnées de regals & de presens d'un très-grand prix.

Cependant Schahzenan se disposant à partir , regla les affaires les plus pressantes , établit un Conseil pour gouverner son Royaume pendant son absence , & mit à la tête de ce Conseil un Ministre dont la sagesse lui étoit connue , & en qui il avoit une entiere confiance. Au bout de dix jours , ses équipages étant prêts , il dit adieu à la Reine sa femme , sortit sur le soir de Samarcande , & suivi des Officiers qui devoient être du voyage , il se rendit au Pavillon Royal qu'il avoit fait dresser auprès des tentes du Visir. Il s'entretint avec cet Ambassadeur jusqu'à minuit. Alors voulant encore une fois embrasser la Reine qu'il aimoit beaucoup , il retourna seul dans son Palais. Il alla droit à l'appartement de cette Princesse , qui ne s'attendant pas

à le revoit , avoit reçu dans son lit un des derniers Officiers de sa Maison. Il y avoit déjà long-temps qu'ils étoient couchés , & ils dormoient tous deux d'un profond sommeil.

Le Roy entra sans bruit , se faisant un plaisir de surprendre par son retour une Epouse dont il se croyoit tendrement aimé ; mais quelle fut sa surprise , lorsqu'à la clarté des flambeaux qui ne s'éteignent jamais la nuit dans les appartemens des Princes & des Princesses , il apperçut un homme dans ses bras ! Il demeura immobile durant quelques momens , ne sçachant s'il devoit croire ce qu'il voyoit. Mais n'en pouvant douter : Quoi , dit-il en lui-même , je suis à peine hors de mon Palais , je suis encore sous les murs de Samarcande , & l'on m'ose outrager ! Ah perfides , votre crime ne sera pas impuni ! Comme Roy , je dois punir les forfaits qui se commettent dans mes États ; comme Epoux offensé , il faut que je vous immole à mon juste ressentiment. Enfin ce malheureux Prince cédant à son premier transport , tira son sabre , s'approcha du lit , &

6 . *Les mille & une Nuit.*

d'un seul coup fit passer les coupables du sommeil à la mort. Ensuite les prenant l'un après l'autre , il les jeta par une fenestre dans le fossé dont le Palais étoit environné.

S'étant vengé de cette sorte , il sortit de la Ville , comme il y étoit venu , & se retira sous son Pavillon. Il n'y fut pas plutôt arrivé , que sans parler à personne de ce qu'il venoit de faire , il ordonna de plier les tentes , & de partir. Tout fut bien-tôt prêt , & il n'étoit pas jour encore qu'on se mit en marche au son des tymbales & de plusieurs autres instrumens qui inspiroient de la joye à tout le monde , hormis au Roy qui toujourn occupé de l'infidélité de la Reine , étoit la proie d'une affreuse mélancolie qui ne le quitta point pendant tout le voyage.

Lorsqu'il fut près de la Capitale des Indes , il vit venir au devant de lui le Sultan Schahriar avec toute sa Cour. Quelle joie pour ces Princes de se revoir ! ils mirent tous deux pied à terre pour s'embrasser ; & après s'être donné mille marques de tendresse , ils remonterent à Cheval , & entrèrent dans la

Ville aux acclamations d'une foule innombrable de peuple. Le Sultan conduisit le Roy son frere jusqu'au Palais qu'il lui avoit fait preparer. Ce Palais communiquoit au sien par un même jardin ; il étoit d'autant plus magnifique qu'il étoit consacré aux Fêtes & aux divertissemens de la Cour, & on en avoit encore augmenté la magnificence par de nouveaux ameublemens.

Schahriar quitta d'abord le Roy de Tartarie pour lui donner le temps d'entrer au bain & de changer d'habit ; mais dès qu'il sçut qu'il en étoit sorti, il vint le retrouver. Ils s'assirent sur un Sofa ; & comme les Courtisans se tenoient éloignés par respect, ces deux Princes commencerent à s'entretenir de tout ce que deux freres encore plus unis par l'amitié que par le sang, ont à se dire après une longue absence. L'heure du souper étant venue, ils mangerent ensemble ; & après le repas, ils reprirent leur entretien, qui dura jusqu'à ce que Schahriar s'appercevant que la nuit étoit fort avancée, se retira pour laisser reposer son frere.

L'infortuné Schahzenan se coucha ;

8. *Les mille & une Nuit.*

mais si la presence du Sultan son frere avoit été capable de suspendre pour quelque temps ses chagrins , ils se reveillerent alors avec violence. Au lieu de goûter le repos dont il avoit besoin , il ne fit que rappeler dans sa memoire les plus cruelles reflexions. Toutes les circonstances de l'infidelité de la Reine se presentoient si vivement à son imagination , qu'il en étoit hors de lui-même. Enfin ne pouvant dormir il se leva , & se livrant tout entier à des pensées si affligeantes , il parut sur son visage une impression de tristesse que le Sultan ne manqua pas de remarquer. Qu'a donc le Roy de Tartarie , disoit-il ? qui peut causer ce chagrin que je lui vois ? auroit-il sujet de se plaindre de la reception que je lui ay faite ? Non ! je l'ay reçu comme un frere que j'aime , & je n'ay rien là-dessus à me reprocher. Peut-être se voit-il à regret éloigné de ses Etats ou de la Reine sa femme. Ah si c'est cela qui l'afflige , il faut que je lui fasse incessamment les presens que je lui destine , afin qu'il puisse partir quand il lui plaira , pour s'en retourner à Samar-

cande. Effectivement dès le lendemain il lui envoya une partie de ces presens, qui étoient composez de tout ce que les Indes produisent de plus rare, de plus riche & de plus singulier. Il ne laissoit pas néanmoins d'essayer de le divertir tous les jours par de nouveaux plaisirs ; mais les Fêtes les plus agréables, au lieu de le réjouir, ne faisoient qu'irriter ses chagrins.

Un jour Schahriar ayant ordonné une grande chasse à deux journées de sa Capitale, dans un país où il y avoit particulièrement beaucoup de Cerfs, Schahzenan le pria de le dispenser de l'accompagner, en lui disant que l'état de sa santé ne lui permettoit pas d'être de la partie. Le Sultan ne voulut pas le contraindre, le laissa en liberté, & partit avec toute sa Cour pour aller prendre ce divertissement. Après son départ, le Roy de la Grande Tartarie se voyant seul, s'enferma dans son appartement. Il s'assit à une fenêtré qui avoit veüe sur le jardin. Ce beau lieu & le ramage d'une infinité d'oiseaux qui y faisoient leur retraite, lui auroient donné du plaisir,

s'il eût été capable d'en ressentir ; mais toujours déchiré par le souvenir funeste de l'action infame de la Reine , il arrêtoit moins souvent ses yeux sur le jardin , qu'il ne les levoit au ciel pour se plaindre de son malheureux sort.

Neanmoins quelque occupé qu'il fût de ses ennuis , il ne laissa pas d'apercevoir un objet qui attira toute son attention. Une porte secrète du Palais du Sultan s'ouvrit tout à coup , & il en sortit vingt femmes , au milieu desquelles marchoit la Sultane d'un air qui la faisoit aisément distinguer. Cette Princesse croyant que le Roy de la Grande Tartarie étoit aussi à la chasse , s'avança avec ses femmes jusques sous les fenêtrés de l'appartement de ce Prince , qui voulant par curiosité les observer , se plaça de maniere qu'il pouvoit tout voir sans être vû. Il remarqua que les personnes qui accompagnoient la Sultane , pour bannir toute contrainte , se découvrirent le visage qu'elles avoient eu couvert jusqu'alors , & quitterent de longs habits qu'elles portoient par dessus d'autres plus courts. Mais il fut dans un

extrême étonnement de voir que dans cette compagnie qui lui avoit semblé toute composée de femmes , il y avoit dix Noirs qui prirent chacun leur Maîtresse. La Sultane de son côté ne demeura pas long-temps sans amant : elle frappa des mains en criant , *Mafoud* , *Mafoud* , & aussitôt un autre Noir descendit du haut d'un arbre , & courut à elle avec beaucoup d'empressement.

La pudeur ne permet pas de raconter tout ce qui se passa entre ces femmes & ces Noirs , & c'est un détail qu'il n'est pas besoin de faire. Il suffit de dire que Schahzenan en vit assez pour juger que son frere n'étoit pas moins à plaindre que lui. Les plaisirs de cette troupe amoureuse durèrent jusqu'à minuit. Ils se baignèrent tous ensemble dans une grande piece d'eau , qui faisoit un des plus beaux ornemens du jardin , après quoy ayant repris leurs habits , ils rentrèrent par la porte secrette dans le Palais du Sultan , & Mafoud qui étoit venu de dehors par dessus la muraille du jardin , s'en retourna par le même endroit.

Comme toutes ces choses s'étoient passées sous les yeux du Roy de la Grande Tartarie, elles lui donnerent lieu de faire une infinité de reflexions. Que j'avois peu de raison, disoit-il, de croire que mon malheur étoit si singulier ! C'est sans doute l'inévitable destinée de tous les maris, puisque le Sultan mon frere, le Souverain de tant d'Etats, le plus grand Prince du monde, n'a pu l'éviter. Cela étant, quelle foiblesse de me laisser consumer de chagrin ! C'en est fait, le souvenir d'un malheur si commun ne troublera plus désormais le repos de ma vie. En effet dès ce moment il cessa de s'affliger, & comme il n'avoit pas voulu s'empêcher qu'il n'eût vû toute la scene qui venoit d'être jouée sous ses fenêtrés, il fit servir alors, mangea de meilleur appetit qu'il n'avoit fait depuis son départ de Samarcande, & entendit même avec quelque plaisir un concert agréable de voix & d'instrumens dont on accompagna le repas.

Les jours suivans il fut de très-bonne humeur; & lorsqu'il sçut que le Sultan étoit de retour, il alla au

devant de lui, & lui fit son compliment d'un air enjoué. Schahriar d'abord ne prit pas garde à ce changement : il ne songea qu'à se plaindre obligamment de ce que ce Prince avoit refusé de l'accompagner à la chasse, & sans lui donner le temps de répondre à ses reproches, il lui parla du grand nombre de Cerfs, & d'autres animaux qu'il avoit pris, & enfin du plaisir qu'il avoit eu. Schahzenan après l'avoir écouté avec attention, prit la parole à son tour. Comme il n'avoit plus de chagrin qui l'empêchât de faire paroître combien il avoit d'esprit ; il dit mille choses agréables & plaisantes.

Le Sultan qui s'étoit attendu à le retrouver dans le même état où il l'avoit laissé, fut ravi de le voir si gay : Mon frere, lui dit-il, je rends graces au ciel de l'heureux changement qu'il a produit en vous pendant mon absence. J'en ay une véritable joye ; mais j'ay une priere à vous faire ; & je vous conjure de m'accorder ce que je vais vous demander. Que pourrois-je vous refuser, répondit le Roy de Tartarie ? vous pouvez tout sur Schahze-

nan. Parlez , je suis dans l'impaticence de sçavoir ce que vous souhaitez de moi. Depuis que vous êtes dans ma Cour , reprit Schahriar , je vous ay vû plongé dans une noire melancolie que j'ay vainement tenté de dissiper par toute sorte de divertissemens. Je me suis imaginé que votre chagrin venoit de ce que vous étiez éloigné de vos Etats. J'ay crû même que l'amour y avoit beaucoup de part , & que la Reine de Samarcande , que vous avez dû choisir d'une beauté achevée , en étoit peut-être la cause. Je ne sçay si je me suis trompé dans ma conjecture ; mais je vous avouë que c'est particulièrement pour cette raison que je n'ay pas voulu vous importuner là-dessus , de peur de vous déplaire. Cependant , sans que j'y aye contribué en aucune maniere , je vous trouve à mon retour de la meilleure humeur du monde , & l'esprit entierement dégagé de cette noire vapeur qui en troubloit tout l'enjoüement. Dites-moi , de grace , pourquoy vous étiez si triste , & pourquoy vous ne l'êtes plus.

A ce discours le Roy de la Grande

Tartarie demeura quelque temps rêveur , comme s'il eût cherché ce qu'il avoit à y répondre : Enfin il repartit dans ces termes : Vous êtes mon Sultan & mon Maître , mais dispensez-moi , je vous supplie , de vous donner la satisfaction que vous me demandez. Non , mon frere , repliqua le Sultan , il faut que vous me l'accordiez ; je la fouhaite ; ne me la refusez pas. Schahzenan ne put resister aux instances de Schahriar : Hebien , mon frere , lui dit-il , je vais vous satisfaire , puisque vous me le commandez. Alors il lui raconta l'infidelité de la Reine de Samarcande , & lorsqu'il en eut achevé le recit : voilà , poursuivit-il , le sujet de ma tristesse ; jugez si j'avois tort de m'y abandonner. O mon frere , s'écria le Sultan d'un ton qui marquoit combien il entroit dans le ressentiment du Roy de Tartarie ; quelle horrible histoire venez-vous de me raconter ! avec quelle impatience je l'ay écoutée jusqu'au bout ! Je vous louë d'avoir puni les traîtres qui vous ont fait un outrage si sensible. On ne sçauroit vous reprocher cette action ; Elle est juste ; &

16 *Les mille & une Nuit.*

pour moi , j'avouëray qu'à votre place j'aurois eu peut-être moins de modération que vous. Je ne me ferois pas contenté d'ôter la vie à une seule femme : je crois que j'en aurois sacrifié plus de mille à ma rage. Je ne suis plus étonné de vos chagrins. La cause en étoit trop vive & trop mortifiante pour n'y pas succomber. O ciel, quelle aventure ! non , je croy qu'il n'en est jamais arrivé de semblable à personne qu'à vous. Mais enfin il faut louer Dieu de ce qu'il vous a donné de la consolation ; & comme je ne doute pas qu'elle ne soit bien fondée , ayez encore la complaisance de m'en instruire , & faites-moi la confiance entière.

Schahzenan fit plus de difficulté sur ce point que sur le précédent , à cause de l'intérêt que son frere y avoit ; mais il fallut céder à ses nouvelles instances ; Je vais donc vous obéir , lui dit-il , puisque vous le voulez absolument. Je crains que mon obéissance ne vous cause plus de chagrin que je n'en ay eu ; mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même , puisque c'est vous qui me forcez à vous révéler

ler une chose que je voudrois ensevelir dans un éternel oubli. Ce que vous me dites , interrompit Schahriar , ne fait qu'irriter ma curiosité : Hâtez-vous de me découvrir ce secret , de quelque nature qu'il puisse être. Le Roy de Tartarie ne pouvant plus s'en deffendre , fit alors un détail de tout ce qu'il avoit vû , du déguisement des Noirs , de l'emportement de la Sultane & de ses femmes , & il n'oublia pas Masoud. Après avoir été témoin de ces infamies , continua-t-il , je pensay que toutes les femmes y étoient naturellement portées , & qu'elles ne pouvoient résister à leur penchant. Prévenu de cette opinion , il me parut que c'étoit une grande foiblesse à un homme d'attacher son repos à leur fidélité. Cette reflexion m'en fit faire beaucoup d'autres , & enfin je jugeay que je ne pouvois prendre un meilleur parti que de me consoler. Il m'en a coûté quelques efforts , mais j'en suis venu à bout , & si vous m'en croyez , vous suivrez mon exemple.

Quoique ce conseil fut judicieux , le Sultan ne put le goûter. Il entra

même en fureur : Quoy , dit-il , la Sultane des Indes est capable de se prostituer d'une maniere si indigne ! Non , mon frere , ajoûta-t-il , je ne puis croire ce que vous me dites , si je ne le vois de mes propres yeux. Il faut que les vôtres vous aient trompé ; & la chose est assés importante pour meriter que j'en sois assuré par moi-même. Mon frere , répondit Schahzenan , si vous voulez en être témoin , cela n'est pas fort difficile. Vous n'avez qu'à faire une nouvelle partie de chasse ; & quand nous serons hors de la Ville avec votre Cour & la mienne , nous nous arrêterons sous nos pavillons , & la nuit nous reviendrons tous deux seuls dans mon appartement. Je suis assuré que le lendemain vous verrez ce que j'ay vû. Le Sultan approuva le stratagême , & ordonna aussi-tôt une nouvelle chasse : De sorte que dès le même jour les pavillons furent dressés au lieu désigné.

Le jour suivant les deux Princes partirent avec toute leur suite. Ils arriverent où ils devoient camper , & ils y demeurèrent jusqu'à la nuit.

Alors Schahriar appella son Grand Vifir, & fans lui découvrir son dessein, lui commanda de tenir sa place pendant son absence, & de ne pas permettre que personne sortît du camp pour quelque sujet que ce pût être. D'abord qu'il eut donné cet ordre, le Roy de la Grande Tartarie & lui monterent à cheval, passerent *incognito* au travers du camp, rentrèrent dans la Ville, & se rendirent au Palais qu'occupoit Schahzenan. Ils se coucherent, & le lendemain de bon matin ils s'allèrent placer à la même fenêtre d'où le Roy de Tartarie avoit vû la scene des Noirs. Ils jouïrent quelque temps de la fraîcheur, car le Soleil n'étoit pas encore levé; & en s'entretenant ils jettoient souvent les yeux du côté de la porte secrète. Elle s'ouvrit enfin, & pour dire le reste en peu de mots, la Sultane parut avec ses femmes & les dix Noirs déguifés: Elle appella Masoud, & le Sultan en vit plus qu'il n'en falloit pour être pleinement convaincu de sa honte & de son malheur. O Dieu, s'écria-t-il, quelle indignité! quelle horreur! L'E-

pouffe d'un Souverain tel que moi peut-elle être capable de cette infamie ? Après cela, quel Prince osera se vanter d'être parfaitement heureux ? Ah mon frere , poursuivit-il en embrassant le Roy de Tartarie , renonçons tous deux au monde ; la bonne foy en est bannie : s'il flatte d'un côté , il trahit de l'autre. Abandonnons nos Etats , & tout l'éclat qui nous environne. Allons dans des Royaumes Etrangers traîner une vie obscure & cacher notre infortune. Schahzenan n'approuvoit pas cette résolution ; mais il n'osa la combattre dans l'empotement où il voyoit Schahriar : Mon frere , lui dit-il , je n'ay pas d'autre volonté que la vôtre ; je suis prêt à vous suivre par tout où il vous plaira. Mais promettez-moi que nous reviendrons , si nous pouvons rencontrer quelqu'un qui soit plus malheureux que nous. Je vous le promets , répondit le Sultan , mais je doute fort que nous trouvions personne qui le puisse être. Je ne suis pas de votre sentiment là-dessus , repliqua le Roy de Tartarie. Peut-être même ne voyagerons-nous pas

long-temps. En disant cela , ils sortirent secretement du Palais, & prirent un autre chemin que celui par où ils étoient venus. Ils marcherent tant qu'ils eurent du jour assés pour se conduire , passerent la premiere nuit sous des arbres , & s'étant levés dès le point du jour , ils continuerent leur marche jusqu'à ce qu'ils arriverent à une belle prairie sur le bord de la mer, où il y avoit d'espace en espace de grands arbres fort touffus. Ils s'affirent sous un de ces arbres pour se délasser , & y prendre le frais ; & l'infidelité des Princesses leurs femmes , fit le sujet de leur conversation.

Il n'y avoit pas long-temps qu'ils s'entretenoient , lorsqu'ils entendirent assés près d'eux un bruit horrible du côté de la mer , & un cry effroyable qui les remplit de crainte. Alors la mer s'ouvrit , & il s'en éleva comme une grosse colonne noire qui sembloit s'aller perdre dans les nuës. Cet objet redoubla leur frayeur. Ils se leverent promptement , & monterent au haut de l'arbre qui leur parut le plus propre à les cacher. Ils y furent

à peine montez , que regardant vers l'endroit d'où le bruit partoît , & où la mer s'étoit entrouverte , ils remarquerent que la colonne noire se tiroit par replis , & s'avançoit vers le rivage en fendant l'eau. Ils ne purent dans le moment démêler ce que ce pouvoit être ; mais ils en furent bien-tôt éclaircis.

C'étoit un de ces Genies qui sont malins , malfaisans & ennemis mortels des hommes. Il étoit noir & hideux , avoir la forme d'un Geant d'une hauteur prodigieuse , & portoit sur sa tête une grande caisse de verre , fermée à quatre ferrures d'acier fin. Il entra dans la prairie avec cette charge qu'il vint poser justement au pied de l'arbre où étoient les deux Princes , qui connoissant l'extrême peril où ils se trouvoient , se crurent perdus.

Cependant le Genie s'affit auprès de la caisse , & l'ayant ouverte avec quatre clefs qui étoient attachées à sa ceinture , il en sortit aussi-tôt une Dame très-richement habillée , d'une taille majestueuse , & d'une beauté

parfaite. Le Monstre la fit asseoir à ses côtez , & la regardant amoureux-ment : Dame , dit-il , la plus accomplie de toutes les Dames qui sont admirées pour leur beauté , charmante personne , vous que j'ay enlevée le jour de vos nôces , & que j'ay toujours aimée depuis si constamment , vous voudrez bien que je dorme quelques momens près de vous : le sommeil dont je me sens accablé m'a fait venir en cet endroit pour prendre un peu de repos. En disant cela il laissa tomber sa grosse tête sur les genoux de la Dame ; ensuite ayant allongé ses pieds qui s'étendoient jusqu'à la mer , il ne tarda pas à s'endormir , & il ronfla bien-tôt de maniere qu'il fit retentir le rivage.

La Dame alors leva la vûë par hazard , & appercevant les Princes au haut de l'arbre , elle leur fit signe de la main de descendre sans faire de bruit. Leur frayeur fut extrême quand ils se virent découverts. Ils supplient la Dame par d'autres signes de les dispenser de lui obéir ; mais elle , après avoir ôté doucement de dessus

24. *Les mille & une Nuit.*

ses genoux la tête du Genie , & l'avoir posée légèrement à terre , se leva ; & leur dit d'un ton de voix bas , mais animé : Descendez , il faut absolument que vous veniez à moi. Ils voulurent vainement lui faire comprendre encore par leurs gestes qu'ils craignoient le Genie : Descendez donc leur repliqua-t-elle sur le même ton. Si vous ne vous hatez de m'obéir , je vais l'éveiller ; & je lui demanderay moi-même votre mort.

Ces paroles intimidèrent tellement les Princes, qu'ils commencerent à descendre avec toutes les précautions possibles pour ne pas éveiller le Genie. Lorsqu'ils furent en bas, la Dame les prit par la main, & s'étant un peu éloignée avec eux sous les arbres, elle leur fit librement une proposition très-vive. Ils la rejetterent d'abord, mais elle les obligea par de nouvelles menaces à l'accepter. Après qu'elle eut obtenu d'eux ce qu'elle souhaitoit, ayant remarqué qu'ils avoient chacun une bague au doigt, elle les leur demanda. Si-tôt qu'elle les eut entre les mains, elle alla prendre une
boëte

boëte du paquet où étoit sa toilette; elle en tira un fil d'autres bagues de toute sorte de façons, & le leur montrant : sçavez-vous bien, dit-elle, ce que signifient ces joyaux ? Non, répondirent-ils, mais il ne tiendra qu'à vous de nous l'apprendre. Ce sont, reprit-elle, les bagues de tous les hommes à qui j'ay fait part de mes faveurs. Il y en a quatre-vingt-dix-huit bien comptées, que je garde pour me souvenir d'eux. Je vous ay demandé les vôtres pour la même raison, & afin d'avoir la centaine accomplie. Voilà donc, continua-t-elle, cent Amans que j'ay eus jusqu'à ce jour, malgré la vigilance & les précautions de ce vilain Genie qui ne me quitte pas. Il a beau m'enfermer dans cette caisse de verre, & me tenir cachée au fond de la mer, je ne laisse pas de tromper ses soins. Vous voyez par-là que quand une femme a formé un projet, il n'y a point de mari ni d'amant qui puisse en empêcher l'exécution. Les hommes feroient mieux de ne pas contraindre les femmes, ce feroit le moyen de les rendre sages. La Dame

leur ayant parlé de la sorte , passa leurs bagues dans le même fil où étoient enfilées les autres. Elle s'assit ensuite comme auparavant , souleva la tête du Genie , qui ne se réveilla point , la remit sur ses genoux , & fit signe aux Princes de se retirer.

Ils reprirent le chemin par où ils étoient venus , & lorsqu'ils eurent perdu de vûë la Dame & le Genie , Schahriar dit à Schahzenan : He bien, mon frere , que pensez-vous de l'avanture qui vient de nous arriver ? Le Genie n'a-t-il pas une maîtresse bien fidelle ? Et ne convenez-vous pas que rien n'est égale à la malice des femmes ? Oui mon frere , répondit le Roy de la Grande Tartarie. Et vous devez aussi demeurer d'accord que le Genie est plus à plaindre & plus malheureux que nous. C'est pourquoy , puisque nous avons trouvé ce que nous cherchions , retournons dans nos États , & que cela ne nous empêche pas de nous marier. Pour moi , je sçay par quel moyen je préteñs que la foi qui m'est deuë me soit inviolablement conservée. Je ne

veux pas m'expliquer présentement là-dessus ; mais vous en apprendrez un jour des nouvelles , & je suis sûr que vous suivrez mon exemple. Le Sultan fut de l'avis de son frere , & continuant tous deux de marcher , ils arriverent au camp sur la fin de la nuit du troisieme jour qu'ils en étoient partis,

La nouvelle du retour du Sultan s'y étant répandue , les Courtisans se rendirent de grand matin devant son pavillon. Il les fit entrer , les reçut d'un air plus riant qu'à l'ordinaire , & leur fit à tous des gratifications. Après quoy leur ayant déclaré qu'il ne vouloit pas aller plus loin , il leur commanda de monter à cheval , & il retourna bien-tôt à son Palais.

A peine y fut-il arrivé qu'il courut à l'appartement de la Sultane. Il la fit lier devant lui , & la livra à son Grand Visir avec ordre de la faire étrangler. Ce que ce Ministre executa sans s'informer quel crime elle avoit commis. Ce Prince irrité n'en demeura pas-là : il coupa la tête de sa propre main à toutes les femmes

de la Sultane. Après ce rigoureux châtement , persuadé qu'il n'y avoit pas une femme sage , pour prévenir les infidelitez de celles qu'il prendroit à l'avcnir , il résolut d'en épouser une chaque nuit , & de la faire étrangler le lendemain. S'étant imposé cette loi cruelle , il jura qu'il l'observeroit immédiatement après le départ du Roy de Tartarie , qui prit bien-tôt congé de lui , & se mit en chemin , chargé de présens magnifiques.

Schahzenan étant parti , Schahriar ne manqua pas d'ordonner à son grand Visir de lui amener la fille d'un de ses Generaux d'armée. Le Visir obéit. Le Sultan coucha avec elle , & le lendemain en la lui remettant entre les mains pour la faire mourir , il lui commanda de lui en chercher une autre pour la nuit suivante. Quelque répugnance qu'eût le Visir à exécuter de semblables ordres , comme il devoit au Sultan son maître une obéissance aveugle , il étoit obligé de s'y soumettre. Il lui mena donc la fille d'un Officier subalterne , qu'on fit aussi mourir le lendemain. Après celle-

là , ce fut la fille d'un Bourgeois de sa Capitale , & enfin chaque jour c'étoit une fille mariée , & une femme morte.

Le bruit de cette inhumanité sans exemple causa une consternation générale dans la Ville. On n'y entendoit que des cris & des lamentations. Ici c'étoit un père en pleurs qui se desespéroit de la perte de sa fille ; & là c'étoient de tendres mères qui craignant pour les leur la même destinée , faisoient par avance retentir l'air de leurs gemissemens. Ainsi au lieu des loüanges & des bénédictions que le Sultan s'étoit attirées jusqu'alors , tous ses sujets ne faisoient plus que des imprécations contre lui.

Le Grand Visir , qui comme on l'a déjà dit , étoit malgré lui le ministre d'une si horrible injustice , avoit deux filles , dont l'aînée s'appelloit Scheherazade , & la cadete Dinarzade. Cette dernière ne manquoit pas de mérite ; mais l'autre avoit un courage au dessus de son sexe , de l'esprit infiniment , avec une pénétration admirable. Elle avoit beaucoup de lecture , & une me-

moire si prodigieuse , que rien ne lui étoit échappé de tout ce qu'elle avoit lû. Elle s'étoit heureusement appliquée à la Philosophie , à la Medecine , à l'Histoire & aux Arts ; & elle faisoit des vers mieux que les Poètes les plus celebres de son temps. Outre cela elle étoit pourveuë d'une beauté excellente , & une vertu très-solide couronnoit toutes ses belles qualitez.

Le Visir aimoit passionnément une fille si digne de sa tendresse. Un jour qu'ils s'entretenoient tous deux ensemble , elle lui dit : Mon pere , j'ay une grace à vous demander ; je vous supplie très-humblement de me l'accorder. Je ne vous la refuseray pas , répondit-il , pourveu qu'elle soit juste & raisonnable. Pour juste , repliqua Scheherazade , elle ne peut l'être davantage : Et vous en pouvez juger par le motif qui m'oblige à vous la demander. J'ay dessein d'arrêter le cours de cette barbarie que le Sultan exerce sur les familles de cette Ville. Je veux dissiper la juste crainte que tant de meres ont de perdre leurs filles d'une maniere si funeste. Votre intention est

fort louable , ma fille , dit le Vifir ; mais le mal auquel vous voulez remedier me paroît fans remede : comment prétendez-vous en venir à bout ? Mon pere , repartit Scheherazade , puisque par votre entremise le Sultan celebre chaque jour un nouveau mariage , je vous conjure par la tendre affection que vous avez pour moi , de me procurer l'honneur de fa couche. Le Vifir ne put entendre ce discours fans horreur. O Dieu , interrompit-il avec transport ! Avez-vous perdu l'esprit , ma fille ? Pouvez-vous me faire une priere si dangereuse ? Vous sçavez que le Sultan a fait ferment sur son ame de ne coucher qu'une seule nuit avec la même femme , & de lui faire ôter la vie le lendemain ; & vous voulez que je lui propose de vous épouser ? Songez-vous bien à quoi vous expose votre zele indiscret ? Oui , mon pere , répondit cette vertueuse fille , je connois tout le danger que je cours & il ne sçauroit m'épouvanter. Si je peris , ma mort sera glorieuse , & si je réüffis dans mon entreprise , je rendray à ma patrie un service important. Non non ,

dit le Visir, quoique vous puissiez me représenter pour m'interresser à vous permettre de vous jeter dans cet affreux peril, ne vous imaginez pas que j'y consente ? Quand le Sultan m'ordonnera de vous enfoncer le poignard dans le sein, hélas, il faudra bien que je lui obéisse ! Quel triste employ pour un pere ! Ah si vous ne craignez point la mort, craignez du moins de me causer la douleur mortelle de voir ma main teinte de votre sang. Encore une fois, mon pere, dit Scheherazade, accordez-moi la grace que je vous demande. Votre opiniâreté, repartit le Visir, excite ma colere. Pourquoi vouloir vous-même courir à votre perte ? Qui ne prévoit pas la fin d'une entreprise dangereuse, n'en sçauroit sortir heureusement. Je crains qu'il ne vous arrive ce qui arriva à l'Asne qui étoit bien, & qui ne put s'y tenir. Quel malheur arriva-t-il à cet Asne, reprit Scheherazade ? Je vais vous le dire, répondit le Visir, écoutez-moi.

F A B L E.

L'Asne, le Bœuf, & le Laboureur.

UN Marchand très-riche avoit plusieurs maisons à la campagne, où il faisoit nourrir une grande quantité de toute sorte de bétail. Il se retira avec sa femme & ses enfans à une de ses terres pour la faire valoir par lui-même. Il avoit le don d'entendre le langage des bêtes ; mais avec cette condition , qu'il ne pouvoit l'interpréter à personne , sans s'exposer à perdre la vie. Ce qui l'empêchoit de communiquer les choses qu'il avoit apprises par le moyen de ce don.

Il avoit à une même auge un Bœuf & un Asne. Un jour qu'il étoit assis près d'eux , & qu'il se divertissoit à voir jouer devant lui ses enfans , il entendit que le Bœuf disoit à l'Asne : L'Eveillé , que je te trouve heureux , quand je considère le repos dont tu jouïs , & le peu de travail qu'on exige de toi. Un homme te pense avec soin ,

34 *Les mille & une Nuit.*

te lave , te donne de l'orge bien criblée & de l'eau fraîche & nette ! Ta plus grande peine est de porter le Marchand notre maître , lorsqu'il a quelque petit voyage à faire. Sans cela , toute ta vie se passeroit dans l'oïveté. La maniere dont on me traite est bien differente , & ma condition est aussi malheureuse que la tienne est agréable. Il est à peine minuit qu'on m'attache à une charruë , que l'on me fait traîner tout le long du jour en fendant la terre ; ce qui me fatigue à un point que les forces me manquent quelquefois. D'ailleurs le Laboureur , qui est toujours derriere moi ne cesse de me frapper. A force de tirer la charruë , j'ay le cou tout écorché. Enfin après avoir travaillé depuis le matin jusqu'au soir , quand je suis de retour on me donne à manger de mechantes fèves séches dont on ne s'est pas mis en peine d'ôter la terre , ou d'autres choses qui ne valent pas mieux. Pour comble de misere , lorsque je me suis repû d'un mets si peu appetissant , je suis obligé de passer la nuit couché

dans mon ordure. Tu vois donc que j'ay raison d'envier ton fort.

L'Asne n'interrompit pas le Bœuf ; il lui laissa dire tout ce qu'il voulut ; mais quand il eut achevé de parler : Vous ne démentez pas , lui dit-il , le nom d'Idiot qu'on vous a donné. Vous êtes trop simple , vous vous laissez mener comme l'on veut , & vous ne pouvez prendre une bonne résolution. Cependant quel avantage vous revient-il de toutes les indignitez que vous souffrez ? vous vous tuez vous-même pour le repos , le plaisir & le profit de ceux qui ne vous en sçavent point de gré. On ne vous traiteroit pas de la sorte , si vous aviez autant de courage que de force.

Lorsqu'on vient vous attacher à l'auge , que ne faites-vous résistance ? que ne donnez-vous de bons coups de cornes ? que ne marquez-vous votre colere en frappant du pied contre terre ? Pourquoi enfin n'inspirez-vous pas la terreur par des beuglemens effroyables ? La nature vous a donné les moyens de vous faire respecter , & vous ne vous en servez pas. On vous

36 *Les mille & une Nuit.*

apporte de mauvaises fèves , & de mauvaise paille ; n'en mangez point ; flairez - les seulement , & les laissez. Si vous suivez les conseils que je vous donne , vous verrez bien-tôt un changement dont vous me remercierez. Le Bœuf prit en fort bonne part les avis de l'Asne ; il lui témoigna combien il lui en étoit obligé. Cher l'Éveillé , ajouta-t-il , je ne manqueray pas de faire tout ce que tu m'as dit , & tu verras de quelle manière je m'en acquiteray. Ils se teurent après cet entretien dont le Marchand ne perdit pas une parole.

Le lendemain de bon matin le Laboureur vint prendre le Bœuf ; il l'attacha à la charruë , & le mena au travail ordinaire. Le Bœuf qui n'avoit pas oublié le conseil de l'Asne , fit fort le méchant ce jour-là ; & le soir, lorsque le Laboureur l'ayant ramené à l'auge , voulut l'attacher comme de coutume ; le malicieux animal au lieu de présenter ses cornes de lui-même, se mit à faire le retif , & à reculer en beuglant. Il baissa même ses cornes , comme pour en frapper le La-

laboureur. Il fit enfin tout le manège que l'Asne lui avoit enseigné. Le jour suivant, le Laboureur vint le reprendre pour le ramener au labourage ; mais trouvant l'auge encore remplie de fèves, & de la paille qu'il y avoit mise le soir, & le Bœuf couché par terre, les pieds étendus, & haletant d'une étrange façon, il le crut malade. Il en eut pitié ; & jugeant qu'il seroit inutile de le mener au travail, il alla aussi-tôt en avertir le Marchand,

Le Marchand vit bien que les mauvais conseils de l'Eveillé avoient été suivis, & pour le punir comme il le méritoit : Va, dit-il au Laboureur, prends l'Asne à la place du Bœuf, & ne manque pas de lui donner bien de l'exercice. Le Laboureur obéit. L'Asne fut obligé de tirer la charruë tout ce jour-là : ce qui le fatigua d'autant plus qu'il étoit moins accoutumé à ce travail. Outre cela il reçut tant de coups de bâtons, qu'il ne pouvoit se soutenir quand il fut de retour.

Cependant le Bœuf étoit très-content. Il avoit mangé tout ce qu'il y

avoit dans son auge , & s'étoit reposé toute la journée. Il se réjouïssoit en lui-même d'avoir suivi les conseils de l'Eveillé , il lui donnoit mille benedictions pour le bien qu'il lui avoit procuré ; & il ne manqua pas de lui en faire un nouveau compliment lorsqu'il le vit arriver. L'Asne ne répondit rien au Bœuf , tant il avoit de dépit d'avoir été si maltraité. C'est par mon imprudence , se disoit-il à lui-même , que je me suis attiré ce malheur. Je vivois heureux , tout me rioit , j'avois tout ce que je pouvois souhaiter , c'est ma faute , si je suis dans ce déplorable état ; & si je ne trouve quelque ruse en mon esprit pour m'en tirer , ma perte est certaine. En disant cela ses forces se trouverent tellement épuisées , qu'il se laissa tomber à demi-mort au pied de son auge.

En cet endroit le Grand Visir s'adressant à Scheherazade , lui dit : Ma fille , vous faites comme cet Asne ; vous vous exposez à vous perdre par votre fausse prudence. Croyez-moy , demeurez en repos , & ne cherchez

point à prévenir votre mort. Mon pere, répondit Scheherazade, l'exemple que vous venez de rapporter, n'est pas capable de me faire changer de résolution ; & je ne cesseray pas de vous importuner, que je n'aye obtenu de vous, que vous me présenterez au Sultan pour être son épouse. Le Visir voyant qu'elle persistoit toujours dans sa demande, lui repliqua : He bien, puisque vous ne voulez pas quitter votre obstination, je feray obligé de vous traiter de la même manière que le Marchand dont je viens de parler, traita sa femme peu de temps après. Et voici comment.

Ce Marchand ayant appris que l'Asne étoit dans un état pitoyable, fut curieux de sçavoir ce qui se passeroit entre lui & le Bœuf. C'est pourquoy après le souper il sortit au clair de la Lune ; & alla s'asseoir auprès d'eux, accompagné de sa femme. En arrivant il entendit l'Asne qui disoit au Bœuf : Compere, dites-moi, je vous prie, ce que vous prétendez faire quand le Laboureur vous apportera demain à manger ? Ce que je

feray , répondit le Bœuf : je continueray de faire ce que tu m'as enseigné. Je m'éloigneray d'abord , je présenteray mes cornes , comme hier ; je feray le malade , & feindray d'être aux abois. Gardez-vous-en bien , interrompit l'Asne , ce seroit le moyen de vous perdre ; car en arrivant ce soir j'ay oïi dire au Marchand notre maître une chose qui m'a fait trembler pour vous. Hé qu'avez-vous entendu , dit le Bœuf , ne me cachez rien de grace , mon cher l'Eveillé. Notre maître , reprit l'Asne , a dit au Laboureur ces tristes paroles : Puisque le Bœuf ne mange pas , & qu'il ne peut se soutenir , je veux qu'il soit tué dès demain. Nous ferons pour l'amour de Dieu une aumône de sa chair aux pauvres. Et quant à sa peau qui pourra nous être utile , tu la donneras au Corroyeur. Ne manque donc pas de faire venir le Boucher. Voilà ce que j'avois à vous apprendre , ajouta l'Asne ; l'intérêt que je prens à votre conservation , & l'amitié que j'ay pour vous , m'obligent à vous en avertir , & à vous donner un
nouveau

conseil : D'abord qu'on vous apportera vos fèves & votre paille, levez-vous ; & vous jetez dessus avec avidité. Le maître jugera par-là que vous êtes guéri , & revoquera sans doute l'arrêt de votre mort ; au lieu que si vous en usez autrement , c'est fait de vous.

Ce discours produisit l'effet qu'en avoit attendu l'Asne : Le Bœuf en fut étrangement troublé , & en beugla d'effroy. Le Marchand qui les avoit écouté tous deux avec beaucoup d'attention , fit alors un si grand éclat de rire , que sa femme en fut très-surprise. Apprenez-moi , lui dit-elle , pourquoy vous riez si fort , afin que j'en rie avec vous. Ma femme , lui répondit le Marchand , contentez-vous de m'entendre rire. Non , reprit-elle , j'en veux sçavoir le sujet. Je ne puis vous donner cette satisfaction , repartit le mary ; sçachez seulement que je ris de ce que notre Asne vient de dire à notre Bœuf. Le reste est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous reveler. Et qui vous empêche de me découvrir ce secret , repliqua-

t-elle ? Si je vous le disois , répondit-il, apprenez qu'il m'en couteroit la vie. Vous vous mocquez de moy , s'écria la femme : Ce que vous me dites ne peut pas être vray. Si vous ne m'avoüez tout à l'heure pourquoy vous avez ri , si vous refusez de m'instruire de ce que l'Asne & le Bœuf ont dit , je jure par le Grand Dieu qui est au ciel , que nous ne vivrons pas davantage ensemble.

En achevant ces mots elle rentra dans la maison , & se mit dans un coin où elle passa la nuit à pleurer de toute sa force. Le mari coucha seul , & le lendemain voyant qu'elle ne discontinuoit pas de lamenter : Vous n'êtes pas sage , lui dit-il , de vous affliger de la sorte. La chose n'en vaut pas la peine ; & il vous est aussi peu important de la sçavoir , qu'il m'importe beaucoup , à moi , de la tenir secreete. N'y pensez donc plus , je vous en conjure. J'y pense si bien encore , répondit la femme , que je ne cessera pas de pleurer , que vous n'avez satisfait ma curiosité. Mais je vous dis fort serieusement , repliqua-t-il ,

qu'il m'en coutera la vie , si je cede à vos indiscrettes instances. Qu'il arrive tout ce qu'il plaira à Dieu , repartit-elle ; je n'en demordray pas. Je voy bien , reprit le Marchand , qu'il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison : & comme je prévoiy que vous vous ferez mourir vous-même par votre opiniâreté , je vais appeller vos enfans , afin qu'ils ayent la consolation de vous voir avant que vous mourriez. Il fit venir ses enfans ; & envoya chercher aussi le pere , la mere , & les parens de la femme. Lorsqu'ils furent assemblés , & qu'il leur eut expliqué de quoy il étoit question , ils employerent leur éloquence à faire comprendre à la femme qu'elle avoit tort de ne vouloir pas revenir de son entêtement : mais elle les rebuta tous , & dit qu'elle mourroit plutôt que de ceder en cela à son mary. Le pere & la mere eurent beau lui parler en particulier , & lui représenter que la chose qu'elle souhaitoit d'apprendre , ne lui étoit d'aucune importance ; ils ne gagnerent rien sur son esprit , ni par leur autorité , ni par leurs discours,

Quand ses enfans virent qu'elle s'obstinoit à rejeter toutes les bonnes raisons dont on combattoit son opiniâtreté, ils se mirent à pleurer amèrement. Le Marchand lui-même ne sçavoit plus où il en étoit. Assis seul auprès de la porte de sa maison, il déliberoit déjà s'il sacrifieroit sa vie pour sauver celle de sa femme qu'il aimoit beaucoup.

Or, ma fille, continua le Visir, en parlant toujours à Scheherazade, ce Marchand avoit cinquante poules & un coq avec un chien qui faisoit bonne garde. Pendant qu'il étoit assis comme je l'ay dit, & qu'il révoit profondément au parti qu'il devoit prendre, il vit le chien courir vers le coq qui s'étoit jetté sur une poule, & il entendit qu'il lui parla dans ces termes : O coq, Dieu ne permettra pas que tu vives encore long-temps ! N'as-tu pas honte de faire aujourd'huy ce que tu fais ? Le coq monta sur ses ergots, & se tournant du côté du chien : Pourquoi, répondit-il fièrement, cela me seroit-il deffendu aujourd'huy plutôt que les autres jours ?

Puisque tu l'ignores , repliqua le chien , apprens que notre maître est aujourd'huy dans un grand deüil. Sa femme veut qu'il lui revele un secret qui est de telle nature ; qu'il perdra la vie s'il le lui découvre. Les choses sont en cet état ; & il est à craindre qu'il n'ait pas assez de fermeté pour résister à l'obstination de sa femme : car il l'aime ; & il est touché des larmes qu'elle répand sans cesse. Il va peut-être perir. Nous en sommes tous allarmés dans ce logis. Toi seul insultant à notre tristesse , tu as l'imprudence de te divertir avec tes poules.

Le coq repartit de cette sorte à la réprimande du chien. Que notre maître est insensé ! Il n'a qu'une femme , & il n'en peut venir à bout , pendant que j'en ay cinquante qui ne font que ce que je veux. Qu'il rappelle sa raison ! Il trouvera bientôt moyen de sortir de l'embarras où il est. Hé que veux-tu qu'il fasse , dit le chien ? Qu'il entre dans la chambre où est sa femme , répondit le coq ; & qu'après s'être enfermé avec elle , il prenne un bon bâ-

ton , & lui en donne mille coups ; je mets en fait qu'elle fera sage après cela , & qu'elle ne le pressera plus de lui dire ce qu'il ne doit pas lui reveler. Le Marchand n'eut pas si-tôt entendu ce que le coq venoit de dire : qu'il se leva de sa place , prit un gros bâton , alla trouver sa femme qui pleuroit encore , s'enferma avec elle , & la batit si bien , qu'elle ne put s'empêcher de crier ; *C'est assez , mon mary , c'est assez , laissez-moi. Je ne vous demanderai plus rien.* A ces paroles , & voyant qu'elle se repentoit d'avoir été curieuse si mal à propos , il cessa de la maltraiter ; il ouvrit la porte ; toute la parenté entra , se réjouit de trouver la femme revenue de son entêtement , & fit compliment au mary sur l'heureux expedient dont il s'étoit servi pour la mettre à la raison. Ma fille , ajouta le Grand Visir , vous meriteriez d'être traitée de la même maniere que la femme de ce Marchand.

Mon pere , dit alors Scheherazade , de grace , ne trouvez point mauvais que je persiste dans mes sentimens. L'histoire de cette femme ne sçauroit

m'ébranler. Je pourrois vous en raconter beaucoup d'autres qui vous persuaderoient que vous ne devez pas vous opposer à mon dessein. D'ailleurs, pardonnez-moi, si j'ose vous le déclarer, vous vous y opposeriez vainement : quand la tendresse paternelle refuseroit de souscrire à la priere que je vous fais, j'irois me presenter moi-même au Sultan. Enfin le pere poussé à bout par la fermeté de sa fille, se rendit à ses importunités ; & quoique fort affligé de n'avoir pû la détourner d'une si funeste resolution, il alla dès ce moment trouver Schahriar, pour lui annoncer que la nuit prochaine il lui meneroit Scheherazade.

Le Sultan fut fort étonné du sacrifice que son Grand Visir lui faisoit : Comment avez-vous pû, lui dit-il, vous résoudre à me livrer votre propre fille ? Sire, lui répondit le Visir, elle s'est offerte d'elle-même. La triste destinée qui l'attend n'a pû l'épouvanter : & elle prefere à sa vie l'honneur d'être une seule nuit l'épouse de votre Majesté. Mais ne vous trompez pas, Visir, reprit le Sultan, demain, en

remettant Schcherazade entre vos mains, je prétens que vous lui ôtiez la vie. Si vous y manquez, je vous jure que je vous feray mourir vous-même. Sire, repartit le Vifir, mon cœur gemira sans doute en vous obéissant; mais la nature aura beau murmurer, quoique pere, je vous réponds d'un bras fidele. Schahriar accepta l'offre de son Ministre, & lui dit qu'il n'avoit qu'à lui amener sa fille quand il lui plairoit.

Le Grand Vifir alla porter cette nouvelle à Scheherazade, qui la reçût avec autant de joye que si elle eût été la plus agréable du monde. Elle remercia son pere de l'avoir si sensiblement obligée, & voyant qu'il étoit accablé de douleur, elle lui dit pour le consoler, qu'elle esperoit qu'il ne se repentiroit pas de l'avoir mariée avec le Sultan; & qu'au contraire il auroit sujet de s'en réjoûir le reste de sa vie.

Elle ne songea plus qu'à se mettre en état de paroître devant le Sultan; mais avant que de partir, elle prit sa sœur Dinarzarde en particulier, & lui dit :
Ma chere sœur, j'ay besoin de votre se-
cours

cours dans une affaire très-importante , je vous prie de ne me le pas refuser. Mon pere va me conduire chez le Sultan pour être son épouse : que cette nouvelle ne vous épouvante pas. Ecoutez-moi seulement avec patience. Dès que je seray devant le Sultan , je le supplieray de permettre que vous couchiez dans la chambre nuptiale , afin que je jöiisse cette nuit encore de votre compagnie. Si j'obtiens cette grace , comme je l'espere , souvenez-vous de m'éveiller demain matin une heure avant le jour , & de m'adresser à peu près ces paroles : *Ma sœur , si vous ne dormez pas , je vous supplie , en attendant le jour qui paroîtra bientôt , de me raconter un de ces beaux contes que vous sçavez.* Aussi-tôt je vous en conteray un ; & je me flatte de délivrer par ce moyen tout le peuple de la consternation où il est. Dinarzade répondit à sa sœur qu'elle feroit avec plaisir ce qu'elle exigeoit d'elle.

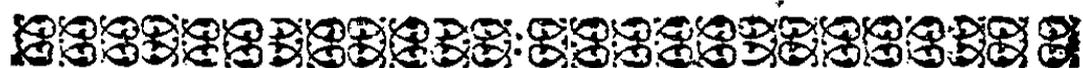
L'heure de se coucher étant enfin venue , le Grand Visir conduisit Scheherazade au Palais , & se retira après

L'avoir introduite dans l'appartement du Sultan. Ce Prince ne se vit pas plutôt avec elle, qu'il lui ordonna de se découvrir le visage. Il la trouva si belle qu'il en fut charmé ; mais s'apercevant qu'elle étoit en pleurs, il lui en demanda le sujet. Sire, répondit Scheherazade, j'ay une sœur que j'aime aussi tendrement que j'en suis aimée : Je souhaiterois qu'elle passât la nuit dans cette chambre, pour la voir, & lui dire adieu encore une fois. Voulez-vous bien que j'aye la consolation de lui donner ce dernier témoignage de mon amitié. Schahriar y ayant consenti, on alla chercher Dinarzade, qui vint en diligence. Le Sultan se coucha avec Scheherazade sur une estrade fort élevée à la maniere des Monarques de l'Orient, & Dinarzade dans un lit qu'on lui avoit préparé au bas de l'estrade.

Une heure avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, ne manqua pas de faire ce que sa sœur lui avoit recommandé : Ma chere sœur, s'écria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie en attendant le jour, qui pa-

Voilà bien-tôt , de me raconter un de ces contes agréables que vous sçavez. Hélas ! ce sera peut-être la dernière fois que j'auray ce plaisir.

Scheherazade au lieu de répondre à sa sœur, s'adressa au Sultan : Sire, dit-elle , Votre Majesté veut-elle bien me permettre de donner cette satisfaction à ma sœur ? Très volontiers , répondit le Sultan. Alors Scheherazade dit à sa sœur d'écouter , & puis adressant la parole à Schahriar , elle commença de cette sorte.



PREMIERE NUIT.

Le Marchand & le Genie.

Sire , il y avoit autrefois un Marchand qui possédoit de grands biens tant en fonds de terre , qu'en marchandises & en argent comptant. Il avoit beaucoup de Commis , de Facteurs & d'Esclaves. Comme il étoit obligé de temps en temps de faire des voyages pour s'aboucher avec ses Correspondans , un jour qu'une affaire d'importance l'appelloit assez loin du

52 *Les mille & une Nuit.*

lieu qu'il habitoit, il monta à cheval & partit avec une valise derriere lui, dans laquelle il avoit mis une petite provision de biscuit & de dattes, parce qu'il avoit un pais desert à passer, où il n'auroit pas trouvé de quoi vivre. Il arriva sans accident à l'endroit où il avoit affaire; & quand il eut terminé la chose qui l'y avoit appelé, il remonta à cheval pour s'en retourner chez lui.

Le quatrième jour de sa marche, il se sentit tellement incommodé de l'ardeur du Soleil, & de la terre échauffée par ses rayons, qu'il se détourna de son chemin pour aller se rafraîchir sous des arbres qu'il apperçut dans la campagne. Il y trouva au pied d'un grand noyer une fontaine d'une eau très-claire & coulante. Il mit pied à terre, attacha son cheval à une branche d'arbre, & s'assit près de la fontaine après avoir tiré de sa valise quelques dattes & du biscuit. En mangeant les dattes, il en jettoit les noyaux à droit & à gauche. Lorsqu'il eut achevé ce repas frugal, comme il étoit bon Musulman, il se lava les

ains , le visage & les pieds , & fit sa priere.

Il ne l'avoit pas finie , & il étoit encore à genoux , quand il vit paroître un Genie tout blanc de vieillesse , & d'une grandeur énorme , qui s'avancant jusqu'à lui le fabre à la main , lui dit d'un ton de voix terrible : Lève-toi , que je te tuë avec ce fabre , comme tu as tué mon fils. Il accompagna ces mots d'un cri effroyable. Le Marchand autant effrayé de l'hydeuse figure du monstre , que des paroles qu'il lui avoit adressées , lui répondit en tremblant : Helas ! mon bon Seigneur , de quel crime puis-je être coupable envers vous , pour mériter que vous m'ôtiez la vie ? Je veux , reprit le Genie , te tuer de même que tu as tué mon fils. Hé bon Dieu , répartit le Marchand , comment pourrois-je avoir tué votre fils ? je ne le connois point ; & je ne l'ay jamais vû. Ne t'es-tu pas assis en arrivant icy , repliqua le Genie ? n'as-tu pas tiré des dattes de ta valise , & en les mangeant n'en as-tu pas jetté les noyaux à droit & à gauche ? J'ay fait ce que vous di-

54 *Les mille & une Nuit.*

tes , répondit le Marchand ; je ne puis le nier. Cela étant , reprit le Genie , je te dis que tu as tué mon fils , & voicy comment : Dans le temps que tu jettois tes noyaux , mon fils passoit ; il en a reçu un dans l'œil , & il en est mort ; c'est pourquoi il faut que je te tuë. Ah Monseigneur , pardon , s'écria le Marchand ! Point de pardon , répondit le Genie ; point de miséricorde. N'est-il pas juste de tuer celui qui a tué ? J'en demeure d'accord , dit le Marchand , mais je n'ay assurément pas tué votre fils ; & quand cela seroit , je ne l'aurois fait que fort innocemment : par consequent je vous supplie de me pardonner & de me laisser la vie. Non non , dit le Genie en persistant dans sa résolution , il faut que je te tuë de même que tu as tué mon fils. A ces mots il prit le Marchand par le bras , le jetta la face contre terre , & leva le sabre pour lui couper la tête.

Cependant le Marchand tout en pleurs , & protestant de son innocence , regrettoit sa femme & ses enfans , & disoit les choses du monde les plus

touchantes. Le Genie toujours le fa-
bre haut , eut la patience d'attendre
que le malheureux eût achevé ses la-
mentations , mais il n'en fut nulle-
ment attendri. Tous ces regrets sont
superflus ; s'écria-t'il ; quand tes lar-
mes seroient de sang , cela ne m'em-
pêcheroit pas de te tuer , comme tu as
tué mon fils. Quoi ! repliqua le Mar-
chand , rien ne peut vous toucher ?
vous voulez absolument ôter la vie à
un pauvre innocent ? Oiii , repartit le
Genie , j'y suis résolu. En achevant ces
paroles....

Schéherazade en cet endroit , s'ap-
percevant qu'il étoit jour , & sçachant
que le Sultan se levoit de grand matin
pour faire sa priere , & tenir son Con-
seil , cessa de parler. Bon dieu , ma
sœur , dit alors Dinarzade , que votre
conte est merveilleux. La suite en est
encore plus surprenante , répondit
Scheherazade ; & vous en tomberiez
d'accord, si le Sultan vouloit me laisser
vivre encore aujourd'hui , & me don-
ner la permission de vous la raconter
la nuit prochaine. Schahriar qui avoit
écouté Scheherazade avec plaisir , dit

36 *Les mille & une Nuit.*

en lui-même : j'attendray jusqu'à demain. Je la feray toujours bien mourir quand j'auray entendu la fin de son conte. Ayant donc pris la résolution de ne pas faire ôter la vie à Scheherazade ce jour-là, il se leva pour faire sa priere & aller au Conseil.

Pendant ce temps-là le Grand Visir étoit dans une inquiétude cruelle. Au lieu de goûter la douceur du sommeil, il avoit passé la nuit à soupirer & à plaindre le sort de sa fille, dont il devoit être le boureau. Mais si dans cette triste attente il craignoit la vûe du Sultan, il fut agréablement surpris, lorsqu'il vit que ce Prince entroit au Conseil sans lui donner l'ordre funeste qu'il en attendoit.

Le Sultan selon sa coûtume, passa la journée à regler les affaires de son Empire ; & quand la nuit fut venue, il coucha encore avec Scheherazade. Le lendemain avant que le jour parût, Dinarzade ne manqua pas de s'adresser à sa sœur, & de lui dire : Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie en attendant le jour qui paroîtra bien-tôt, de continuer

le conte d'hier. Le Sultan n'attendit pas que Schcherazade lui en demandât la permission. Achevez, lui dit-il, le conte du Genie & du Marchand; je suis curieux d'en entendre la fin. Schcherazade prit alors la parole, & continua son conte dans ces termes.



SECONDE NUIT.

Sire, quand le Marchand vit que le Genie lui alloit trancher la tête, il fit un grand cry, & lui dit: Arrêtez, encore un mot, de grace. Ayez la bonté de m'accorder un délai; donnez-moy le temps d'aller dire adieu à ma femme & à mes enfans, & de leur partager mes biens par un testament, que je n'ay pas encore fait, afin qu'ils n'ayent point de procez après ma mort. Cela étant fini, je reviendray aussi-tôt dans ce même lieu me soumettre à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner de moi. Mais, dit le Genie, si je t'accorde le délai que tu me demandes, j'ay peur que tu ne reviennes pas. Si vous voulez m'en croire à mon ferment, répondit le

38 *Les mille & une Nuit.*

Marchand , je jure par le Dieu du ciel & de la terre , que je viendray vous retrouver ici fans y manquer. De combien de temps fouhaites-tu que soit ce délay , repliqua le Genie ? Je vous demande une année , repartit le Marchand ; il ne me faut pas moins de temps pour donner ordre à mes affaires , & pour me disposer à renoncer fans regret au plaisir qu'il y a de vivre. Ainsi je vous promets que de demain en un an fans faute , je me rendray sous ces arbres , pour me remettre entre vos mains. Prens-tu Dieu à témoin de la promesse que tu me fais , reprit le Genie ? Oüi , répondit le Marchand ; je le prens encore une fois à témoin , & vous pouvez vous reposer sur mon serment. A ces paroles , le Genie le laissa près de la fontaine , & disparut.

Le Marchand s'étant remis de sa frayeur , remonta à cheval , reprit son chemin : mais si d'un côté il avoit de la joie de s'être tiré d'un si grand peril ; de l'autre , il étoit dans une tristesse mortelle , lorsqu'il songeoit au serment fatal qu'il avoit fait. Quand

il arriva chez lui , sa femme & ses enfans le reçurent avec toutes les démonstrations d'une joie parfaite. Mais au lieu de les embrasser de la même maniere , il se mit à pleurer si amèrement , qu'ils jugerent bien qu'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Sa femme lui demanda la cause de ses larmes & de la vive douleur qu'il faisoit éclater. Nous nous réjouissons , disoit-elle , de votre retour , & cependant vous nous allarmez tous par l'état où nous vous voyons : Expliquez-nous , je vous prie , le sujet de votre tristesse. Helas , répondit le mari , le moyen que je sois dans une autre situation ; je n'ai plus qu'un an à vivre. Alors il leur raconta ce qui s'étoit passé entre lui & le Genie , & leur apprit qu'il lui avoit donné parole de retourner au bout de l'année recevoir la mort de sa main.

Lorsqu'ils entendirent cette triste nouvelle , ils commencerent tous à se desoler. La femme pouffoit des cris pitoyables en se frappant le visage , & en s'arrachant les cheveux ; les enfans fondant en pleurs , faisoient re-

60 *Les mille & une Nuit.*

tentir la maison de leurs gemissemens ; & le pere cedant à la force du sang , mêloit ses larmes à leurs plaintes. En un mot c'étoit le spectacle du monde le plus touchant.

Dés le lendemain le Marchand songea à mettre ordre à ses affaires , & s'appliqua sur toutes choses à payer ses dettes. Il fit des presens à ses amis , & de grandes aumônes aux pauvres ; donna la liberté à ses Esclaves de l'un & de l'autre sexe , partagea ses biens entre ses enfans , nomma des Tuteurs pour ceux qui n'étoient pas encore en âge , & en rendant à sa femme tout ce qui lui appartenoit selon son contrat de mariage , il l'avantagea de tout ce qu'il put lui donner suivant les loix.

Enfin l'année s'écoula , & il fallut partir. Il fit sa valise , où il mit le drap dans lequel il devoit être enseveli ; mais lorsqu'il voulut dire adieu à sa femme & à ses enfans , on n'a jamais vû une douleur plus vive : Ils ne pouvoient se résoudre à le perdre ; ils vouloient tous l'accompagner & aller mourir avec lui. Neanmoins comme il falloit se faire violence , & quitter des

objets si chers , Mes enfans , leur dit-il , j'obéis à l'ordre de Dieu ; en me séparant de vous. Imittez-moi : soumettez-vous courageusement à cette nécessité ; & songez que la destinée de l'homme est de mourir. Après avoir dit ces paroles , il s'arracha aux cris & aux regrets de sa famille , il partit , & arriva au même endroit où il avoit vu le Genie , le propre jour qu'il avoit promis de s'y rendre. Il mit aussitôt pied à terre , & s'assit au bord de la fontaine , où il attendit le Genie avec toute la tristesse qu'on peut s'imaginer.

Pendant qu'il languissoit dans une si cruelle attente , un bon vieillard qui menoit une biche à l'attache , parut & s'approcha de lui. Ils se saluèrent l'un l'autre ; après quoi le vieillard lui dit , Mon frere , peut-on savoir de vous pourquoi vous êtes venu dans ce lieu désert où il n'y a que des Esprits malins , & où l'on n'est pas en seureté ? A voir ces beaux arbres , on le croiroit habité ; mais c'est une véritable solitude , où il est dangereux de s'arrêter trop long-temps.

62 *Les mille & une Nuit.*

Le Marchand satisfit la curiosité du vieillard , & lui conta l'avanture qui l'obligeoit à se trouver-là. Le vieillard l'écouta avec étonnement ; & prenant la parole : Voilà , s'écria-t-il , la chose du monde la plus surprenante ; & vous vous êtes lié par le serment le plus inviolable. Je veux ajouta-t-il , être témoin de votre entrevûë avec le Genie. En disant cela il s'assit près du Marchand ; & tandis qu'ils s'entretenoient tous deux Mais je vois le jour , dit Scheherazade en se reprenant , ce qui reste est le plus beau du conte. Le Sultan résolu d'en attendre la fin , laissa vivre encore ce jour-là Scheherazade.



III. NUIT.

LA nuit suivante Dinarzade fit à sa sœur la même priere que les deux précédentes. Ma chere sœur , lui dit-elle , si vous ne dormez pas , je vous supplie de me raconter un de ces contes agréables que vous sçavez. Mais le Sultan dit qu'il vouloit en-

tendre la suite de celui du Marchand & du Genie. C'est pourquoi Scheherazade le reprit ainsi :

Sire , dans le temps que le Marchand & le vieillard qui conduisoit la biche s'entretenoient , il arriva un autre vieillard suivi de deux chiens noirs. Il s'avança jusqu'à eux & les salua , en leur demandant ce qu'ils faisoient en cet endroit. Le vieillard qui conduisoit la biche , lui apprit l'aventure du Marchand & du Genie , ce qui s'étoit passé entre eux , & le serment du Marchand. Il ajouta que ce jour étoit celui de la parole donnée , & qu'il étoit résolu de demeurer-là , pour voir ce qui en arriveroit.

Le second vieillard trouvant aussi la chose digne de sa curiosité , prit la même résolution. Il s'assit auprès des autres ; & à peine se fut-il mêlé à leur conversation , qu'il survint un troisième vieillard , qui s'adressant aux deux premiers , leur demanda pourquoy le Marchand qui étoit avec eux paroissoit si triste. On lui en dit le sujet , qui lui parut si extraordinaire , qu'il souhaita aussi d'être témoin de

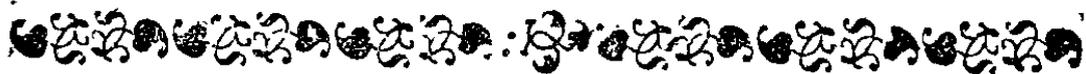
64 *Les mille & une Nuit.*

ce qui se passeroit entre le Genie & le Marchand. Pour cet effet il se plaça parmi les autres.

Ils apperceurent bien-tôt dans la campagne une vapeur épaisse comme un tourbillon de poussiere enlevée par le vent. Cette vapeur s'avança jusqu'à eux , & se dissipant tout à coup , leur laissa voir le Genie ; qui sans les saluer s'approcha du Marchand le sabre à la main , & le prenant par le bras ; Leve-toi , lui dit-il , que je te tué comme tu as tué mon fils. Le Marchand & les trois vieillards effrayés se mirent à pleurer , & à remplir l'air de cris Scheherazade en cet endroit appercevant le jour , cessa de poursuivre son conte qui avoit si bien piqué la curiosité du Sultan , que ce Prince voulant absolument en sçavoir la fin , remit encore au lendemain la mort de la Sultane.

On ne peut exprimer quelle fut la joye du Grand Visir , lorsqu'il vit que le Sultan ne lui ordonnoit pas de faire mourir Scheherazade. Sa famille , la Cour , tout le monde en fut generalement étonné.

IV. NUIT.



I V. N U I T.

VÈrs la fin de la nuit suivante ; Dinarzade ne manqua pas de réveiller la Sultane : Ma chere sœur , lui dit-elle , si vous ne dormez pas , je vous supplie de me raconter un de ces beaux contes que vous sçavez. Alors Schehérazade avec la permission du Sultan , parla dans ces termes :

Sire , quand le Vieillard qui conduisoit la biche , vit que le Genie s'étoit saisi du Marchand , & l'alloit tuer impitoyablement , il se jetta aux pieds de ce Monstre , & les lui baissant : Prince des Génies , lui dit-il , je vous supplie très-humblement de suspendre votre colere , & de me faire la grace de m'écouter. Je vais vous raconter mon histoire & celle de cette biche que vous voyez ; mais si vous la trouvez plus merveilleuse & plus surprenante que l'avanture de ce Marchand à qui vous voulez ôter la vie , puis-je esperer que vous voudrez bien remet-

66 *Les mille & une nuit.*

tre à ce pauvre malheureux le tiers de son crime ? Le Genie fut quelque temps à se consulter là-dessus : Mais enfin , il répondit : Hé bien voyons , j'y consens.

HISTOIRE

Du premier Vieillard & de la Biche.

JE vais donc , reprit le vieillard , commencer mon recit : écoutez-moi , je vous prie , avec attention. Cette biche que vous voyez , est ma cousine , & de plus ma femme. Elle n'avoit que douze ans quand je l'épousay ; ainsi je puis dire qu'elle ne devoit pas moins me regarder comme son pere , que comme son parent & son mari.

Nous avons vécu ensemble trente années sans avoir eu d'enfans ; mais sa sterilité ne m'a point empêché d'avoir pour elle beaucoup de complaisance & d'amitié. Le seul desir d'avoir des enfans me fit acheter une Esclave dont j'eus un fils qui promettoit infiniment. Ma femme en conceut de la

jalouſie , prit en averſion la mere & l'enfant , & cacha ſi bien ſes ſentimens que je ne les connus que trop tard.

Cependant mon fils croiſſoit , & il avoit déjà dix ans lors que je fus obligé de faire un voyage. Avant mon départ , je recommanday à ma femme , dont je ne me déſiois point , l'Efclave & ſon fils ; & je la priay d'en avoir ſoin pendant mon abſence , qui dura une année entiere. Elle profita de ce temps-là pour contenter ſa haine. Elle s'attacha à la magie ; & quand elle ſçût aſſez de cet art diabolique pour executer l'horrible deſſein qu'elle méditoit , la ſcelerate mena mon fils dans un lieu écarté : là par ſes enchantemens elle le changea en veau , & le donna à mon Fermier avec ordre de le nourrir comme un veau , diſoit-elle , qu'elle avoit acheté. Elle ne borna point ſa fureur à cette action abominable : elle changea l'Efclave en vache , & la donna auſſi à mon Fermier.

A mon retour , je lui demanday des nouvelles de la mere & de l'enfant. Votre Efclave eſt morte , me dit-elle , & pour votre fils , il y a deux mois

68 *Les mille & une Nuit.*

que je ne l'ay vû , & que je ne ſçay ce qu'il eſt devenu. Je fus touché de la mort de l'Efclave ; mais comme mon fils n'avoit fait que diſparoître , je me flatay que je pourrois le revoir bientôt. Neanmoins huit mois ſe paſſerent ſans qu'il revînt ; & je n'en avois eu aucune nouvelle , lors que la fête du grand Baïram arriva. Pour la célébrer , je manday à mon Fermier de m'amener une vache des plus graſſes pour en faire un ſacrifice. Il n'y manqua pas. La vache qu'il m'amena , étoit l'Efclave elle-même , la malheureuſe mere de mon fils. Je la liai ; mais dans le moment que je me préparois à la ſacrifier , elle ſe mit à faire des beuglemens pitoyables , & je m'apperçus qu'il couloit de ſes yeux des ruiſſeaux de larmes. Cela me parut aſſez extraordinaire , & me ſentant malgré moi ſaiſir d'un mouvement de pitié , je ne pus me reſoudre à la frapper. J'ordonnay à mon Fermier de m'en aller prendre une autre.

Ma femme qui étoit preſente , fremit de ma compaſſion , & ſ'oppoſant à un ordre qui rendoit ſa malice inutile :

Que faites-vous mon mari, s'écria-t-elle ? immolez cette vache. Votre Fermier n'en a pas de plus belle, ni qui soit plus propre à l'usage que nous en voulons faire. Par complaisance pour ma femme, je m'approchay de la vache, & combattant la pitié qui en suspendoit le sacrifice, j'allois porter le coup mortel, quand la victime redoublant ses pleurs & ses beuglemens, me déarma une seconde fois. Alors je mis le maillet entre les mains du Fermier, en lui disant, prenez & sacrifiez-la vous-même : ses beuglemens & ses larmes me fendent le cœur.

Le Fermier moins pitoyable que moi la sacrifia ; mais en l'écorchant, il se trouva qu'elle n'avoit que les os, quoiqu'elle nous eût paru très-grasse. J'en eus un véritable chagrin. Prenez-la pour vous, dis-je au Fermier, je vous l'abandonne ; faites-en des regals, & des aumônes à qui vous voudrez. Et si vous avez un veau bien gras, amenez-le moi à sa place. Je ne m'informay pas de ce qu'il fit de la vache ; mais peu de temps après

qu'il l'eût fait enlever de devant mes yeux , je le vis arriver avec un veau fort gras. Quoique j'ignorasse que ce veau fût mon fils , je ne laissay pas de sentir émouvoir mes entrailles à sa vûë. De son côté , dès qu'il m'aperçût , il fit un si grand effort pour venir à moi , qu'il en rompit sa corde. Il se jetta à mes pieds , la tête contre terre ; comme s'il eût voulu exciter ma compassion , & me conjurer de n'avoir pas la cruauté de lui ôter la vie , en m'avertissant , autant qu'il lui étoit possible , qu'il étoit mon fils.

Je fus encore plus surpris & plus touché de cette action , que je ne l'avois été des pleurs de la vache. Je sentis une tendre pitié qui m'intressa pour lui ; ou pour mieux dire , le sang fit en moi son devoir. Allez , dis-je au Fermier , remenez ce veau chez vous. Ayez-en un grand soin , & à sa place amenez-en un autre incessamment.

Dés que ma femme m'entendit parler ainsi , elle ne manqua pas de s'écrier encore : Que faites-vous , mon mari ? Croyez-moi , ne sacrifiez pas

un autre veau que celui-là. Ma femme, lui répondis-je , je n'immoleray pas celui-ci. Je veux lui faire grace , je vous prie de ne vous y point opposer. Elle n'eut garde , la mechante femme , de se rendre à ma priere ; elle haïssoit trop mon fils , pour consentir que je le sauvasse. Elle m'en demanda le sacrifice avec tant d'opiniâreté , que je fus obligé de le lui accorder. Je liai le veau , & prenant le couteau funeste . . . Scheherazade s'arrêta en cet endroit parce qu'elle apperçut le jour.

Ma sœur , dit alors Dinarzade , je suis enchantée de ce conte qui soutient si agréablement mon attention. Si le Sultan me laisse encore vivre aujourd'huy , repartit Scheherazade , vous verrez que ce que je vous raconteray demain vous divertira beaucoup davantage. Schahriar curieux de sçavoir ce que deviendroit le fils du vieillard qui conduisoit la biche , dit à la Sultane , qu'il feroit bien-aise d'entendre la nuit prochaine la fin de ce conte.



V. N U I T.

Sur la fin de la cinquième nuit , Dinarzade appella la Sultane , & lui dit : Ma chere sœur , si vous ne dormez pas , je vous supplie en attendant le jour qui paroîtra bien-tôt , de reprendre la suite de ce beau conte que vous commençâtes hier. Scheherazade après en avoir obtenu la permission de Schahriar , poursuivit de cette manière le conte du jour précédent.

Sire , le premier vieillard qui conduisoit la biche , continuant de raconter son histoire au Genie , aux deux autres vieillards & au Marchand : Je pris donc , leur dit-il , le couteau , & j'allois l'enfoncer dans la gorge de mon fils , lorsque tournant vers moi languissamment ses yeux baignés de pleurs , il m'attendrit à un point que je n'eus pas la force de l'immoler. Je laissay tomber le couteau , & je dis à ma femme que je voulois absolument tuer un autre veau que celui-là. Elle n'épar-

gna

igna rien pour me faire changer de resolution ; mais quoi qu'elle pût me représenter , je demeuray ferme , & lui promis , seulement pour l'appaiser , que je le sacrifierois au Bairam de l'année prochaine.

Le lendemain matin , mon Fermier demanda à me parler en particulier. Je viens , me dit-il , vous apprendre une nouvelle dont j'espere que vous me sçaurez bon gré. J'ay une fille qui a quelque connoissance de la magie : Hier , comme je remenois au logis le veau dont vous n'aviez pas voulu faire le sacrifice , je remarquay qu'elle rit en le voyant , & qu'un moment après elle se mit à pleurer. Je lui demanday pourquoy elle faisoit en même-temps deux choses si contraires. : Mon pere me répondit-elle , ce veau que vous ramenez est le fils de notre maître. J'ay ri de joie de le voir encore vivant ; & j'ay pleuré en me souvenant du sacrifice qu'on fit hier de sa mere , qui étoit changée en vache. Ces deux Metamorphoses ont été faites par les enchantemens de la femme de notre maître , laquelle haïssoit la mere & l'en

74 *Les mille & une Nuit.*

fant. Voilà ce que m'a dit ma fille ;
poursuivit le Fermier , & je viens vous
apporter cette nouvelle.

A ces paroles, O Genie , continua le
vieillard , je vous laisse à juger quelle
fut ma surprise. Je partis sur le champ
avec mon Fermier pour parler moi-
même à sa fille. En arrivant , j'allay d'a-
bord à l'étable où étoit mon fils. Il ne
put répondre à mes embrassemens, mais
il les reçût d'une manière qui acheva de
me persuader qu'il étoit mon fils.

La fille du Fermier arriva. Ma bon-
ne fille , lui dis-je , pouvez-vous ren-
dre à mon fils sa première forme ? Oüi
je le puis , me répondit-elle. Ah : si
vous en venez à bout, repris-je, je vous
fais maîtresse de tous mes biens. Alors
elle me repartit en souriant : vous êtes
notre maître , & je sçay trop bien ce
que je vous dois ; mais je vous avertis
que je ne puis remettre votre fils dans
son premier état , qu'à deux condi-
tions. La première , que vous me le
donnerez pour époux ; & la seconde ,
qu'il me sera permis de punir la per-
sonne qui l'a changé en veau. Pour
la première condition , lui dis-je , je

L'accepte de bon cœur ; je dis plus , je vous promets de vous donner beaucoup de bien pour vous en particulier , indépendamment de celui que je destine à mon fils. Enfin vous verrez comment je reconnoîtray le grand service que j'attens de vous. Pour la condition qui regarde ma femme , je veux bien l'accepter encore. Une personne qui a été capable de faire une action si criminelle , merite bien d'en être punie ; je vous l'abandonne ; faites-en ce qu'il vous plaira ; je vous prie seulement de ne lui pas ôter la vie. Je vais donc , repliqua-t-elle , la traiter de la même manière qu'elle a traité votre fils. J'y consens , lui repartis-je , mais rendez - moi mon fils auparavant.

Alors cette fille prit un vase plein d'eau , prononça dessus des paroles que je n'entendis pas , & s'adressant au veau : O veau , dit-elle , si tu as été créé par le Tout-puissant & souverain Maître du monde tel que tu paroiss en ce moment , demeure sous cette forme ; mais si tu es homme , & que tu sois changé en veau par enchante-

ment , reprens ta figure naturelle par la permission du souverain Créateur. En achevant ces mots , elle jetta l'eau sur lui , & à l'instant il reprit sa première forme.

Mon fils , mon cher fils , m'écriay-je aussi-tôt en l'embrassant avec un transport dont je ne fus pas maître ! C'est Dieu qui nous a envoyé cette jeune fille pour détruire l'horrible charme dont vous étiez environné , & vous venger du mal qui vous a été fait , à vous & à votre mère : Je ne doute pas que par reconnoissance , vous ne vouliez bien la prendre pour votre femme , comme je m'y suis engagé. Il y consentit avec joie , mais avant qu'ils se mariaissent , la jeune fille changea ma femme en biche , & c'est elle que vous voyez ici. Je souhaitay qu'elle eût cette forme plutôt qu'une autre moins agréable , afin que nous la vissions sans répugnance dans la famille.

Depuis ce temps-là , mon fils est devenu veuf , & est allé voyager. Comme il y a plusieurs années que je n'ay eu de ses nouvelles , je me suis mis en

chemin pour tâcher d'en apprendre : Et n'ayant pas voulu confier à personne le soin de ma femme , pendant que je ferois en quête de lui , j'ay jugé à propos de la mener partout avec moi. Voilà donc mon histoire , & celle de cette biche : N'est-elle pas des plus surprenantes & des plus merveilleuses ? J'en demeure d'accord , dit le Genie , & en sa faveur , je t'accorde le tiers de la grace de ce Marchand.

Quand le premier vieillard , Sire , continua la Sultane , eut achevé son histoire , le second qui conduisoit les deux chiens noirs , s'adressa au Genie , & lui dit : Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé à moi & à ces deux chiens noirs que voici , & je suis seur que vous trouverez mon histoire encore plus étonnante que celle que vous venez d'entendre. Mais quand je vous l'auray contée , m'accorderez-vous le second tiers de la grace de ce Marchand ? Oüi , répondit le Genie , pourvû que ton histoire surpasse celle de la biche. Après ce consentement , le second vieillard commença de cette maniere Mais Scheherazade en

prononçant ces dernières paroles , ayant vû le jour , cessa de parler.

Bon dieu ! ma sœur , dit Dinarzade , que ces aventures sont singulieres. Ma sœur , répondit la Sultane , elles ne sont pas comparables à celles que j'aurois à vous raconter la nuit prochaine , si le Sultan , mon Seigneur & mon Maître , avoit la bonté de me laisser vivre. Schahriar ne répondit rien à cela ; mais il se leva , fit sa priere & alla au Conseil , sans donner aucun ordre contre la vie de la charmante Scheherazade.



V I. N U I T.

LA sixième nuit étant venuë , le Sultan & son épouse se couchèrent. Dinarzade se réveilla à l'heure ordinaire , & appella la Sultane : Ma chere sœur , lui dit-elle , si vous ne dormez pas , je vous supplie en attendant le jour qui paroîtra bien-tôt , de me raconter quelqu'un de ces beaux contes que vous sçavez. Schahriar

prit alors la parole : Je fouhaiterois , dit-il , d'entendre l'histoire du second Vieillard & des deux Chiens noirs. Je vais contenter votre curiosité , Sire , répondit Scheherazade. Le second Vieillard , poursuivit-elle , s'adressant au Genie , commença ainsi son histoire :

HISTOIRE

Du second Vieillard & des deux Chiens noirs.

Grand Prince des Genies , vous sçavez que nous sommes trois freres ; ces deux chiens noirs que vous voyez , & moi qui suis le troisième. Notre pere nous avoit laissé en mourant à chacun mille sequins. Avec cette somme , nous embrassâmes tous trois la même profession : nous nous fîmes Marchands. Peu de temps après que nous eûmes ouvert boutique , mon frere aîné , l'un de ces deux chiens , resolut de voyager & d'aller negocier dans les Pays étrangers. Dans ce dessein , il vendit tout son fonds ,

80 *Les mille & une Nuit.*

& en acheta des marchandises propres au negoce qu'il vouloit faire.

Il partit, & fut absent une année entiere. Au bout de ce temps-là, un pauvre qui me parut demander l'aumône, se presenta à ma boutique. Je lui dis : Dieu vous assiste. Dieu vous assiste aussi, me répondit-il : Est-il possible que vous ne me reconnoissiez pas ? Alors l'envifageant avec attention, je le reconnus. Ah mon frere, m'écriai-je en l'embrassant, comment vous aurois-je pû reconnoître en cet état ? Je le fis entrer dans ma maison, je lui demandai des nouvelles de sa santé & du succès de son voyage. Ne me faites pas cette question, me dit-il ; en me voyant, vous voyez tout. Ce feroit renouveler mon affliction, que de vous faire le détail de tous les malheurs qui me sont arrivez depuis un an, & qui m'ont réduit à l'état où je suis.

Je fis fermer aussi-tôt ma boutique, & abandonnant tout autre soin, je le menai au bain & lui donnai les plus beaux habits de ma garderobe. J'examinai mes registres de vente & d'a-

chat, & trouvant que j'avois doublé mon fonds, c'est-à-dire, que j'étois riche de deux mille sequins, je lui en donnai la moitié. Avec cela, mon frere, lui dis-je, vous pourrez oublier la perte que vous avez faite. Il accepta les mille sequins avec joie, rétablit ses affaires; & nous vécûmes ensemble comme nous avions vécu auparavant.

Quelque temps après, mon second frere, qui est l'autre de ces deux chiens, voulut aussi vendre son fonds. Nous fîmes son aîné & moi tout ce que nous pûmes pour l'en détourner; mais il n'y eut pas moyen. Il le vendit, & de l'argent qu'il en fit, il acheta des marchandises propres au negoce étranger qu'il vouloit entreprendre. Il se joignit à une caravanne, & partit. Il revint au bout de l'an dans le même état que son frere aîné. Je le fis habiller, & comme j'avois encore mille sequins, par dessus mon fonds, je les lui donnai. Il releva boutique, & continua d'exercer sa profession.

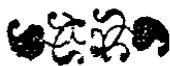
Un jour mes deux freres vinrent me trouver pour me proposer de faire un

82. *Les mille & une Nuit.*

voyage , & d'aller trafiquer avec eux. Je rejetai d'abord leur proposition. Vous avez voyagé , leur dis-je , qu'y avez-vous gagné ? Qui m'assurera que je serai plus heureux que vous ? En vain ils me représenterent là-dessus tout ce qui leur sembla devoir m'ébloüir , & m'encourager à tenter la fortune ; je refusai d'entrer dans leur dessein. Mais ils revinrent tant de fois à la charge , qu'après avoir pendant cinq ans résisté constamment à leurs sollicitations , je m'y rendis enfin. Mais quand il fallut faire les préparatifs du voyage , & qu'il fut question d'acheter les marchandises dont nous avions besoin , il se trouva qu'ils avoient tout mangé , & qu'il ne leur restoit rien des mille sequins que je leur avois donnez à chacun. Je ne leur en fis pas le moindre reproche. Au contraire , comme mon fonds étoit de six mille sequins , j'en partageai la moitié avec eux , en leur disant : Mes freres , il faut risquer ces trois mille sequins , & cacher les autres en quelque endroit seur , afin que si notre voyage n'est pas plus heureux que ceux que vous avez

déjà faits , nous ayions de quoi nous en consoler , & reprendre notre ancienne profession. Je donnai donc mille sequins à chacun , j'en gardai autant pour moi , & j'enterrai les trois mille autres dans un coin de ma maison. Nous achetâmes des marchandises , & après les avoir embarquées sur un vaisseau que nous fretâmes entre nous trois , nous fîmes mettre à la voile avec un vent favorable. Après un mois de navigation Mais je vois le jour, poursuit Scheherazade ; il faut que j'en demeure là.

Ma Sœur , dit Dinarzade , voilà un conte qui promet beaucoup , je m'imagine que la suite en est fort extraordinaire. Vous ne vous trompez pas , répondit la Sultane ; & si le Sultan me permet de vous la conter , je suis persuadée qu'elle vous divertira fort. Schahriar se leva comme le jour précédent sans s'expliquer là-dessus , & ne donna point ordre au Grand Visir de faire mourir sa fille.





V I I. N U I T.

SUr la fin de la septième nuit, Dinarzade ne manqua pas de réveiller la Sultane : Ma chere sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie en attendant le jour qui paroîtra bien-tôt, de me conter la suite de ce beau conte que vous ne pûtes achever hier.

Je le veux bien, répondit Scheherazade, & pour en reprendre le fil, je vous diray que le vieillard qui menoit les deux chiens noirs continuant de raconter son histoire au Genie, aux deux autres vieillards & au Marchand : Enfin, leur dit-il, après deux mois de navigation, nous arrivâmes heureusement à un port de mer, où nous débarquâmes, & fîmes un très-grand débit de nos marchandises. Moi sur tout je vendis si bien les miennes, que je gagnay dix pour un. Nous achetâmes des marchandises du pais, pour les transporter & les negocier au nôtre.

Dans le temps que nous étions prêts à nous embarquer pour notre retour, je rencontray sur le bord de la mer une dame assez bien faite ; mais fort pauvrement habillée. Elle m'aborda, me baïsa la main, & me pria avec les dernières instances de la prendre pour femme, & de l'embarquer avec moi. Je fis difficulté de lui accorder ce qu'elle demandoit, mais elle me dit tant de choses pour me persuader que je ne devois pas prendre garde à sa pauvreté, & que j'aurois lieu d'être content de sa conduite, que je me laissé vaincre. Je lui fis faire des habits propres, & après l'avoir épousée par un contrat de mariage en bonne forme, je l'embarquay avec moi, & nous mîmes à la voile.

Pendant notre navigation, je trouvay de si belles qualitez dans la femme que je venois de prendre, que je l'aimois tous les jours de plus en plus. Cependant mes deux freres, qui n'avoient pas si bien fait leurs affaires que moi, & qui étoient jaloux de ma prospérité, me portoient envie. Leur fureur alla même jusqu'à conspirer

contre ma vie : Une nuit dans le temps que ma femme & moi nous dormions, ils nous jetterent à la mer.

Ma femme étoit Fée, & par conséquent Genie, vous jugez bien qu'elle ne se noya pas. Pour moi, il est certain que je serois mort sans son secours : Mais je fus à peine tombé dans l'eau, qu'elle m'enleva, & me transporta dans un Isle. Quand il fut jour, la Fée me dit : Vous voyez mon mari, qu'en vous sauvant la vie, je ne vous ay pas mal récompensé du bien que vous m'avez fait. Vous sçavez que je suis Fée, & que me trouvant sur le bord de la mer, lorsque vous alliez vous embarquer, je me sentis une forte inclination pour vous. Je voulus éprouver la bonté de votre cœur ? Je me presentay devant vous déguisée comme vous m'avez vûë. Vous en avez usé avec moi genereusement. Je suis ravie d'avoir trouvé l'occasion de vous en marquer ma reconnoissance. Mais je suis irrité contre vos freres, & je ne feray pas satisfaite que je ne leur aye ôté la vie.

J'écoutay avec admiration le dis-

Cours de la Fée ; je la remerciai le mieux qu'il me fut possible de la grande obligation que je lui avois ; mais Madame , lui dis-je , pour ce qui est de mes freres , je vous supplie de leur pardonner. Quelque sujet que j'aye de me plaindre d'eux , je ne suis pas assez cruel pour vouloir leur perte. Je lui racontay ce que j'avois fait pour l'un & l'autre ; & mon recit augmentant son indignation contre-eux : Il faut, s'écria-t-elle , que je vole tout à l'heure après ces traîtres & ces ingrats , & que j'en tire une prompte vengeance. Je vais submerger leur vaisseau , & les précipiter dans le fond de la mer. Non , ma belle Dame , repris-je , au Nom de Dieu , n'en faites rien , moderez votre couroux. Songez que ce sont mes freres , & qu'il faut faire le bien pour le mal.

J'appaisay la Fée par ces paroles , & lorsque je les eus prononcées , elle me transporta en un instant de l'Isle où nous étions , sur le toit de mon logis qui étoit en terrasse , & elle disparut un moment après. Je descendis , j'ouvris les portes , & je déterray les trois

88 *Les mille & une Nuit.*

mille sequins que j'avois cachez. J'ay
lay ensuite à la place où étoit ma bou-
tique, je l'ouvris, & je reçûs des Mar-
chands mes voisins des complimens
sur mon retour. Quand je rentray chez
moi j'apperçûs ces deux chiens noirs
qui vinrent m'aborder d'un air sou-
mis. Je ne sçavois ce que cela signi-
fioit, & j'en étois fort étonné. Mais la
Fée qui parut bien-tôt m'en éclaircit.
Mon mari, me dit-elle, ne soyez pas sur-
pris de voir ces deux chiens chez vous;
ce sont vos deux freres. Je fremis à
ces mots, & je lui demanday par quelle
puissance ils se trouvoient en cet état.
C'est moy qui les y ay mis, me répon-
dit-elle; au moins, c'est une de mes
sœurs, à qui j'en ay donné la commis-
sion, & qui en même temps a coulé à
fond leur vaisseau. Vous y perdez les
marchandises que vous y aviez, mais
je vous récompenseray d'ailleurs. A l'é-
gard de vos freres, je les ay condam-
nez à demeurer dix ans sous cette for-
me: Leur perfidie ne les rend que
trop dignes de cette penitence. Enfin,
après m'avoir enseigné où je pourrois
avoir de ses nouvelles, elle disparut.

Présentement

Presentement que les dix années sont accomplies , je suis en chemin pour l'aller chercher , & comme en passant par ici j'ay rencontré ce Marchand & le bon vieillard qui mene sa biche , je me suis arrêté avec eux. Voilà quelle est mon histoire , ô Prince des Genies : Ne vous paroît-elle pas des plus extraordinaires ? J'en conviens , répondit le Genie , & je mets aussi en sa faveur , le second tiers du crime dont ce Marchand est coupable envers moi.

Aussi-tôt que le second vieillard eut achevé son histoire , le troisième prit la parole , & fit au Genie la même demande que les deux premiers , c'est à dire , de remettre au Marchand le troisième tiers de son crime , supposé que l'histoire qu'il avoit à lui raconter , surpassât en événemens singuliers les deux qu'il venoit d'entendre. Le Genie lui fit la même promesse qu'aux autres. Ecoutez donc , lui dit alors ce vieillard Mais le jour paroît , dit Scheherazade en se reprenant , il faut que je m'arrête en cet endroit.

Je ne puis assez admirer , ma sœur , dit alors Dinarzade , les aventures que vous venez de raconter ; j'en sçay une infinité d'autres , répondit la Sultane , qui sont encore plus belles. Schahriar voulant sçavoir si le conte du troisiéme vieillard , seroit aussi agréable que celui du second , différa jusqu'au lendemain la mort de Scheherazade.



VIII. NUIT.

DÉS que Dinarzade s'apperçût qu'il étoit temps d'appeler la Sultane ; elle lui dit : Ma sœur , si vous ne dormez pas , je vous supplie en attendant le jour qui paroîtra bientôt , de me conter un de ces beaux contes que vous sçavez. Racontez-nous celui du troisiéme vieillard , dit le Sultan à Scheherazade ; j'ay bien de la peine à croire qu'il soit plus merveilleux que celui du vieillard & des deux chiens noirs.

Sire , répondit la Sultane , le troi-

sième vieillard raconta son histoire au Genie : Je ne vous la diray point , car elle n'est point venue à ma connoissance ; mais je sçay qu'elle se trouva si fort au dessus des deux précédentes par la diversité des aventures merveilleuses qu'elle contenoit , que le Genie en fut étonné. Il n'en eut pas plutôt ouï la fin , qu'il dit au troisième vieillard : Je t'accorde le dernier tiers de la grace du Marchand ; il doit bien vous remercier tous trois de l'avoir tiré d'intrigue par vos histoires. Sans vous il ne seroit plus au monde. En achevant ces mots , il disparut , au grand contentement de la compagnie.

Le Marchand ne manqua pas de rendre à ses trois libérateurs toutes les graces qu'il leur devoit. Ils se réjouirent avec lui de le voir hors de peril ; après quoy ils se dirent adieu , & chacun reprit son chemin. Le Marchand s'en retourna auprès de sa femme & de ses enfans , & passa tranquillement avec eux le reste de ses jours. Mais , Sire , ajouta Scheherazade , quelque beaux que soient les contes que j'ay racontés jusqu'ici à Votre

Majesté , ils n'approchent pas de celui du Pescheur. Dinarzade voyant que la Sultane s'arrêtoit , lui dit : Ma sœur , puisqu'il nous reste encore du temps , de grace , racontez-nous l'histoire de ce Pescheur , le Sultan le voudra bien. Schahriar y consentit , & Scheherazade reprenant son discours , poursuivit de cette maniere.

HISTOIRE

Du Pescheur.

Sire , il y avoit autrefois un Pescheur fort âgé , & si pauvre , qu'à peine pouvoit-il gagner de quoy faire subsister sa femme , & trois enfans dont sa famille étoit composée ? Il alloit tous les jours à la pesche de grand matin ; & chaque jour , il s'étoit fait une loi de ne jeter ses filets que quatre fois seulement.

Il partit un matin au clair de la lune , & se rendit au bord de la mer. Il se deshabilla , & jetta ses filets ; comme il les tiroit vers le rivage , il sentit d'abord de la resistance. Il crut

avoir fait une bonne pefche , & il s'en réjoüiffoit déjà en lui-même ; mais un moment après , s'appercevant qu'au lieu de poiffon il n'y avoit dans fes filets que la carcasse d'un afne , il en eut beaucoup de chagrin Scheherazade en cet endroit cessa de parler , parce qu'elle vit paroître le jour.

Ma Sœur , lui dit Dinarzade , je vous avouë que ce commencement me charme , & je prévois que la fuite fera fort agréable. Rien n'est plus furprenant que l'histoire de ce Pefcheur , répondit la Sultane ; & vous en conviendrez la nuit prochaine , si le Sultan me fait la grace de me laisser vivre. Schahriar curieux d'apprendre le succès de la pefche du Pefcheur , ne voulut pas faire mourir ce jour-là Scheherazade. C'est pourquoi il se leva , & ne donna point encore ce cruel ordre.





I. X. N U I T.

MA chere Sœur , s'écria Dinarzade le lendemain à l'heure ordinaire , si vous ne dormez pas , je vous supplie en attendant le jour qui paroîtra bien-tôt , de me raconter la suite du conte du Pescheur : je meurs d'en-
vie de l'entendre. Je vais vous donner cette satisfaction , répondit la Sultane. En même temps elle en demanda la permission au Sultan ; & lorsqu'elle l'eut obtenuë , elle reprit en ces termes le conte du Pescheur.

Sire , quand le Pescheur affligé d'avoir fait une si mauvaise pesche , eut racommodé ses filets , que la carcasse de l'asne avoit rompus en plusieurs endroits , il les jetta une seconde fois. En les tirant il sentit encore beaucoup de resistance , ce qui lui fit croire qu'ils étoient remplis de poissons ; mais il n'y trouva qu'un grand panier plein de gravier & de fange. Il en fut dans une extrême affliction. O fortune , s'écria-t-il , d'une voix pitoyable ,

cessé d'être en colere contre moy , & ne persecute point un malheureux qui te prie de l'épargner. Je suis parti de ma maison pour venir ici chercher ma vie , & tu m'annonces ma mort. Je n'ay pas d'autre métier que celui-ci pour subsister ; & malgré tous les soins que j'y apporte , je puis à peine fournir aux plus pressans besoins de ma famille. Mais j'ay tort de me plaindre de toi , tu prens plaisir à maltraiter les honnêtes gens , & à laisser de grands hommes dans l'obscurité , tandis que tu favorises les méchans , & que tu élèves ceux qui n'ont aucune vertu qui les rende recommandables.

En achevant ces plaintes , il jetta brusquement le panier , & après avoir bien lavé ses filets que la fange avoit gâtez , il les jetta pour la troisième fois. Mais il n'amena que des pierres , des coquilles & de l'ordure. On ne sçauroit exprimer quel fut son désespoir : Peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit. Cependant comme le jour commençoit à paroître , il n'oublia pas de faire sa priere en bon Musulman , ensuite il y ajouta celle-ci : *Seigneur* ,

96 *Les mille & une Nuits.*

vous sçavez que je ne jette mes filets que quatre fois chaque jour. Je les ay déjà jettez trois sans avoir tiré le moindre fruit de mon travail. Il ne m'en reste plus qu'une ; je vous supplie de me rendre la mer favorable , comme vous l'avez renduë à Moysè.

Le Pescheur ayant fini cette priere, jetta ses filets pour la quatriéme fois. Quand il jugea qu'il devoit y avoir du poisson , il les tira comme auparavant avec assez de peine. Il n'y en avoit pas pourtant ; mais il y trouva un vase de cuivre jaune , qui , à sa pesanteur , lui parut plein de quelque chose ; & il remarqua qu'il étoit fermé & scellé de plomb avec l'empreinte d'un sceau. Cela le réjoüit : Je le vendray au Fondeur , disoit-il , & de l'argent que j'en feray , j'en acheteray une mesure de bled.

Il examina le vase de tous côtez , il le secoüa pour voir si ce qui étoit dedans ne feroit pas de bruit. Il n'entendit rien , & cette circonstance avec l'empreinte du sceau sur le couvercle de plomb , lui firent penser qu'il devoit être rempli de quelque chose de précieux.

précieux. Pour s'en éclaircir, il prit son couteau, & avec un peu de peine il l'ouvrit. Il en pencha aussitôt l'ouverture contre terre, mais il n'en sortit rien, ce qui le surprit extrêmement. Il le posa devant lui; & pendant qu'il le considéroit attentivement, il en sortit une fumée fort épaisse qui l'obligea de reculer deux ou trois pas en arrière.

Cette fumée s'éleva jusqu'aux nuës, & s'étendant sur la mer & sur le rivage, forma un gros broüillard. Spectacle qui causa, comme on peut se l'imaginer, un étonnement extraordinaire au Pêcheur. Lorsque la fumée fut toute hors du vase, elle se réunit, & devint un corps solide, dont il se forma un Genie deux fois aussi haut que le plus grand de tous les Geants. A l'aspect d'un monstre d'une grandeur si démesurée, le Pêcheur voulut prendre la fuite; mais il se trouva si troublé & si effrayé qu'il ne put marcher.

Salomon, s'écria d'abord le Genie, Salomon, grand Prophete de Dieu, pardon, pardon. Jamais je ne m'oppo-

feray à vos volontez. J'obéiray à tous vos commandemens Scheherazade appercevant le jour interrompit là son conte.

Dinarzade prit alors la parole ; Ma sœur , dit-elle , on ne peut mieux tenir sa promesse que vous tenez la vôtre. Ce conte est assurément plus surprenant que les autres. Ma sœur , répondit la Sultane , vous entendrez des choses qui vous causeront encore plus d'admiration , si le Sultan , mon Seigneur , me permet de vous les raconter. Schahriar avoit trop d'envie d'entendre le reste de l'histoire du Pêcheur , pour vouloir se priver de ce plaisir. Il remit donc encore au lendemain la mort de la Sultane.



X. N U I T.

DInarzade la nuit suivante, appella sa sœur , quand il en fut temps ; Si vous ne dormez pas , ma sœur , lui dit-elle , je vous prie en attendant le jour qui paroîtra bien-tôt ;

de continuer le conte du Pêcheur. Le Sultan de son côté, témoigna de l'impatience d'apprendre quel démêlé le Genie avoit eu avec Salomon. C'est pourquoi Scheherazade poursuivit ainsi le conte du Pêcheur.

Sire, le Pêcheur n'eut pas sitôt entendu les paroles que le Genie avoit prononcées, qu'il se rassura; & lui dit: Esprit superbe que dites-vous? Il y a plus de dix-huit cens ans que Solomon le Prophete de Dieu est mort, & nous sommes presentement à la fin des siècles. Apprenez-moi votre histoire; & pour quel sujet vous étiez renfermé dans ce vase.

A ce discours le Genie regardant le Pêcheur d'un air fier, lui répondit: Parle-moi plus civilement. Tu es bien hardi de m'appeller Esprit superbe. He bien, repartit le Pêcheur, vous parlerai-je avec plus de civilité, en vous appellant Hiboux du bonheur? Je te dis, repartit le Genie, de me parler civilement avant que je te tue. Hé pourquoi me tueriez-vous, repliqua le Pêcheur? Je viens de vous mettre en liberté: l'avez-vous déjà oublié?

100 *Les mille & une Nuit.*

Non, je m'en souviens, repartit le Genie; mais cela ne m'empêchera pas de te faire mourir; & je n'ai qu'une seule grace à t'accorder. Et quelle est cette grace, dit le Pêcheur? C'est, répondit le Genie, de te laisser choisir de quelle manière tu veux que je te tuë. Mais en quoi vous ai-je offensé, reprit le Pêcheur? Est-ce ainsi que vous voulez me récompenser du bien que je vous ai fait? Je ne puis te traiter autrement, dit le Genie, & afin que tu en sois persuadé, écoute mon histoire.

Je suis un de ces Esprits rebelles qui se sont opposés à la volonté de Dieu. Tous les autres Genies reconnurent le grand Salomon Prophète de Dieu, & se soumirent à lui. Nous fûmes les seuls Sacar & moi, qui ne voulûmes pas faire cette bassesse. Pour s'en venger, ce puissant Monarque chargea Assaf fils de Barakhia son premier Ministre, de me venir prendre. Cela fut exécuté. Assaf vint se saisir de ma personne, & me mena malgré moi devant le trône du Roi son maître.

Salomon fils de David, me com

manda de quitter mon genre de vie, de reconnoître son pouvoir, & de me soumettre à ses commandemens. Je refusai hautement de lui obéir, & j'aimai mieux m'exposer à tout son ressentiment, que de lui prêter le serment de fidélité & de soumission qu'il exigeoit de moi. Pour me punir, il m'enferma dans ce vase de cuivre; & afin de s'assurer de moi, & que je ne pusse pas forcer ma prison, il imprima lui-même sur le couvercle de plomb son sceau, où le grand Nom de Dieu étoit gravé. Cela fait, il mit le vase entre les mains d'un des Genies qui lui obéissoient, avec ordre de me jeter à la mer; ce qui fut exécuté à mon grand regret.

Durant le premier siècle de ma prison, je juray que si quelqu'un m'en délivroit avant les cent ans achevez, je le rendrois riche, même après sa mort. Mais le siècle s'écoula, & personne ne me rendit ce bon office. Pendant le second siècle, je fis serment d'ouvrir tous les trésors de la terre à quiconque me mettroit en liberté: mais je n'en fus pas plus heureux. Dans le troisième, je promis de faire

puissant Monarque mon libérateur & d'être toujours près de lui en esprit, & de lui accorder chaque jour trois demandes de quelque nature qu'elles pussent être : Mais ce siècle se passa comme les deux autres, & je demeuray toujours dans le même état. Enfin, chagrin ou plutôt enragé de me voir prisonnier si long-temps, je juray que si quelqu'un me délivroit dans la suite, je le tuerois impitoyablement, & ne lui accorderois point d'autre grace que de lui laisser le choix du genre de mort dont il voudroit que je le fisse mourir. C'est pourquoy puisque tu es venu ici aujourd'hui & que tu m'as délivré, choisis comment tu veux que je te tuë.

Ce discours affligea fort le Pêcheur : Je suis bien malheureux, s'écria-t-il, d'être venu en cet endroit rendre un si grand service à un ingrat. Considérez de grace votre injustice, & revoquez un serment si peu raisonnable. Pardonnez-moi, Dieu vous pardonnera de même. Si vous me donnez généreusement la vie, il vous mettra à couvert de tous les attentats qui se

formeront contre vos jours. Non, ta mort est certaine, dit le Genie; choisis seulement de quelle sorte tu veux que je te fasse mourir. Le Pescheur le voyant dans la résolution de le tuer; en eut une douleur extrême; non pas tant pour l'amour de lui, qu'à cause de ses trois enfans dont il plaignoit la misere où ils alloient être reduits par sa mort. Il tâcha encore d'appaiser le Genie; hélas, reprit-il, daignez avoir pitié de moi, en considération de ce que j'ai fait pour vous. Je te l'ay déjà dit, repartit le Genie, c'est justement pour cette raison que je suis obligé de t'ôter la vie. Cela est étrange, repliqua le Pescheur, que vous vouliez absolument rendre le mal pour le bien. Le Proverbe dit, que qui fait du bien à celui qui ne le merite pas, en est toujours mal payé. Je croyois, je l'avouë, que cela étoit faux, car en effet, rien ne choque davantage la raison & les droits de la société: Neanmoins j'éprouve cruellement que cela n'est que trop veritable. Ne perdons pas temps, interrompit le Genie, tous tes raisonnemens ne sçauroient me

détourner de mon dessein. Hâte-toi de dire comment tu souhaites que je te tuë.

La nécessité donne de l'esprit. Le Pêcheur s'avisa d'un stratagème. Puisque je ne sçaurois éviter la mort, dit-il au Genie, je me soumets donc à la volonté de Dieu. Mais avant que je choisisse un genre de mort, je vous conjure par le grand Nom de Dieu qui étoit gravé sur le sceau du Prophete Salomon, fils de David, de me dire la verité sur une question que j'ay à vous faire.

Quand le Genie vit qu'on lui faisoit une adjuration qui le contraignoit de répondre positivement, il trembla en lui-même, & dit au Pêcheur : Demande moi ce que tu voudras ; & hâte-toi Le jour venant à paroître, Scheherazade se tut en cet endroit de son discours.

Ma sœur, lui dit Dinarzade, il faut convenir que plus vous parlez, & plus vous faites de plaisir. J'espere que le Sultan notre Seigneur ne vous fera pas mourir qu'il n'ait entendu le reste du beau conte du Pêcheur. Le Sultan

est le maître, reprit Scheherazade ; il faut vouloir tout ce qu'il lui plaira. Le Sultan qui n'avoit pas moins d'envie que Dinarzade d'entendre la fin de ce conte, differra encore la mort de la Sultane.



XI. NUIT.

S Chahriar & la Princesse son épouse passerent cette nuit de la même maniere que les précédentes ; & avant que le jour parût, Dinarzade les reveilla par ces paroles qu'elle adressa à la Sultane : Si vous ne dormez pas, ma sœur, je vous prie de reprendre le conte du Pêcheur. Très-volontiers, répondit Scheherazade, je vais vous satisfaire avec la permission du Sultan.

Le Genie poursuivit-elle, ayant promis de dire la verité, le Pêcheur lui dit : Je voudrois sçavoir si effectivement vous étiez dans ce vase, oseriez-vous en jurer par le grand nom de Dieu ? Oüi, répondit le Genie, je jure par ce grand Nom que j'y étois ; & cela est très-veritable. En bonne

foy , repliqua le Pefcheur , je ne puis vous croire. Ce vafe ne pourroit pas feulement contenir un de vos pieds ; comment fe peut-il que votre corps y ait été renfermé tout entier ? Je te jure pourtant , repartit le Genie , que j'y étois tel que tu me vois. Eft-ce que tu ne me crois pas après le grand ferment que j'ay fait ? Non , vraiment , dit le Pefcheur , & je ne vous croiray point , à moins que vous ne me faffiez voir la chofe.

Alors il fe fit une diffolution du corps du Genie , qui fe changeant en fumée , s'étendit comme auparavant fur la mer & fur le rivage ; & qui fe raffemblant enfuite , commença de rentrer dans le vafe , & continua de même par une fucceffion lente & égale , jufqu'à ce qu'il n'en refta plus rien au dehors. Auffi-tôt il en fortit une voix qui dit au Pefcheur : Hé bien , incredule Pefcheur , me voici dans le vafe ; me crois-tu presentement ?

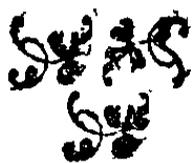
Le Pefcheur au lieu de répondre au Genie , prit le couvercle de plomb , & ayant fermé promptement le vafe : Genie , lui cria-t-il , demande-moi

grace à ton tour , & choisis de quelle mort tu veux que je te fasse mourir. Mais non , il vaut mieux que je te rejette à la mer dans le même endroit d'où je t'ay tiré. Puis , je feray bâtir une maison sur ce rivage , où je demeureray pour avertir tous les Pêcheurs qui viendront y jeter leurs filets ; de bien prendre garde de repescher un mechant Genie ; comme toi , qui as fait ferment de tuer celui qui te mettra en liberté.

A ces paroles offensantes , le Genie irrité fit tous ses efforts pour sortir du vase ; mais c'est ce qui ne lui fut pas possible : car l'empreinte du sceau du Prophete Salomon , fils de David , l'en empêchoit. Ainsi voyant que le Pêcheur avoit alors l'avantage sur lui , il prit le parti de dissimuler sa colere : Pêcheur , lui dit-il , d'un ton radouci , garde-toi bien de faire ce que tu dis. Ce que j'en ay fait , n'a été que par plaisanterie ; & tu ne dois pas prendre la chose serieusement. O Genie , répondit le Pêcheur ; toi , qui étois , il n'y a qu'un moment , le plus grand , es à l'heure qu'il est le plus

petit de tous les Genies , apprens que tes artificieux discours ne te seruiront de rien. Tu retourneras à la mer. Si tu y as demeuré tout le temps que tu m'as dit , tu pourras bien y demeurer jusqu'au jour du jugement, Je t'ay prié au Nom de Dieu de ne me pas ôter la vie ; tu as rejeté mes prieres ; je dois te rendre la pareille.

Le Genie n'épargna rien pour tâcher de toucher le Pescheur : Ouvre le vase , lui dit-il : Donne-moi la liberté , je t'en supplie , je te promets que tu feras content de moi. Tu n'es qu'un traître , repartit le Pescheur. Je meritois de perdre la vie , si j'avois l'imprudence de me fier à toi. Tu ne manquerois pas de me traiter de la même façon , qu'un certain Roy Grec traita le Medecin Douban. C'est une histoire que je te veux raconter. Ecoute.



HISTOIRE

Du Roy Grec & du Medecin Douban.

IL y avoit au pays de Zouman dans la Perse , un Roy dont les fujets étoient Grecs originairement. Ce Roy étoit couvert de lepre , & ses Medecins après avoir inutilement employé tous leurs remedes pour le guerir , ne sçavoient plus que lui ordonner , lorsqu'un très-habile Medecin , nommé Douban , arriva dans sa Cour

Ce Medecin avoit puisé sa science dans les Livres Grecs, Persiens, Turcs, Arabes , Latins , Syriaques , & Hebreux ; Et outre qu'il étoit consommé dans la Philosophie , il connoissoit parfaitement les bonnes & mauvaises qualitez de toute sorte de plantes & de drogues. Dès qu'il fût informé de la maladie du Roy , & qu'il eût appris que ses Medecins l'avoient abandonné , il s'habilla le plus proprement qu'il lui fut possible , & trouva moyen de se faire presenter au Roy. Sire , lui dit-il , je sçay que tous les Medecins

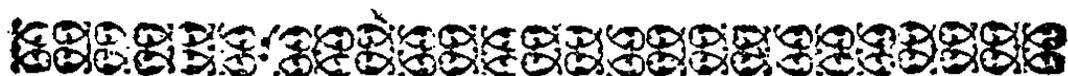
dont Votre Majesté s'est servie , n'ont pû la guerir de sa lepre ; mais si vous voulez bien me faire l'honneur d'agrèer mes services , je m'engage à vous guerir sans breuvages , & sans topiques.

Le Roy écouta cette proposition : Si vous êtes assez habile homme , répondit-il , pour faire ce que vous dites , je promets de vous enrichir , vous & votre posterité : & sans compter les presens que je vous feray , vous serez mon plus cher favori. Vous m'asseurez donc que vous m'ôterez ma lepre sans me faire prendre aucune position , & sans m'appliquer aucun remède extérieur ? Oüi , Sire , repartit le Medecin , je me flatte d'y réüssir avec l'aide de Dieu ; & dès demain , j'en feray l'épreuve.

En effet , le Medecin Douban se retira chez lui , & fit un mail qu'il creusa en dedans par le manche , où il mit la drogue dont il prétendoit se servir. Cela étant fait , il prépara aussi une boule de la maniere qu'il la vouloit , avec quoy il alla le lendemain se presenter devant le Roy ; & se proster-

nant à ses pieds , il baïsa la terre
En cet endroit Scheherazade remarquant qu'il étoit jour , en avertit Schahriar , & se tut.

En verité , ma sœur , dit alors Dinarzade , je ne sçay où vous allez prendre tant de belles choses. Vous en entendrez bien d'autres demain , répondit Scheherazade , si le Sultan mon Maître a la bonté de me prolonger encore la vie. Schahriar qui ne desiroit pas moins ardemment que Dinarzade d'entendre la suite de l'histoire du Medecin Douban , n'eut garde de faire mourir la Sultane ce jour-là.



XII. NUIT.

LA douzième nuit étoit déjà fort avancée , lorsque Dinarzade s'étant reveillée , s'écria : Ma sœur , si vous ne dormez pas , je vous supplie de continuer l'agréable histoire du Roy Grec , & du Medecin Douban. Je le veux bien , répondit Scheherazade. En même temps elle en reprit le fil de cette sorte.

Sire, le Pescheur parlant toujours au Genie qu'il tenoit enfermé dans le vase, poursuivit ainsi : Le Medecin Douban se leva, & après avoir fait une profonde reverence, dit au Roy qu'il jugeoit à propos que Sa Majesté montât à cheval, & se rendît à la place pour jouïr au mail. Le Roy fit ce qu'on lui disoit, & lorsqu'il fut dans le lieu destiné à jouïr au mail à cheval, le Medecin s'approcha de lui avec le mail qu'il avoit préparé, & le lui presentant : Tenez, Sire, lui dit-il, exercez-vous avec ce mail en poussant cette boule par la place jusqu'à ce que vous sentiez votre main & votre corps en sueur. Quand le remede que j'ai enfermé dans le manche de ce mail sera échauffé par votre main, il vous pénétrera par tout le corps : Et si-tôt que vous suerez, vous n'aurez qu'à quitter cet exercice ; car le remede aura fait son effet. Dès que vous ferez de retour en votre Palais, vous entrez au bain, & vous vous ferez bien laver & frotter : Vous vous coucherez ensuite, & en vous levant demain matin vous serez guéri.

Le

Le Roy prit le mail , & poussa son cheval après la boule qu'il avoit jettée. Il la frappa ; elle lui fut renvoyée par les Officiers qui jouïoient avec lui ; Il la refrappa ; & enfin le jeu dura si long-temps , que sa main en sua aussi-bien que tout son corps. Ainsi le remede enfermé dans le manche du mail opera comme le Medecin l'avoit dit. Alors le Roy cessa de jouer , s'en retourna dans son Palais , entra au bain , & observa très-exactement ce qui lui avoit été prescrit.

Il s'en trouva fort bien ; car le lendemain en se levant , il s'aperçut avec autant d'étonnement que de joie , que sa lepre étoit guerie, & qu'il avoit le corps aussi net que s'il n'eût jamais été attaqué de cette maladie. D'abord qu'il fut habillé , il entra dans la Sale d'audience publique , où il monta sur son Trône & se fit voir à tous ses Courtisans, que l'empressement d'apprendre le succès du nouveau remede y avoit fait aller de bonne heure. Quand ils virent le Roi parfaitement gueri, ils en firent tous paroître une extrême joye.

Le Medecin Douban entra dans la

114 *Les mille & une Nuit.*

Sale, & s'alla prosterner au pied du Trône, la face contre terre. Le Roy l'ayant apperçû l'appella, le fit asseoir à son côté, & le montra à l'assemblée en lui donnant publiquement toutes les loüanges qu'il méritoit. Ce Prince n'en demeura pas-là; comme il regalloit ce jour-là toute sa Cour il le fit manger à sa table seul avec lui. . . . A ces mots Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, cessa de poursuivre son conte.

Ma sœur, dit Dinarzade, je ne sçai quelle sera la fin de cette histoire; mais j'en trouve le commencement admirable. Ce qui reste à raconter en est le meilleur, répondit la Sultane; & je suis assuree que vous n'en disconviez pas, si le Sultan veut bien me permettre de l'achever la nuit prochaine. Schâhriar y consentit, & se leva fort satisfait de ce qu'il en avoit entendu.



XIII. NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Dinarzade dit encore à la Sultane : Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer l'histoire du Roy Grec, & du Medecin Douban. Je vais contenter votre curiosité, ma sœur, répondit Scheherazade, avec la permission du Sultan mon Seigneur. Alors elle reprit ainsi son conte.

Le Roy Grec, poursuivit le Pêcheur, ne se contenta pas de recevoir à sa table le Medecin Douban : vers la fin du jour, lorsqu'il voulut congédier l'Assemblée, il le fit revêtir d'une longue robe fort riche, & semblable à celle que portoient ordinairement ses Courtisans en sa presence ; outre cela, il lui fit donner deux mille sequins. Le lendemain & les jours suivans il ne cessa de le caresser : Enfin ce Prince croyant ne pouvoir jamais assez reconnoître les obligations qu'il avoit à un Medecin si habile,

116 *Les mille & une Nuit.*

rependoit sur lui tous les jours de nouveaux bienfaits.

Or ce Roi avoit un Grand Visir qui étoit avare, envieux & naturellement capable de toute sorte de crimes. Il n'avoit pû voir sans peine les presens qui avoient été faits au Medecin, dont le mérite, d'ailleurs, commençant à lui faire ombrage, il résolut de le perdre dans l'esprit du Roi. Pour y réussir, il alla trouver ce Prince, & lui dit en particulier, qu'il avoit un avis de la dernière importance à lui donner. Le Roi lui ayant demandé ce que c'étoit : Sire, lui dit-il, il est bien dangereux à un Monarque d'avoir de la confiance en un homme dont il n'a point éprouvé la fidélité. En comblant de bienfaits le Medecin Douban, en lui faisant toutes les caresses que votre Majesté lui fait, vous ne sçavez pas que c'est un traître, qui ne s'est introduit dans cette Cour que pour vous assassiner. De qui tenez-vous ce que vous m'osez dire, répondit le Roi ? songez-vous que c'est à moy que vous parlez ? & que vous avancez une chose que je ne croirai

pas légèrement ? Sire, repliqua le Visir, je suis parfaitement instruit de ce que j'ai l'honneur de vous représenter : ne vous reposez donc plus sur une confiance dangereuse ; si Votre Majesté dort, qu'elle se réveille ; car enfin je le repete encore, le Medecin Douban n'est parti du fond de la Grece, son pais ; il n'est venu s'établir dans votre Cour, que pour exécuter l'horrible dessein dont j'ai parlé.

Non, non Visir, interrompit le Roi, je suis sûr que cet homme que vous traitez de perfide & de traître, est le plus vertueux & le meilleur de tous les hommes ; il n'y a personne au monde que j'aime autant que lui. Vous sçavez par quel remede, ou plutôt par quel miracle il m'a gueri de ma lepre ? s'il en veut à ma vie, pourquoi me l'a-t-il sauvée ? Il n'avoit qu'à m'abandonner à mon mal ; je n'en pouvois échapper. Ma vie étoit déjà à moitié consumée. Cessez donc de vouloir m'inspirer d'injustes soupçons : au lieu de les écouter, je vous avertis que dès ce jour, je fais à ce grand homme pour toute sa vie une pension de mille

sequins par mois. Quand je partagerois avec lui toutes mes richesses, & mes Etats mêmes, je ne le payerois pas assez de ce qu'il a fait pour moi. Je vois ce que c'est : sa vertu excite votre envie : Mais ne croyez pas que je me laisse injustement prévenir contre lui ; je me souviens trop bien de ce qu'un Visir dit au Roy Sindbad son Maître pour l'empêcher de faire mourir le Prince son fils Mais, Sire, ajoûta Schéherazade, le jour qui paroît, me défend de poursuivre.

Je sçai bon gré au Roy Grec, dit Dinarzade, d'avoir eu la fermeté de rejeter la fausse accusation de son Visir. Si vous loüez aujourd'hui la fermeté de ce Prince, interrompit Schéherazade, vous condamnerez demain sa foiblesse, si le Sultan veut bien que j'acheve de raconter cette histoire. Le Sultan curieux d'apprendre en quoi le Roi Grec avoit eu de la foiblesse, différera encore la mort de la Sultane.

XIV. NUIT.

MA sœur, s'écria Dinarzade, sur la fin de la quatorzième nuit, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de reprendre l'histoire du Pêcheur; vous en êtes demeurée à l'endroit où le Roi Grec soutient l'innocence du Medecin Douban, & prend si fortement son parti. Je m'en souviens, répondit Scheherazade, vous en allez entendre la suite.

Sire, continua-t-elle, en adressant toujours la parole à Schariar, ce que le Roi Grec venoit de dire touchant le Roi Sindbad, piqua la curiosité du Visir, qui lui dit: Sire, je supplie votre Majesté de me pardonner si j'ai la hardiesse de lui demander ce que le Visir du Roi Sindbad dit à son Maître pour le détourner de faire mourir le Prince son fils. Le Roi Grec eut la complaisance de le satisfaire. Ce Visir, lui répondit-il, après avoir représenté

au Roi Sindbad que sur l'accusation d'une belle-mère, il devoit craindre de faire une action dont il pût se repentir, lui conta cette histoire.

HISTOIRE

Du Mari & du Perroquet.

UN bon homme avoit une belle femme qu'il aimoit avec tant de passion qu'il ne la perdoit de vûe que dans les occasions où il n'avoit pu s'en empêcher. Un jour que de grandes affaires pressantes l'obligeoient à s'éloigner d'elle, il alla dans un endroit, où l'on vendoit toute sorte d'oiseaux; il y acheta un Perroquet, qui non seulement parloit fort bien, mais qui avoit même le don de rendre compte de tout ce qui avoit été fait devant lui. Il l'apporta dans une cage au logis, pria sa femme de le mettre dans sa chambre, & d'en prendre soin pendant le voyage qu'il alloit faire; après quoi il partit.

A son retour, il ne manqua pas d'interroger le Perroquet sur ce qui s'étoit passé durant son absence, & là-dessus

dessus l'oiseau lui apprit des choses qui lui donnerent lieu de faire de grands reproches à sa femme. Elle crut que quelqu'une de ses Esclaves l'avoit trahie ; mais elles lui jurèrent toutes qu'elles lui avoient été fidelles , & elles convinrent qu'il falloit que ce fût le Perroquet qui eût fait ces mauvais rapports.

Prévenuë de cette opinion , la femme chercha dans son esprit un moyen de détruire les soupçons de son mari , & de se venger en même temps du Perroquet : Elle le trouva : Son mari étant parti pour faire un voyage d'une journée ; elle commanda à une Esclave de tourner pendant la nuit sous la cage de l'oiseau un moulin à bras ; à une autre, de jeter de l'eau en forme de pluie par le haut de la cage ; & à une troisiéme , de prendre un miroir & de le tourner devant les yeux du Perroquet , à droit & à gauche à la clarté d'une chandelle. Les Esclaves emploierent une grande partie de la nuit à faire ce que leur avoit ordonné leur Maîtresse , & elles s'en acquitterent fort adroitement.

Le lendemain , le mari étant de retour fit encore des questions au Perroquet sur ce qui s'étoit passé chez lui ; & l'oiseau lui répondit : Mon bon Maître , les éclairs , le tonnerre & la pluye m'ont tellement incommodé toute la nuit que je ne puis vous dire ce que j'en ai souffert. Le mari qui sçavoit bien qu'il n'avoit ni plu ni tonné cette nuit-là , demeura persuadé que le Perroquet ne disant pas la vérité en cela , ne la lui avoit pas dite aussi au sujet de sa femme. C'est pourquoi de dépit l'ayant tiré de sa cage , il le jetta si rudement contre terre qu'il le tua. Neanmoins dans la suite il apprit de ses voisins que le pauvre Perroquet ne lui avoit pas menti en lui parlant de la conduite de sa femme. Ce qui fut cause qu'il se repentit de l'avoir tué Là , s'arrêta Scheherazade , parce qu'elle s'apperçut qu'il étoit jour.

Tout ce que vous nous racontez , ma sœur , dit Dinarzade , est si varié , que rien ne me paroît plus agréable. Je voudrois continuer de vous divertir , répondit Scheherazade , mais

Je ne sçai si le Sultan mon Maître , m'en donnera le temps. Schahriar qui ne prenoit pas moins de plaisir que Dinarzade à entendre la Sultane , se leva ; & passa la journée sans ordonner au Visir de la faire mourir.



X V. N U I T.

DInarzade ne fut pas moins exacte cette nuit que les précédentes à réveiller Scheherazade : Ma chere sœur , lui dit-elle , si vous ne dormez pas , je vous supplie en attendant le jour qui paroîtra bientôt , de me conter un de ces beaux contes que vous sçavez. Ma sœur , répondit la Sultane , je vais vous donner cette satisfaction. Attendez , interrompit le Sultan , achevez l'entretien du Roi Grec avec son Visir , au sujet du Medecin Douban , & puis vous continuerez l'histoire du Pescheur & du Genie. Sire , repartit Scheherazade , vous allez être obéi. En même temps elle poursuivit de cette manière.

Quand le Roi Grec , dit le Pêcheur au Genie , eut achevé l'histoire du Perroquet : Et vous Visir , ajouta-t-il , par l'envie que vous avez conçüe contre le medecin Douban , qui ne vous a fait aucun mal , vous voulez que je le fasse mourir ; mais je m'en garderai bien de peur de m'en repentir , comme ce mari d'avoir tué son Perroquet.

Le pernicieux Visir étoit trop intéressé à la perte du medecin Douban pour en demeurer-là : Sire , repliqua-t-il , la mort du Perroquet étoit peu importante , & je ne croi pas que son Maître l'ait regreté long-temps. Mais pourquoi faut-il que la crainte d'opprimer l'innocence vous empêche de faire mourir ce Medecin ? ne suffit-il pas qu'on l'accuse de vouloir attenter à votre vie , pour vous autoriser à lui faire perdre la sienne : Quand il s'agit d'assurer les jours d'un Roi , un simple soupçon doit passer pour une certitude ; & il vaut mieux sacrifier l'innocent que sauver le coupable. Mais , Sire , ce n'est point ici une chose incertaine, Le medecin Douban

Veut vous assassiner. Ce n'est point l'envie qui m'arme contre lui , c'est l'interêt seul que je prens à la conservation de votre Majesté , c'est mon zele qui me porte à vous donner un avis d'une si grande importance. S'il est faux , je mérite qu'on me punisse de la même maniere qu'on punit autrefois un Visir. Qu'avoit fait ce Visir , dit le Roi Grec , pour être digne de ce châtiment ? Je vais l'apprendre à votre Majesté , Sire , répondit le Visir ; qu'elle ait , s'il lui plaît , la bonté de m'écouter.

HISTOIRE

Du Visir puni.

IL étoit autrefois un Roi , poursuivit-il , qui avoit un fils qui aimoit passionnement la chasse. Il lui permettoit de prendre souvent ce divertissement ; mais il avoit donné ordre à son Grand Visir de l'accompagner toujours , & de ne le perdre jamais de vûe.

Un jour de chasse , les Piqueurs

126 *Les mille & une Nuit.*

ayant lancé un cerf , le Prince qui crut que le Visir le suivoit , se mit après la bête. Il courut si longtems , & son ardeur l'emporta si loin , qu'il se trouva seul. Il s'arrêta , & remarquant qu'il avoit perdu la voye , il voulut retourner sur ses pas pour aller rejoindre le Visir , qui n'avoit pas été assez diligent pour le suivre de près. Mais il s'égara.

Pendant qu'il couroit de tous côtez sans tenir de route assurée , il rencontra au bord d'un chemin une Dame assez bienfaite , qui pleuroit amèrement. Il retint la bride de son cheval , demanda à cette femme qui elle étoit , ce qu'elle faisoit seule en cet endroit , & si elle avoit besoin de secours. Je suis , lui répondit-elle , la fille d'un Roi des Indes. En me promenant à cheval dans la campagne , je me suis endormie , & je suis tombée. Mon cheval s'est échappé , & je ne sçai ce qu'il est devenu. Le jeune Prince eut pitié d'elle , & lui proposa de la prendre en croupe ; ce qu'elle accepta.

Comme ils passoient près d'une mazure , la Dame ayant témoigné qu'elle

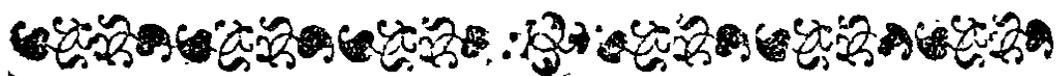
seroit bien aise de mettre pied à terre pour quelque necessité, le Prince s'arrêta, & la laissa descendre. Il descendit aussi, & s'approcha de la mazure en tenant son cheval par la bride. Jugez quelle fut sa surprise, lorsqu'il entendit la Dame en dedans prononcer ces paroles : *Réjouissez-vous, mes enfans; je vous amene un garçon bien fait & fort gras* : & d'autres voix qui lui répondirent aussi-tôt : *Maman, où est-il, que nous le mangions tout-à-l'heure; car nous avons bon appetit.*

Le Prince n'eut pas besoin d'en entendre davantage, pour concevoir le danger où il se trouvoit. Il vit bien que la Dame qui se disoit fille d'un Roi des Indes, étoit une Hogresse, femme de ces demons sauvages, appelez Hogres, qui se retirent dans des lieux abandonnez, & se servent de mille ruses pour surprendre & devorer les passans. Il fut saisi de frayeur, & se jetta au plus vite sur son cheval.

La prétenduë Princesse parut dans le moment; & voyant qu'elle avoit manqué son coup : Ne craignez rien, cria-t-elle au Prince; qui êtes-vous?

que cherchez-vous ? Je suis égaré , répondit-il , & je cherche mon chemin. Si vous êtes égaré , dit-elle , recommandez-vous à Dieu , il vous délivrera de l'embarras où vous vous trouvez. Alors le Prince leva les yeux au ciel.... Mais , Sire , dit Scheherazade en cet endroit , je suis obligée d'interrompre mon discours , le jour , qui paroît , m'impose silence.

Je suis fort en peine , Ma Sœur , dit Dinarzade , de sçavoir ce que deviendra ce jeune Prince : je tremble pour lui. Je vous tirerai demain d'inquiétude , répondit la Sultane , si le Sultan veut bien que je vive jusqu'à ce tems-là. Schahriar curieux d'apprendre le dénouement de cette histoire , prolongea encore la vie de Scheherazade.



X V I. N U I T.

DInarzade avoit tant d'envie d'entendre la fin de l'histoire du jeune Prince , qu'elle se réveilla cette nuit plutôt qu'à l'ordinaire : Ma Sœur , dit-elle , si vous ne dormez pas , je vous

prie d'achever l'histoire que vous commençâtes hier. Je m'intéresse au sort du jeune Prince, & je meurs de peur qu'il ne soit mangé de l'Hogresse & de ses enfans. Schahriar ayant marqué qu'il étoit dans la même crainte. Hé bien, Sire, dit la Sultane, je vais vous tirer de peine :

Après que la fausse Princesse des Indes eût dit au jeune Prince de se recommander à Dieu, comme il crut qu'elle ne lui parloit pas sincèrement, & qu'elle contoit sur lui comme s'il eût déjà été sa proie ; il leva les mains au Ciel, & dit : Seigneur, qui êtes tout-puissant, jetez les yeux sur moi, & me délivrez de cette ennemie. A cette priere, la femme de l'Hogre entra dans la mesure, & le Prince s'en éloigna avec précipitation. Heureusement il retrouva son chemin, & arriva sain & sauf auprès du Roi son pere, auquel il raconta de point en point le danger qu'il venoit de courir par la faute du grand Visir. Le Roi irrité contre ce Ministre le fit étrangler à l'heure même.

Sire, poursuivit le Visir du Roi

Grec , pour revenir au medecin Douban , si vous n'y prenez garde , la confiance que vous avez en lui vous fera funeste : je sçai de bonne part que c'est un espion envoyé par vos ennemis pour attenter à la vie de votre Majesté. Il vous a guéri , dites-vous ? Hé qui peut vous en assurer ? Il ne vous a peut-être guéri qu'en apparence , & non radicalement ; que sçait-on , si ce remede avec le temps ne produira pas un effet pernicieux.

Le Roi Grec , qui avoit naturellement fort peu d'esprit , n'eut pas assez de pénétration pour s'appercevoir de la méchante intention de son Visir , ni assez de fermeté pour persister dans son premier sentiment. Ce discours l'ébranla. Visir , dit-il , tu as raison ; il peut être venu exprés pour m'ôter la vie. Ce qu'il peut fort bien executer par la seule odeur de quelque-une de ses drogues. Il faut voir ce qu'il est à propos de faire dans cette conjoncture.

Quand le Visir vit le Roi dans la disposition où il le vouloit : Sire , lui dit-il , le moyen le plus seur & le plus

prompt pour assurer votre repos , & mettre votre vie en sûreté , c'est d'envoyer chercher tout à l'heure le medecin Douban , & de lui faire couper la tête d'abord qu'il sera arrivé. Véritablement , reprit le Roi , je croi que c'est par-là que je dois prevenir son dessein : En achevant ces paroles , il appella un de ses Officiers , & lui ordonna d'aller chercher le Medecin , qui sans sçavoir ce que le Roi lui vouloit , courut au Palais en diligence.

Sçais-tu bien , dit le Roi , en le voyant , pourquoi je te mande ici ? Non , Sire , répondit-il , & j'attens que votre Majesté daigne m'en instruire. Je t'ai fait venir , reprit le Roi , pour me délivrer de toi en te faisant ôter la vie.

Il n'est pas possible d'exprimer quel fut l'étonnement du Medecin lorsqu'il entendit prononcer l'arrêt de sa mort. Sire , dit-il , quel sujet peut avoir votre Majesté de me faire mourir ? quel crime ai-je commis ? J'ai appris de bonne part , repliqua le Roi , que tu es un espion , & que tu n'es venu dans

ma Cour que pour attenter à ma vie. Mais pour te prévenir, je veux te ravir la tienne. Frappe, ajouta-t-il, au Bourreau qui étoit présent, & me délivre d'un perfide, qui ne s'est introduit ici que pour m'assassiner.

A cet ordre cruel, le Medecin jugea bien que les honneurs & les bienfaits qu'il avoit reçûs lui avoient suscité des ennemis; & que le foible Roi s'étoit laissé surprendre à leurs impostures. Il se repentoit de l'avoir guéri de sa lépre; mais c'étoit un repentir hors de saison. Est-ce ainsi, lui disoit-il, que vous me recompensez du bien que je vous ai fait? Le Roi ne l'écouta pas; & ordonna une seconde fois au Bourreau de porter le coup mortel. Le Medecin eut recours aux prieres: Hélas, Sire, s'écria-t-il, prolongez-moi la vie, Dieu prolongera la vôtre: ne me faites pas mourir de crainte que Dieu ne vous traite de la même manière.

Le Pescheur interrompit son discours en cet endroit pour adresser la parole au Genie: Hé bien, Genie, lui

dit-il, tu vois que ce qui se passa alors entre le Roi Grec & le Medecin Douban, vient tout à l'heure de se passer entre nous deux.

Le Roi Grec, continua-t-il, au lieu d'avoir égard à la priere que le Medecin venoit de lui faire, en le conjurant au Nom de Dieu, lui repartit avec dureté; Non non, c'est une nécessité absolue que je te fasse perir; aussi-bien pourrois-tu m'ôter la vie plus subtilement encore que tu ne m'as gueri. Cependant le Medecin fondant en pleurs, & se plaignant pitoyablement de se voir si mal payé du service qu'il avoit rendu au Roi, se prépara à recevoir le coup de la mort. Le Bourreau lui banda les yeux, lui lia les mains, & se mit en devoir de tirer son sabre.

Alors les Courtisans qui étoient présents, émeus de compassion, supplierent le Roi de lui faire grace, assurant qu'il n'étoit pas coupable & répondant de son innocence. Mais le Roi fut inflexible, & leur parla de sorte qu'ils n'osèrent lui repliquer.

Le Medecin étant à genoux, les

134 *Les mille & une Nuits.*

yeux bandez , & prêt à recevoir le coup qui devoit terminer son sort ; s'adressa encore une fois au Roi : Sire , lui dit-il , puisque votre Majesté ne veut point revoquer l'arrest de ma mort , je la supplie du moins de m'accorder la liberté d'aller jusques chez moi donner ordre à ma sepulture , dire le dernier adieu à ma famille , faire des aumônes , & leguer mes Livres à des personnes capables d'en faire un bon usage. J'en ai un entr'autres dont je veux faire present à votre Majesté. C'est un Livre fort précieux , & très-digne d'être soigneusement gardé dans votre trésor. Hé pourquoi ce Livre est-il aussi précieux que tu le dis , repliqua le Roi ?—Sire , repartit le Medecin , c'est qu'il contient une infinité de choses curieuses , dont la principale est , que quand on m'aura coupé la tête , si votre Majesté veut bien se donner la peine d'ouvrir le Livre , au sixième feüillet , & lire la troisième ligne de la page à main gauche , ma tête répondra à toutes les questions que vous voudrez lui faire. Le Roi curieux de voir une chose si merveil-

leuse , remit sa mort au lendemain , & l'envoya chez lui sous bonne garde.

Le Medecin , pendant ce temps-là mit ordre à ses affaires ; & comme le bruit s'étoit répandu qu'il devoit arriver un prodige inouï après son trépas , les Visirs , les Emirs , les Officiers de la Garde , enfin toute la Cour se rendit le jour suivant dans la Sale d'audience , pour en être témoin.

On vit bien-tôt paroître le Medecin Douban , qui s'avança jusqu'au pied du Trône royal avec un gros Livre à la main. Là , il se fit apporter un bassin sur lequel il étendit la couverture dont le Livre étoit enveloppé , & presentant le Livre au Roi : Sire , lui dit-il , prenez , s'il vous plaît ce Livre ; & d'abord que ma tête sera coupée , commandez qu'on la pose dans le bassin sur la couverture du Livre ; dès qu'elle y sera , le sang cessera d'en couler ; alors vous ouvrirez le Livre , & ma tête répondra à toutes vos demandes. Mais Sire , ajouta-t-il , permettez-moi d'implorer encore une fois la clemence de votre Majesté : au Nom de Dieu , laissez-vous fléchir : je vous

proteste que je suis innocent. Tes prières , répondit le Roi , sont inutiles ; & quand ce ne seroit que pour entendre parler ta tête après ta mort , je veux que tu meures : En disant cela , il prit le Livre des mains du Medecin , & ordonna au Bourreau de faire son devoir.

La tête fut coupée si adroitement qu'elle tomba dans le bassin ; & elle fut à peine posée sur la couverture que le sang s'arrêta. Alors au grand étonnement du Roi & de tous les Spectateurs , elle ouvrit les yeux , & prenant la parole : Sire , dit-elle , que votre Majesté ouvre le Livre. Le Roi l'ouvrit , & trouvant que le premier feüillet étoit comme colé contre le second , pour le tourner avec plus de facilité , il porta le doigt à sa bouche , & le mouïlla de sa salive. Il fit la même chose jusqu'au sixième feüillet ; & ne voyant pas d'écriture à la page indiquée : Medecin , dit-il , à la tête ; il n'y a rien d'écrit. Tournez encore quelques feüillets , repartit la tête ; le Roi continua d'en tourner , en portant toujours le doigt à sa bouche , jusqu'à ce que

que le poison , dont chaque feüillet étoit imbu , venant à faire son effet , ce Prince se sentit tout à coup agiter d'un transport extraordinaire , sa vûe se troubla , & il se laissa tomber au pied de son Trône avec de grandes convulsions A ces mots , Scheherazadé appercevant le jour , en avertit le Sultan , & cessa de parler .

Ah , ma chere sœur , dit alors Dinarzade , que je suis fâchée que vous n'ayiez pas le temps d'achever cette histoire . Je serois inconsolable , si vous perdiez la vie aujourd'hui . Ma sœur , répondit la Sultane , il en fera ce qu'il plaira au Sultan ; mais il faut esperer qu'il aura la bonté de suspendre ma mort jusqu'à demain . Effectivement , Schahriar , loin d'ordonner son trépas ce jour-là , attendit la nuit prochaine avec impatience , tant il avoit d'envie d'apprendre la fin de l'histoire du Roi Grec , & la suite de celle du Pêcheur & du Genie .





XVII. NUIT.

Quelque curiosité qu'eût Dinarzade d'entendre le reste de l'histoire du Roi Grec, elle ne se réveilla pas cette nuit de si bonne heure qu'à l'ordinaire : il étoit même presque jour, lorsqu'elle dit à la Sultane : Ma chere sœur, je vous prie de continuer la merveilleuse histoire du Roi Grec : mais hâtez-vous, de grace, car le jour paroîtra bien-tôt.

Scheherazade reprit aussi-tôt cette histoire à l'endroit où elle l'avoit laissée le jour précédent. Sire, dit-elle, quand le Medecin Douban, ou pour mieux dire, sa tête, vit que le poison faisoit son effet, & que le Roi n'avoit plus que quelques momens à vivre : Tyran, s'écria-t-elle, voilà de quelle maniere sont traitez les Princes qui abusant de leur autorité, font perir les innocens ! Dieu punit tôt ou tard leurs injustices & leurs cruautés. La tête eut à peine achevé ces paroles.

que le Roi tomba mort ; & qu'elle perdit elle-même aussi le peu de vie qui lui restoit.

Sire , poursuivit Scheherazade , telle fut la fin du Roi Grec & du Médecin Douban : Il faut présentement venir à l'histoire du Pescheur & du Genie ; mais ce n'est pas la peine de commencer , car il est jour. Le Sultan de qui toutes les heures étoient réglées , ne pouvant l'écouter plus longtemps , se leva ; & comme il vouloit absolument entendre la suite de l'histoire du Genie & du Pescheur , il avertit la Sultane de se préparer à la lui raconter la nuit suivante.



XVIII. NUIT.

DInarzade se dédommagea cette nuit de la précédente : Elle se reveilla long-temps devant le jour , & appellant Scheherazade : Ma sœur , lui dit-elle , si vous ne dormez pas , je vous supplie de nous raconter la suite de l'histoire du Pescheur & du Ge-

nie. Vous sçavez que le Sultan souhaite autant que moi de l'entendre.

Je vais , répondit la Sultane , contenter sa curiosité & la vôtre. Alors s'adressant à Schahriar : Sire , poursuivit-elle , si-tôt que le Pescheur eut fini l'histoire du Roi Grec & du Medecin Douban , il en fit l'application au Genie ; qu'il tenoit toujours enfermé dans le vase : Si le Roi Grec ; lui dit-il, eût voulu laisser vivre le Medecin, Dieu l'auroit aussi laissé vivre lui-même. Mais il rejetta ses plus humbles prieres, & Dieu l'en punit. Il en est de même de toi ; ô Genie : si j'avois pu te fléchir ; & obtenir de toi la grace que je te demandois ; j'aurois presentement pitié de l'état où tu es ; mais puisque malgré l'extrême obligation que tu m'avois de t'avoir mis en liberté , tu as persisté dans la volonté de me tuer , j'ai dû à mon tour être impitoyable : Je vais , en te laissant dans ce vase , & en te rejetant à la mer ; t'ôter l'usage de la vie jusqu'à la fin des temps ; c'est la vengeance que je prétens tirer de toi.

Pescheur , mon ami , répondit le Genie ; je te conjure encore une fois

de ne pas faire une si cruelle action. Songe qu'il n'est pas honnête de se venger, & qu'au contraire il est louable de rendre le bien pour le mal : Ne me traite pas comme Imama traita autrefois Ateca. Et que fit Imama à Ateca, repliqua le Pêcheur ? Oh, si tu souhaites de le sçavoir, repartit le Genie, ouvre-moi ce vase. Crois-tu que je sois en humeur de faire des contes dans une prison si étroite ? Je t'en ferai tant que tu voudras, quand tu m'auras tiré d'ici. Non, dit le Pêcheur, je ne te délivrerai pas ; c'est trop raisonner : je vais te précipiter au fond de la mer. Encore un mot, Pêcheur, s'écria le Genie : je te promets de ne te faire aucun mal ; bien éloigné de cela, je t'enseignerai un moyen de devenir puissamment riche.

L'esperance de se tirer de la pauvreté, désarma le Pêcheur. Je pourrois t'écouter, dit-il, s'il y avoit quelque fonds à faire sur ta parole. Jure-moi par le grand nom de Dieu, que tu feras de bonne foi ce que tu dis, & je vais t'ouvrir le vase. Je ne croi pas que tu

fois assez hardi pour violer un pareil ferment.

Le Genie le fit , & le Pescheur ôta aussi-tôt le couvercle du vase. Il en sortit à l'instant de la fumée , & le Genie , ayant repris sa forme de la même maniere qu'auparavant , la première chose qu'il fit , fut de jeter d'un coup de pied le vase dans la mer. Cette action effraya le Pescheur : Genie , dit-il , qu'est-ce que cela signifie ? Ne voulez-vous pas garder le ferment que vous venez de faire ? & dois-je vous dire ce que le Medecin Douban disoit au Roi Grec ; laissez-moi vivre & Dieu prolongera vos jours ?

La crainte du Pescheur , fit rire le Genie , qui lui répondit : Non , Pescheur , rassure-toi ; je n'ai jetté le vase que pour me divertir , & voir si tu en serois allarmé ; & pour te persuader que je te veux tenir parole ; prends tes filets , & me suis. En prononçant ces mots , il se mit à marcher devant le Pescheur , qui chargé de ses filets le suivit avec quelque sorte de défiance. Ils passerent devant la Ville , & monterent au haut d'une montagne , d'où

ils descendirent dans une vaste plaine qui les conduisit à un grand estang situé entre quatre collines.

Lorsqu'ils furent arrivez au bord de l'estang, le Genie dit au Pescheur : Jette tes filets, & prens du poisson. Le Pescheur ne douta pas qu'il n'en prît ; car il en vit une grande quantité dans l'estang : mais ce qui le surprit extrêmement, c'est qu'il remarqua qu'il y en avoit de quatre couleurs différentes, c'est-à-dire, de blancs, de rouges, de bleus, & de jaunes. Il jetta ses filets, & en amena quatre, dont chacun étoit d'une de ces couleurs. Comme il n'en avoit jamais vû de pareils, il ne pouvoit se lasser de les admirer ; & jugeant qu'il en pourroit tirer une somme assez considerable, il en avoit beaucoup de joye. Emporte ces poissons, lui dit le Genie, & les va presenter à ton Sultan. Il t'en donnera plus d'argent que tu n'en as manié en toute ta vie. Tu pourras venir tous les jours pêcher en cet estang ; mais je t'avertis de ne jeter tes filets qu'une fois chaque jour, autrement il t'en arrivera du mal, prens y garde.

c'est l'avis que je te donne ! Si tu le fais exactement, tu t'en trouveras bien. En disant cela , il frappa du pied la terre , qui s'ouvrit , & se referma après l'avoir englouti.

Le Pescheur resolu de suivre de point en point les conseils du Genie , se garda bien de jeter une seconde fois ses filets. Il reprit le chemin de la ville , fort content de sa pêche & faisant mille reflexions sur son aventure. Il alla droit au Palais du Sultan pour lui presenter ses poissons . . . Mais , Sire , dit Scheherazade ; j'apperçois le jour ; il faut que je m'arreste en cet endroit.

Ma sœur , dit alors Dinarzade , que les derniers événemens que vous venez de raconter sont surprenans. J'ai de la peine à croire que vous puissiez désormais nous en apprendre d'autres qui le soient davantage. Ma chere sœur , répondit la Sultane , si le Sultan mon Maître me laisse vivre jusqu'à demain , je suis persuadée que vous trouverez la suite de l'histoire du Pescheur encore plus merveilleuse que le commencement , & incomparablement plus agréable. Schahriar curieux de voir si

Le reste de l'histoire du Pêcheur étoit tel que la Sultane le promettoit ; différera encore l'exécution de la loi cruelle qu'il s'étoit faite.



XIX. NUIT.

Vers la fin de la dix-neuvième nuit, Dinarzade appella la Sultane, & lui dit : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie en attendant le jour qui paroîtra bien-tôt, de me raconter la suite de l'histoire du Pêcheur ; je suis dans une extrême impatience de l'entendre. Scheherazade, avec la permission du Sultan, la reprit aussi-tôt de cette sorte :

Sire, je laisse à penser à votre Majesté, quelle fut la surprise du Sultan, lorsqu'il vit les quatre poissons que le Pêcheur lui presenta. Il les prit l'un après l'autre pour les considérer avec attention ; & après les avoir admirés assez long-temps : Prenez ces poissons, dit-il à son premier Vifir, & les portez à l'habile Cuisi-

niere que l'Empereur des Grecs m'a envoyée ; je m'imagine qu'ils ne seront pas moins bons qu'ils sont beaux.

Le Visir les porta lui-même à la Cuisiniere , & les lui remettant entre les mains : Voilà , lui dit-il , quatre poissons qu'on vient d'apporter au Sultan ; il vous ordonne de les lui apprêter. Après s'être acquité de cette commission , il retourna vers le Sultan son Maître , qui le chargea de donner au Pêcheur quatre cens pieces d'or de sa monnoye ; ce qu'il executa très-fidèlement.

Le Pêcheur qui n'avoit jamais possédé une si grosse somme à la fois , concevoit à peine son bonheur , & le regardoit comme un songe. Mais il connut dans la suite qu'il étoit réel par le bon usage qu'il en fit , en l'employant aux besoins de sa famille.

Mais , Sire , poursuivit Scheherazade , après vous avoir parlé du Pêcheur , il faut vous parler aussi de la Cuisiniere du Sultan , que nous allons trouver dans un grand embarras. D'abord qu'elle eut nettoyé les poissons que le Visir lui avoit donnez , elle les

Mit sur le feu dans une casserolle avec de l'huile pour les frire : lorsqu'elle les crut assez cuits d'un côté, elle les tourna de l'autre. Mais, ô prodige inouï ! à peine furent-ils tournezz, que le mur de la cuisine s'entrouvrit ; il en sortit une jeune Dame d'une beauté admirable, & d'une taille avantageuse ? Elle étoit habillée d'une étoffe de satin à fleurs, façon d'Egypte, avec des pendans d'oreille, un collier de grosses perles, & des bracelets d'or garnis de rubis ; & elle tenoit une baguette de myrte à la main. Elle s'approcha de la casserolle, au grand étonnement de la Cuisiniere, qui demeura immobile à cette vûe, & frappant un des poissons du bout de sa baguette : *Poisson, poisson, dit-elle, es-tu dans ton devoir ?* Le poisson, n'ayant rien répondu, elle les répéta ; & alors les quatre poissons leverent la tête tous ensemble, & lui dirent très-distinctement : *Oüi, oüi ; si vous comptez, nous comptons ; si vous payez vos dettes, nous payons les nôtres ; si vous fuyez, nous vainquons, & nous sommes contents.* Dès qu'ils eurent achevé

ces mots , la jeune Dame renversa sa casserolle , & rentra dans l'ouverture du mur , qui se referma aussi-tôt , & se remit au même état qu'il étoit auparavant.

La Cuisiniere que toutes ces merveilles avoient épouvantée , étant revenue de sa frayeur , alla relever les poissons qui étoient tombez sur la braize ; mais elle les trouva plus noirs que du charbon & hors d'état d'être servis au Sultan. Elle en eut une vive douleur , & se mettant à pleurer de toute sa force ; Hélas , disoit-elle , que vais-je devenir ? quand je conterai au Sultan ce que j'ai vû , je suis assurée qu'il ne me croira point ; dans quelle colere ne sera-t-il pas contre moi ?

Pendant qu'elle s'affligeoit ainsi , le grand Visir entra ; & lui demanda si les poissons étoient prêts : Elle lui raconta tout ce qui étoit arrivé ; & ce recit, comme on le peut penser , l'étonna fort ; mais sans en parler au Sultan, il inventa une excuse qui le contenta. Cependant il envoya chercher le Pêcheur à l'heure même , & quand il fut

arrivé : Pescheur , lui dit-il , apporte-moi quatre autres poissons qui soient semblables à ceux que tu as déjà apportez ; car il est survenu certain malheur , qui a empêché qu'on ne les ait servis au Sultan. Le Pescheur ne lui dit pas ce que le Genie lui avoit recommandé ; mais pour se dispenser de fournir ce jour-là les poissons qu'on lui demandoit , il s'excusa sur la longueur du chemin ; & promit de les apporter le lendemain matin.

Effectivement , le Pescheur partit durant la nuit , & se rendit à l'Estang : Il y jetta ses filets , & les ayant retirez , il y trouva quatre poissons qui étoient , comme les autres , chacun d'une couleur differente. Il s'en retourna aussitôt , & les porta au grand Visir dans le temps qu'il les lui avoit promis. Ce Ministre les prit & les emporta lui-même encore dans la cuisine , où il s'enferma seul avec la Cuisiniere , qui commença de les habiller devant lui , & qui les mit sur le feu , comme elle avoit fait les quatre autres le jour précédent. Lorsqu'ils furent cuits d'un côté , & qu'elle les eut tournez

de l'autre , le mur de la cuisine s'en tr'ouvrit encore , & la même Dame parut avec sa baguette à la main : Elle s'approcha de la casserolle , frappa un des poissons , lui adressa les mêmes paroles ; & ils lui firent tous la même réponse , en levant la tête Mais , Sire , ajouta Scheherazade , en se reprenant , voilà le jour qui paroît , & qui m'empêche de continuer cette histoire : Les choses que je viens de vous dire , sont , à la vérité , très-singulieres ; mais si je suis en vie demain , je vous en dirai d'autres qui sont encore plus dignes de votre attention. Schahriar jugeant bien que la fuite devoit être fort curieuse , résolut de l'entendre la nuit suivante.



X X. N U I T.

MA chere sœur , s'écria Dinarzade , suivant sa coûtume , si vous ne dormez pas , je vous prie de poursuivre & d'achever le beau conte du Pêcheur. La Sultane prit aussi-tôt

la parole , & parla dans ces termes.

Sire , après que les quatre poissons eurent répondu à la jeune Dame , elle renversa encore la casserolle d'un coup de baguette & se retira dans le même endroit de la muraille d'où elle étoit sortie. Le grand Visir ayant été témoin de ce qui s'étoit passé : Cela est trop surprenant , dit-il , & trop extraordinaire , pour en faire un mystère au Sultan ; je vais de ce pas l'informer de ce prodige. En effet , il l'alla trouver , & lui en fit un rapport fidelle.

Le Sultan fort surpris , marqua beaucoup d'empressement de voir cette merveille. Pour cet effet , il envoya chercher le Pêcheur : Mon ami , lui dit-il , ne pourrois-tu pas m'apporter encore quatre poissons de diverses couleurs ? Le Pêcheur répondit au Sultan , que si Sa Majesté vouloit lui accorder trois jours pour faire ce qu'elle desiroit , il se promettoit de la contenter. Les ayant obtenus , il alla à l'estang pour la troisième fois , & il ne fut pas moins heureux que les deux autres ; car du premier coup de filet il prit quatre poissons de couleur dif-

ferente. Il ne manqua pas de les porter à l'heure même au Sultan, qui en eut d'autant plus de joye qu'il ne s'attendoit pas à les avoir sitôt ; & qui lui fit donner encore quatre cens pieces d'or de sa monnoye.

D'abord que le Sultan eut les poissons, il les fit porter dans son cabinet avec tout ce qui étoit nécessaire pour les faire cuire. Là s'étant enfermé avec son grand Visir, ce Ministre les habilla : les mit ensuite sur le feu dans une casserolle, & quand ils furent cuits d'un côté, ils les retourna de l'autre. Alors le mur du cabinet s'entrouvrit ; mais au lieu de la jeune Dame, ce fut un Noir qui en sortit. Ce Noir avoit un habillement d'Esclave ; il étoit d'une grosseur & d'une grandeur gigantesque, & tenoit un gros bâton verd à la main. Il s'avança jusqu'à la casserolle, & touchant de son bâton un des poissons ; il lui dit d'une voix terrible : *Poisson, poisson, es-tu dans ton devoir ?* A ces mots les poissons leverent la tête, & répondirent : *Oüi, oüi, nous y sommes ; si vous sortez, nous contons ; si vous payez,*

vos dettes , nous payons les nôtres ; si vous fuyez , nous vainquons & nous sommes contents.

Les poissons eurent à peine achevé ces paroles , que le Noir renversa la casserolle au milieu du cabinet , & reduisit les poissons en charbon. Cela étant fait , il se retira fierement , & rentra dans l'ouverture du mur , qui se referma , & qui parut dans le même état qu'auparavant.

Après ce que je viens de voir , dit le Sultan à son grand Visir , il ne me fera pas possible d'avoir l'esprit en repos. Ces poissons , sans doute , signifient quelque chose d'extraordinaire , dont je veux être éclairci. Il envoya chercher le Pescheur , on le lui amena. Pescheur , lui dit-il , les poissons que tu nous as apportez , me causent bien de l'inquiétude ; en quel endroit les as-tu peschez ? Sire , répondit-il , je les ai peschez dans un estang qui est situé entre quatre collines , au-delà de la montagne que l'on voit d'ici. Connoissez-vous cet estang , dit le Sultan au Visir ? non , Sire , répondit le Visir , je n'en ai même jamais ouï.

parler : Il y a pourtant soixante ans que je chasse aux environs & au-delà de cette montagne. Le Sultan demanda au Pêcheur à quelle distance de son Palais étoit l'estang ; le Pêcheur assura qu'il n'y avoit pas plus de trois heures de chemin. Sur cette assurance, & comme il restoit encore assez de jour pour y arriver avant la nuit, le Sultan commanda à toute sa Cour de monter à cheval, & le Pêcheur leur servit de guide.

Ils monterent tous la montagne, & à la descente, ils virent, avec beaucoup de surprise, une vaste plaine que personne n'avoit remarquée jusqu'alors. Enfin ils arriverent à l'estang, qu'ils trouverent effectivement situé entre quatre collines, comme le Pêcheur l'avoit rapporté. L'eau en étoit si transparente qu'ils remarquerent que tous les poissons étoient semblables à ceux que le Pêcheur avoit apportez au Palais.

Le Sultan s'arrêta sur le bord de l'estang, & après avoir quelque temps regardé les poissons avec admiration, il demanda à ses Emirs, & à tous ses

Courtisans , s'il étoit possible qu'ils n'eussent pas encore vû cet estang , qui étoit si peu éloigné de la Ville. Ils lui répondirent qu'ils n'en avoient jamais entendu parler. Puisque vous convenez tous , leur dit-il , que vous n'en avez jamais oüi parler , & que je ne suis pas moins étonné que vous de cette nouveauté , je suis résolu de ne pas rentrer dans mon Palais , que je n'aye sçu pour quelle raison cet estang se trouve ici , & pourquoi il n'y a dedans que des poissons de quatre couleurs. Après avoir dit ces paroles , il ordonna de camper , & aussitôt son pavillon & les tentes de sa maison furent dressées sur les bords de l'estang.

A l'entrée de la nuit , le Sultan , retiré sous son pavillon , parla en particulier à son grand Visir , & lui dit : Visir , j'ai l'esprit dans une étrange inquiétude : Cet estang transporté dans ces lieux , ce Noir qui nous est apparu dans mon cabinet , ces poissons que nous avons entendu parler , tout cela irrite tellement ma curiosité , que je ne puis résister à l'impatience de la satisfaire. Pour cet effet , je medite un

dessein que je veux absolument exécuter. Je vais seul m'éloigner de ce camp; je vous ordonne de tenir mon absence secrète; demeurez sous mon pavillon, & demain matin quand mes Emirs & mes Courtifans se presenteront à l'entrée, renvoyez-les, en leur disant que j'ai une legere indisposition, & que je veux être seul. Les jours suivans vous continuerez de leur dire la même chose, jusqu'à ce que je sois de retour.

Le grand Visir dit plusieurs choses au Sultan pour tâcher de le détourner de son dessein. Il lui representa le danger auquel il s'exposoit, & la peine qu'il alloit prendre peut-être inutilement. Mais il eut beau épuiser son éloquence, le Sultan ne quitta point sa résolution, & se prépara à l'exécuter. Il prit un habillement commode pour marcher à pied, il se munit d'un sabre, & dès qu'il vit que tout étoit tranquille dans son camp, il partit sans être accompagné de personne.

Il tourna ses pas vers une des collines, qu'il monta sans beaucoup de peine. Il en trouva la descente encore plus aisée, & lorsqu'il fut dans la plai-

ne , il marcha jusqu'au lever du Soleil. Alors appercevant de loin devant lui un grand édifice , il s'en réjoüit dans l'esperance d'y pouvoir apprendre ce qu'il vouloit sçavoir : quand il en fut près , il remarqua que c'étoit un Palais magnifique , ou plutôt un Château très-fort , d'un beau marbre noir poli , & couvert d'un acier fin & uni comme une glace de miroir : Ravi de n'avoir pas été long-temps sans rencontrer quelque chose digne au moins de sa curiosité , il s'arrêta devant la façade du Château , & la considéra avec beaucoup d'attention.

Il s'avança ensuite jusqu'à la porte , qui étoit à deux battans , dont l'un étoit ouvert. Quoiqu'il lui fût libre d'entrer , il crût néanmoins devoir frapper. Il frappa un coup assez légèrement , & attendit quelque temps : mais ne voyant venir personne , il s'imagina qu'on ne l'avoit point entendu ; c'est pourquoi il frappa un second coup plus fort ; mais ne voyant ni n'entendant personne , il redoubla ; personne ne parut encore. Cela le surprit extrêmement ; car il ne pouvoit

penfer qu'un Château si bien entretenu fût abandonné. S'il n'y a personne, disoit-il en lui-même, je n'ai rien à craindre ; & s'il y a quelqu'un, j'ai de quoi me défendre.

Enfin le Sultan entra, & s'avancant sous le vestibule. N'y a-t-il personne ici, s'écria-t-il, pour recevoir un Etranger qui auroit besoin de se rafraîchir en passant ? Il repeta la même chose deux ou trois fois ; mais quoi qu'il parlât fort haut, personne ne lui répondit. Ce silence augmenta son étonnement. Il passa dans une Cour très-spatieuse, & regardant de tous côtez, pour voir s'il ne découvreroit point quelqu'un, il n'apperçut pas le moindre être vivant Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, le jour qui paroît vient m'imposer silence.

Ah ma sœur, dit Dinarzade, vous nous laissez au plus bel endroit. Il est vrai, répondit la Sultane ; mais, ma sœur, vous en voyez la nécessité. Il ne tiendra qu'au Sultan mon Seigneur, que vous n'entendiez le reste demain. Ce ne fut pas tant pour faire plaisir à Dinarzade que Schahriar

laissa vivre encore la Sultane , que pour contenter la curiosité qu'il avoit d'apprendre ce qui se passeroit dans ce Château.



X XI. N U I T.

DInarzade ne fut pas paresseuse à éveiller la Sultane sur la fin de cette nuit. Ma chere sœur , lui dit-elle , si vous ne dormez pas , je vous prie en attendant le jour qui paroîtra bien-tôt , de nous raconter ce qui se passa dans ce beau Château où vous nous laissâtes hier.

Scheherazade reprit aussi-tôt le conte du jour précédent ; & s'adressant toujours à Schahriar : Sire , dit-elle , le Sultan ne voyant donc personne dans la Cour où il étoit , entra dans de grandes Sales , dont les tapis de pied étoient de soye ; les estrades & les sofas couverts d'étoffes de la Mecque ; & les portieres , des plus riches étoffes des Indes relevées d'or & d'argent. Il passa ensuite dans un Sa-

Ion merveilleux , au milieu duquel il y avoit un grand bassin avec un lion d'or massif à chaque coin. Les quatre lions jettoient de l'eau par la gueule , & cette eau en tombant formoit des diamans & des perles ; ce qui n'accompagnoit pas mal un jet d'eau qui s'élançant du milieu du bassin alloit presque frapper le fond d'un dome peint à l'Arabesque.

Le Château , de trois côtez , étoit environné d'un jardin , que les parterres , les pieces d'eau , les bosquets , & mille autres agrémens concouroient à embellir : & ce qui achevoit de rendre ce lieu admirable , c'étoit une infinité d'oiseaux , qui y remplissoient l'air de leurs chants harmonieux ; & qui y faisoient toujours leur demeure , parce que des filets tendus audeffus des arbres & du Palais , les empêchoient d'en sortir.

Le Sultan se promena long - tems d'appartement en appartement , où tout lui parut grand & magnifique. Lorsqu'il fut las de marcher , il s'assit dans un cabinet ouvert qui avoit vûe sur le jardin ; & là , rempli de tout

ce qu'il avoit déjà vû & de tout ce qu'il voyoit encore, il faisoit des reflexions sur tous ces differens objets, quand tout à coup une voix plaintive accompagnée de cris lamentables vint frapper son oreille. Il écouta avec attention, & il entendit distinctement ces tristes paroles : *O fortune, qui n'as pû me laisser jouir long-tems d'un heureux sort, & qui m'as rendu le plus infortuné de tous les hommes, cesse de me persecuter, & viens par une prompte mort mettre fin à mes douleurs. Hélas, est-il possible que je sois encore en vie après tous les tourmens que j'ay soufferts?*

Le Sultan touché de ces pitoyables plaintes, se leva pour aller du côté d'où elles étoient parties. Lorsqu'il fut à la porte d'une grande sale, il ouvrit la portiere, & vit un jeune homme bien fait, & très-richement vêtu, qui étoit assis sur un trône un peu élevé de terre. La tristesse étoit peinte sur son visage. Le Sultan s'approcha de lui, & le salua. Le jeune homme lui rendit son salut, en lui faisant une inclination de tête fort basse; & comme il ne se levoit pas :

Seigneur, dit-il au Sultan ; je jugé bien que vous meritez que je me leve pour vous recevoir, & vous rendre tous les honneurs possibles ; mais une raison si forte s'y oppose, que vous ne devez pas m'en sçavoir mauvais gré. Seigneur, lui répondit le Sultan, je vous suis fort obligé de la bonne opinion que vous avez de moy. Quant au sujet que vous avez de ne vous pas lever, quelle que puisse être votre excuse, je la reçois de fort bon cœur. Attiré par vos plaintes, pénétré de vos peines, je viens vous offrir mon secours. Plût à Dieu qu'il dépendît de moi d'apporter du soulagement à vos maux : je m'y employerois de tout mon pouvoir. Je me flate que vous voudrez bien me raconter l'histoire de vos malheurs ; mais de grace apprenez - moy auparavant ce que signifie cet Estang qui est près d'ici, & où l'on voit des poissons de quatre couleurs différentes ? ce que c'est que ce château ? pourquoi vous vous y trouvez ; & d'où vient que vous y êtes seul ?

Au lieu de répondre à ces que-

itions , le jeune homme se mit à pleurer amèrement. *Que la fortune est inconstante , s'écria-t-il ! elle se plaît à abaisser les hommes qu'elle a élevés : où sont ceux qui jouissent tranquillement d'un bonheur qu'ils tiennent d'elle , & dont les jours sont toujours purs & sereins ?*

Le Sultan touché de compassion de le voir en cet état , le pria très-instamment de lui dire le sujet d'une si grande douleur. Hélas , Seigneur , lui répondit le jeune homme , comment pourrois-je n'être pas affligé ? & le moyen que mes yeux ne soient pas des sources intarrissables de larmes ? A ces mots ayant levé sa robe ; il fit voir au Sultan qu'il n'étoit homme que depuis la tête jusqu'à la ceinture , & que l'autre moitié de son corps étoit de marbre noir En cet endroit Scheherazade interrompit son discours , pour faire remarquer au Sultan des Indes que le jour paroissoit.

Schahriar fut tellement charmé de ce qu'il venoit d'entendre , & il se sentit si fort attendrir en faveur de Scheherazade , qu'il résolut de la lais-

fer vivre pendant un mois. Il se leva néanmoins à son ordinaire, sans lui parler de sa résolution.



X X I I. N U I T.

DInarzade avoit tant d'impatience d'entendre la suite du conte de la nuit précédente, qu'elle appella sa sœur de fort bonne heure : Ma chere sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer le merveilleux conte que vous ne pûtes achever hier. J'y consens, répondit la Sultane, écoutez-moi.

Vous jugez bien, poursuivit-elle, que le Sultan fut étrangement étonné, quand il vit l'état déplorable où étoit le jeune homme. Ce que vous me montrez-là, lui dit-il, en me donnant de l'horreur irrite ma curiosité ; je brûle d'apprendre votre histoire qui doit être sans doute fort étrange ; & je suis persuadé que l'estang & les poissons y ont quelque part : ainsi je vous conjure de me la raconter ; vous

Vous trouverez quelque forte de consolation, puisqu'il est certain que les malheureux trouvent une espee de soulagement à conter leurs malheurs. Je ne veux pas vous refuser cette satisfaction, repartit le jeune homme, quoique je ne puisse vous la donner, sans renouveler mes vives douleurs : mais je vous avertis par avance de préparer vos oreilles, votre esprit, & vos yeux mêmes à des choses qui surpassent tout ce que l'imagination peut concevoir de plus extraordinaire.

HISTOIRE

Du jeune Roy des Isles noires.

Vous sçavez, Seigneur, continua-t-il, que mon pere, qui s'appelloit Mahmoud, étoit Roi de ce Etat. C'est le royaume des Isles noires, qui prend son nom des quatre petites montagnes voisines : car ces montagnes étoient cy-devant des Isles, & la Capitale où le Roi mon pere faisoit son séjour étoit dans l'endroit

où est presentement cet Estang que vous avez vû. La suite de mon histoire vous instruira de tous ces changemens.

Le Roi mon pere mourut à l'âge de soixante & dix ans. Je n'eus pas plûtôt pris sa place que je me mariay, & la personne que je choisiss pour partager la dignité royale avec moi, étoit ma cousine. J'eus tout lieu d'être content des marques d'amour qu'elle me donna; & de mon côté, je conçûs pour elle tant de tendresse, que rien n'étoit comparable à notre union, qui dura cinq années. Au bout de ce tems-là, je m'apperçûs que la Reine ma cousine n'avoit plus de goût pour moi.

Un jour qu'elle étoit au bain, l'après-dîné, je me sentis une envie de dormir, & je me jettai sur un Sofa. Deux de ses femmes qui se trouverent alors dans ma chambre, vinrent s'asseoir l'une à ma tête & l'autre à mes pieds, avec un éventail à la main, tant pour moderer la chaleur, que pour me garantir des mouches qui auroient pû troubler mon sommeil. Elles me croyoient endormi, & elles s'entretenoient tout bas; mais j'avois

seulement les yeux fermez , & je ne perdis pas une parole de leur conversation.

Une de ces femmes dit à l'autre : N'est-il pas vrai que la Reine a grand tort de ne pas aimer un Prince aussi aimable que le nôtre ? Assurément , répondit la seconde , pour moy je n'y comprends rien ; & je ne sçay pourquoy elle sort toutes les nuits , & le laisse seul ? est-ce qu'il ne s'en apperçoit pas ? Hé comment voudrois-tu qu'il s'en aperçut , reprit la première ? elle mesle tous les soirs dans sa boisson un certain suc d'herbe qui le fait dormir toute la nuit d'un sommeil si profond , qu'elle a le tems d'aller où il lui plaît ; & à la pointe du jour , elle vient se recoucher auprès de lui ; alors elle le reveille , en lui passant sous le nez une certaine odeur.

Jugez , Seigneur , de ma surprise , à ce discours , & des sentimens qu'il m'inspira : Neanmoins quelque émotion qu'il me pût causer , j'eus assez d'empire sur moy pour dissimuler ; je fis semblant de m'éveiller , & de n'avoir rien entendu.

La Reine revint du bain ; nous souppâmes ensemble , & avant que de nous coucher , elle me presenta elle-même la tasse pleine d'eau , que j'avois coutume de boire ; mais au lieu de la porter à ma bouche , je m'approchai d'une fenêtre qui étoit ouverte , & je jettai l'eau si adroitement qu'elle ne s'en apperçût pas . Je lui remis ensuite la tasse entre les mains , afin qu'elle ne doutât point que je n'eusse bû .

Nous nous couchâmes ensuite ; & bientôt après , croyant que j'étois endormi , quoique je ne le fusse pas , elle se leva avec si peu de precaution , qu'elle dit assez haut : *Dors & puisses-tu ne te reveiller jamais* . Elle s'habilla promptement , & sortit de la chambre En achevant ces mots , Scheherazade s'étant apperçeu qu'il étoit jour , cessa de parler .

Dinarzade avoit écouté sa Sœur avec beaucoup de plaisir , Schahriar pouvoit l'histoire du Roi des Isles noires si digne de sa curiosité , qu'il se leva fort impatient d'en apprendre la suite la nuit suivante .

X X I I I . N U I T .

U Ne heure avant le jour , Dinarzade s'étant reveillée , ne manqua pas de dire à la Sultane : Ma chere Sœur , si vous ne dormez pas , je vous prie de continuer l'histoire du jeune Roi des quatre Isles noires. Scheherazade rappelant aussitôt dans sa memoire l'endroit où elle en étoit demeurée , la reprit dans ces termes :

D'abord que la Reine ma femme fut sortie , poursuivit le Roi des Isles noires , je me levai & m'habillai à la haste , je pris mon sabre , & la suivis de si près , que je l'entendis bientôt marcher devant moy. Alors réglant mes pas sur les siens , je marchai doucement de peur d'en être entendu. Elle passa par plusieurs portes qui s'ouvrirent par la vertu de certaines paroles magiques qu'elle prononça ; & la derniere qui s'ouvrit , fut celle du jardin où elle entra. Je m'arrestai à cette porte , afin qu'elle ne pût m'apercevoir pendant qu'elle traversoit

un parterre ; & la conduifant des yeux autant que l'obfcurité me le permettoit , je remarquai qu'elle entra dans un petit bois dont les allées étoient bordées de paliffades fort épaiffes. Je m'y rendis par un autre chemin , & me gliffant derrière la paliffade d'une allée affez longue , je la vis qui fe promenoit avec un homme.

Je ne manquai pas de prêter une oreille attentive à leurs difcours , & voici ce que j'entendis : Je ne mérite pas , difoit la Reine à fon amant , le reproche que vous me faites de n'être pas affez diligente. Vous fçavez bien la raifon qui m'en empêche : Mais fi toutes les marques d'amour que je vous ay données jufqu'à préfent ne fuffifent pas pour vous perfuader de ma fincerité , je fuis prête à vous en donner de plus éclatantes : vous n'avez qu'à commander ; vous fçavez quel eft mon pouvoir. Je vais , fi vous le fouhaitez , avant que le Soleil fe leve , changer cette grande Ville & ce beau Palais en des ruines affreufes , qui ne feront habitées que par des loups , des hiboux & des corbeaux. Voulez-vous

que je transporte toutes les pierres de ces murailles si solidement bâties, au delà du mont Caucase, & hors des bornes du monde habitable ? Vous n'avez qu'à dire un mot, & tous ces lieux vont changer de face.

Comme la Reine achevoit ces paroles, son amant & elle se trouvant au bout de l'allée, tournerent pour entrer dans une autre, & passerent devant moy : J'avois déjà tiré mon sabre, & comme l'Amant étoit de mon côté, je le frappai sur le cou, & le renversai par terre : je crus l'avoir tué, & dans cette opinion, je me retirai brusquement sans me faire connoître à la Reine que je voulus épargner à cause qu'elle étoit ma parente.

Cependant le coup que j'avois porté à son Amant étoit mortel ; mais elle lui conserva la vie par la force de ses enchantemens, d'une manière toutefois qu'on peut dire de lui, qu'il n'est ni mort ni vivant. Comme je traversois le jardin pour regagner le Palais, j'entendis la Reine qui pouffoit de grands cris ; & jugeant par-là de sa douleur, je me scûs bon gré de lui avoir laissé la vie. P ij

Lors que je fus rentré dans mon appartement, je me recouchai; & satisfait d'avoir puni le téméraire qui m'avoit offensé, je m'endormis. En me reveillant le lendemain, je trouvai la Reine couchée auprès de moi..... Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour.

Bon Dieu, ma Sœur, dit alors Dinarzade, je suis bien fâchée que vous n'en puissiez pas dire davantage. Ma Sœur répondit la Sultane, vous deviez me reveiller de meilleure heure, c'est votre faute. Je la reparerai, s'il plaît à Dieu, cette nuit, repliqua Dinarzade; car je ne doute pas que le Sultan n'ait autant d'envie que moi de sçavoir la fin de cette histoire, & j'espere qu'il aura la bonté de vous laisser vivre encore jusqu'à demain.



XXIV. NUIT.

Effectivement Dinarzade, comme elle se l'étoit promis, appela de très-bonne heure la Sultane. Ma

chère Sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de nous achever l'agréable histoire du Roi des Isles noires; je meurs d'impatience de sçavoir comment il fut changé en marbre. Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade, avec la permission du Sultan.

Je trouvai donc la Reine couchée auprès de moy, continua le Roi des quatre Isles noires; je ne vous dirai point si elle dormoit ou non; mais je me levai sans faire de bruit, & je passai dans mon cabinet, où j'achevai de m'habiller. J'allai ensuite tenir mon conseil; & à mon retour, la Reine habillée de deuil, les cheveux épars, & en partie arrachez, vint se présenter devant moy. Sire, me dit-elle, je viens supplier vôtre Majesté, de ne pas trouver étrange que je sois dans l'état où je suis. Trois nouvelles affligeantes que je viens de recevoir en même-tems, sont la juste cause de la vive douleur dont vous ne voyez que les foibles marques. Hé quelles sont ces nouvelles, Madame, lui dis-je? la mort de la Reine ma chère mere,

me répondit-elle , celle du Roi. *mōri* pere tué dans un bataille , & celle d'un de mes freres qui est tombé dans un précipice.

Je ne fus pas fâché. qu'elle prît ce pretexte pour cacher le veritable sujet de son affliction , & je jugeai qu'elle ne me soupçonnoit pas d'avoir tué son Amant. Madame , lui dis-je , loin de blâmer votre douleur , je vous assure que j'y prens toute la part que je dois. Je serois extrêmement surpris que vous fussiez insensible à la perte que vous avez faite : pleurez ; vos larmes sont d'infailibles marques de votre excellent naturel. J'espere néanmoins que le tems & la raison pourront apporter de la moderation à vos déplaisirs.

Elle se retira dans son appartement ; où se livrant sans reserve à ses chagrins , elle passa une année entiere à pleurer , & à s'affliger. Au bout de ce tems-là , elle me demanda la permission de faire bâtir le lieu de sa sepulture dans l'enceinte du Palais ; où elle vouloit , disoit-elle , demeurer jusqu'à la fin de ses jours. Je le lui permis ; &

elle fit bâtir un Palais superbe avec un dôme qu'on peut voir d'ici ; & elle l'appella , *Le Palais des Larmes.*

Quand il fut achevé , elle y fit porter son Amant, qu'elle avoit fait transporter où elle avoit jugé à propos , la même nuit que je l'avois blessé. Elle l'avoit empêché de mourir jusqu'alors par des breuvages qu'elle lui avoit fait prendre : & elle continua de lui en donner , & de les lui porter elle-même tous les jours , dès qu'il fut au Palais des Larmes.

Cependant avec tous ses enchantemens , elle ne pouvoit guerir ce malheureux. Il étoit non seulement hors d'état de marcher & de se soutenir , mais il avoit encore perdu l'usage de la parole , & il ne donnoit aucun signe de vie que par ses regards. Quoi que la Reine n'eût que la consolation de le voir & de lui dire tout ce que son fol amour pouvoit lui inspirer de plus tendre & de plus passionné , elle ne laissoit pas de lui rendre chaque jour deux visites assez longues. J'étois bien informé de tout cela ; mais je feignois de l'ignorer.

Un jour j'allai par curiosité au Palais des Larmes, pour sçavoir quelle y étoit l'occupation de cette Princesse; & d'un endroit où je ne pouvois être vû, je l'entendis parler dans ces termes à son Amant : Je suis dans la dernière affliction de vous voir en l'état où vous êtes : Je ne sens pas moins vivement que vous-même, les maux cuisans que vous souffrez : mais chere-ame, je vous parle toujours, & vous ne répondez pas : jusques à quand garderez-vous le silence? dites un mot seulement. Hélas les plus doux momens de ma vie sont ceux que je passe ici à partager vos douleurs : je ne puis vivre éloignée de vous, & je prefererois le plaisir de vous voir sans cesse, à l'empire de l'univers.

A ce discours, qui fut plus d'une fois interrompu par ses soupirs & ses sanglots, je perdus enfin patience : Je me montrai; & m'approchant d'elle : Madame, lui dis-je, c'est assez pleurer; il est tems de mettre fin à une douleur qui nous deshonne tous deux ; c'est trop oublier ce que vous me devez & ce que vous vous devez à vous-même.

me. Sire, me répondit-elle, s'il vous reste encore quelque considération, ou plutôt quelque complaisance pour moy, je vous supplie de ne me pas contraindre. Laissez-moy m'abandonner à mes chagrins mortels : il est impossible que le tems les diminuë.

Quand je vis que mes discours au lieu de la faire rentrer en son devoir, ne servoient qu'à irriter sa fureur, je cessai de lui parler, & me retiray. Elle continua de visiter tous les jours son Amant, & durant deux années entières, elle ne fit que se desesperer.

J'allay une seconde fois au Palais des Larmes pendant qu'elle y étoit. Je me cachai encore, & j'entendis qu'elle disoit à son Amant : Il y a trois ans que vous ne m'avez dit une seule parole, & que vous ne répondez point aux marques d'amour que je vous donne par mes discours & mes gemissemens. Est-ce par insensibilité ou par mépris ? ô tombeau : aurois-tu détruit cet excès de tendresse qu'il avoit pour moy ? aurois-tu fermé ces yeux qui me montroient tant d'amour, & qui faisoient toute ma joye ? Non, non, je

n'en crois rien. Dis-moy plutôt par quel miracle tu es devenu le depositaire du plus rare trefor qui fut jamais ?

Je vous avouë , Seigneur, que je fus indigné de ces paroles ; car enfin cet Amant cheri , ce mortel adoré , n'étoit pas tel que vous pourriez vous l'imaginer : c'étoit un Indien noir, originaire de ces pays. Je fus , dis-je, tellement indigné de ce discours , que je me montray brusquement ; & apostrophant le même tombeau à mon tour ; O tombeau, m'écriay-je , que n'engloutis-tu ce monstre qui fait horreur à la nature ? ou plutôt que ne consumes-tu l'Amant & la Maîtresse ?

J'eus à peine achevé ces mots que la Reine , qui étoit assise auprès du Noir , se leva comme une furie. Ah cruel , me dit-elle , c'est toy qui causes ma douleur ! ne penses pas que je l'ignore ; je ne l'ay que trop long-tems dissimulé : c'est ta barbare main qui a mis l'objet de mon amour dans l'état pitoyable où il est ; & tu as la dureté de venir insulter une Amante au desespoir. Oüi, c'est moy , interrompis-je , transf-

porté de colere ; c'est moy qui ay châtié ce monstre comme il le méritoit ; je devois te traiter de la même maniere ; je me repens de ne l'avoir pas fait , & il y a trop long-tems que tu abuses de ma bonté : En disant cela je tiray mon sabre , & je levai le bras pour la punir : mais regardant tranquillement mon action : Modere ton couroux , me dit-elle , avec un souris moqueur. En même tems elle prononça des paroles que je n'entendis point , & puis elle ajouta : Par la vertu de mes enchantemens, je te commande de devenir tout à l'heure, moitié marbre & moitié homme. Aussitôt, Seigneur , je devins tel que vous me voyez ; déjà mort parmi les vivans , & vivant parmi les morts..... Scheherazade , en cet endroit , ayant remarqué qu'il étoit jour , cessa de poursuivre son conte.

Ma chere Sœur , dit alors Dinarzade , je suis bien obligée au Sultan ; c'est à sa bonté que je dois l'extrême plaisir que je prens à vous écouter. Ma Sœur , lui répondit la Sultane , si cette même bonté veut bien encore me

laisser vivre jusqu'à demain, vous entendrez des choses qui ne vous feront pas moins de plaisir que celles que je viens de vous raconter. Quand Schahriar n'auroit pas résolu de différer d'un mois la mort de Scheherazade, il ne l'auroit pas fait mourir ce jour-là.



X X V. N U I T.

Sur la fin de la nuit, Dinarzade s'écria : Ma Sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie d'achever l'histoire du Roi des Isles noires. Scheherazade s'étant reveillée à la voix de sa Sœur, se prépara à lui donner la satisfaction qu'elle demandoit : Elle commença de cette sorte :

Le Roi demi-marbre & demi-homme continua de raconter son histoire au Sultan. Après, dit-il, que la cruelle Magicienne, indigne de porter le nom de Reine, m'eut ainsi métamorphosé, & fait passer en cette Salle par un autre Enchantement, elle détruisit ma Capitale, qui étoit très-florissan-

te & fort peuplée ; elle aneantit les maisons, les places publiques & les marchez, & en fit l'étang, & la campagne deserte que vous avez pû voir. Les poissons de quatre couleurs qui sont dans l'étang, sont les quatre sortes d'Habitans de différentes religions, qui la composoient: Les blancs, étoient les Musulmans ; les rouges, les Perses, adorateurs du feu ; les bleus, les Chrétiens ; & les jaunes, les Juifs. Les quatre colines, étoient les quatre Isles qui donnoient le nom à ce Royaume. J'appris tout cela de la Magicienne, qui pour comble d'affliction, m'annonça elle-même ces effets de sa rage. Ce n'est pas tout encore : elle n'a point borné sa fureur à la destruction de mon Empire, & à ma métamorphose, elle vient chaque jour me donner sur mes épaules nuës cent coups de nerfs de bœuf, qui me mettent tout en sang. Quand ce supplice est achevé, elle me couvre d'une grosse étoffe de poil de chevre, & met par dessus cette robe de brocard que vous voyez, non pour me faire honneur, mais pour se moquer de moy.

182 *Les mille & une Nuit.*

En cet endroit de son discours le jeune Roi des Isles noires, ne pût retenir ses larmes; & le Sultan en eut le cœur si ferré, qu'il ne put prononcer une parole pour le consoler. Peu de tems après, le jeune Roi levant les yeux au Ciel, s'écria: Puissant Createur de toutes choses, je me soumets à vos jugemens, & aux decrets de votre Providence. Je souffre patiemment tous mes maux, puisque telle est votre volonté; mais j'espere que votre bonté infinie m'en recompensera.

Le Sultan attendri par le recit d'une histoire si étrange, & animé à la vengeance de ce malheureux Prince, lui dit: Apprenez-moi où se retire cette perfide Magicienne, & où peut être cet indigne Amant, qui est enseveli avant sa mort? Seigneur, répondit le Prince, l'Amant, comme je vous l'ay déjà dit, est au Palais des Larmes, dans un tombeau en forme de Dôme; & ce Palais communique à ce Château du côté de la porte. Pour ce qui est de la Magicienne, je ne puis vous dire précisément où elle se retire; mais tous les jours au lever du Soleil, elle va

visiter son Amant , après avoir fait sur moy la sanglante execution dont je vous ay parlé ; & vous jugez bien que je ne puis me défendre d'une si grande cruauté. Elle lui porte le breuvage qui est le seul aliment avec quoi jusqu'à present elle l'a empêché de mourir ; & elle ne cesse de lui faire des plaintes sur le silence qu'il a toujours gardé depuis qu'il est blessé.

Prince , qu'on ne peut assez plaindre , repartit le Sultan , on ne sçau-
roit être plus vivement touché de votre malheur que je le suis : jamais rien de si extraordinaire n'est arrivé à personne ; & les Auteurs qui feront votre histoire , auront l'avantage de rapporter un fait qui surpasse tout ce qu'on a jamais écrit de plus surprenant. Il n'y manque qu'une chose : c'est la vengeance qui vous est dûë ; mais je n'oublierai rien pour vous la procurer.

En effet le Sultan en s'entretenant sur ce sujet avec le jeune Prince , après lui avoir déclaré qui il étoit , & pourquoi il étoit entré dans ce Château , imagina un moyen de le venger , qu'il lui communiqua. Ils convinrent des mesures qu'il y

avoit à prendre pour faire réussir ce projet, dont l'exécution fut remise au jour suivant. Cependant la nuit étant fort avancée, le Sultan prit quelque repos. Pour le jeune Prince, il la passa à son ordinaire, dans une insomnie continuelle, car il ne pouvoit dormir depuis qu'il étoit enchanté ; avec quelque esperance néanmoins, d'être bientôt delivré de ses souffrances.

Le lendemain le Sultan se leva dès qu'il fut jour ; & pour commencer à exécuter son dessein, il cacha dans un endroit son habillement de dessus, qui l'auroit embarrassé, & s'en alla au Palais des Larmes. Il le trouva éclairé d'une infinité de flambeaux de cire blanche, & il sentit une odeur délicieuse, qui sortoit de plusieurs cassolettes de fin or d'un ouvrage admirable, toutes rangées dans un fort bel ordre. D'abord qu'il apperçût le lit où le Noir étoit couché, il tira son sabre, & ôta sans résistance la vie à ce miserable, dont il traîna le corps dans la cour du Château, & le jeta dans un puits. Après cette expedition, il alla se coucher dans le lit du Noir,

mit son sabre près de lui sous la couverture, & y demeura pour achever ce qu'il avoit projeté.

La Magicienne arriva bien-tôt. Son premier soin fut d'aller dans la chambre où étoit le Roi des Isles noires son mari. Elle le dépouilla, & commença de lui donner sur les épaules les cent coups de nerfs de bœuf, avec une barbarie qui n'a pas d'exemple. Le pauvre Prince avoit beau remplir le Palais de ses cris, & la conjurer de la manière du monde la plus touchante, d'avoir pitié de lui; la cruelle ne cessa de le frapper qu'après lui avoir donné les cent coups: Tu n'as pas eu compassion de mon Amant, lui disoit-elle, tu n'en dois point attendre de moy.... Scheherazade aperçut le jour en cet endroit, ce qui l'empêcha de continuer son récit.

Bon Dieu, ma sœur, dit Dinarzade, voilà une Magicienne bien barbare! Mais en demeurerons-nous-là; & ne nous apprendrez-vous pas, si elle reçut le châtiment qu'elle meritoit? Ma chere sœur, répondit la Sultane, je ne demande pas mieux que de vous

l'apprendre demain ; mais vous sçavez que cela dépend de la volonté du Sultan. Après ce que Schahriar venoit d'entendre, il étoit bien éloigné de vouloir faire mourir Scheherazade ; au contraire, je ne veux pas lui ôter la vie, disoit-il en lui-même, qu'elle n'ait achevé cette histoire étonnante, quand le recit en devoit durer deux mois. Il fera toujours en mon pouvoir de garder le serment que j'ay fait.



X X V I. N U I T.

DInarzade n'eut pas plûtôt jugé qu'il étoit tems d'appeller la Sultane, qu'elle lui dit : Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de nous raconter ce qui se passa dans le Palais des Larmes. Schahriar ayant témoigné qu'il avoit la même curiosité que Dinarzade, la Sultane prit la parole, & reprit ainsi l'histoire du jeune Prince enchanté :

Sire, après que la Magicienne eut

donné cent coups de nerfs de bœuf au Roi son mari, elle le revêtit du gros habillement de poil de chevre, & de la robe de brocard par-dessus. Elle alla ensuite au Palais des Larmes, & en y entrant, elle renouvela ses pleurs, ses cris & ses lamentations; puis s'approchant du lit où elle croyoit que son Amant étoit toujours: Quelle cruauté, s'écria-t-elle, d'avoir ainsi troublé les contentemens d'une Amante aussi tendre & aussi passionnée que je la suis! O toy qui me reproches que je suis trop inhumaine quand je te fais sentir les effets de mon ressentiment, cruel Prince, ta barbarie ne surpasse-t-elle pas celle de ma vengeance? ah traître, en attentant à la vie de l'objet que j'adore, ne m'as-tu pas ravi la mienne? hélas, ajouta-t-elle en adressant la parole au Sultan, croyant parler au Noir, Mon Soleil, ma vie, garderez-vous toujours le silence? êtes-vous résolu de me laisser mourir sans me donner la consolation de me dire encore que vous m'aimez: Mon ame, dites-moy au moins un mot, je vous en conjure &

Alors le Sultan feignant de fortir d'un profond sommeil, & contrefaisant le langage des Noirs, répondit à la Reine, d'un ton grave : *Il n'y a de force & de pouvoir qu'en Dieu seul, qui est tout puissant.* A ces paroles, la Magicienne qui ne s'y attendoit pas, fit un grand cri pour marquer l'excès de sa joye. Mon chér Seigneur, s'écria-t-elle, ne me trompai-je pas ? est-il bien vray que je vous entende & que vous me parliez. Malheureuse, reprit le Sultan, es-tu digne que je réponde à tes discours ? Hé pourquoi, repliqua la Reine, me faites-vous ce reproche ? Les cris, repartit-il, les pleurs, & les gemissemens de ton mari que tu traites tous les jours avec tant d'indignité, & de barbarie, m'empêchent de dormir nuit & jour. Il y a long-tems que je serois guéri, & que j'aurois recouvré l'usage de la parole, si tu l'avois desenchanté ; voilà la cause de ce silence que je garde, & dont tu te plains. Hé bien, dit la Magicienne, pour vous appaiser, je suis prête à faire ce que vous me commanderez : voulez-vous que je lui rende sa première

forme? Oüi, répondit le Sultan; & hâte-toy de le mettre en liberté, afin que je ne sois plus incommodé de ses cris.

La Magicienne sortit aussi-tôt du Palais des larmes. Elle prit une tasse d'eau, & prononça dessus des paroles qui la firent bouillir, comme si elle eût été sur le feu. Elle alla ensuite à la sale, où étoit le jeune Roi son mari; elle jetta de cette eau sur lui, en disant: Si le Createur de toutes choses t'a formé tel que tu es présentement, ou s'il est en colere contre toy, ne change pas: mais si tu n'es dans cet état que par la vertu de mon enchantement, reprends ta forme naturelle, & redeviens tel que tu étois auparavant. A peine eut-elle achevé ces mots, que le Prince se retrouvant en son premier état, se leva librement, avec toute la joye qu'on peut s'imaginer, & il en rendit graces à Dieu. La Magicienne reprenant la parole: Va, lui dit-elle, éloigne-toy de ce Château; & n'y reviens jamais, ou bien il t'en coûtera la vie.

Le jeune Roi cedant à la nécessité,

s'éloigna de la Magicienne sans repliquer : & se retira dans un lieu écarté , où il attendit impatiemment le succès du dessein dont le Sultan venoit de commencer l'exécution avec tant de bonheur.

Cependant la Magicienne retourna au Palais des Larmes , & en entrant , comme elle croyoit toujours parler au Noir : Cher Amant , lui dit-elle , j'ay fait ce que vous m'avez ordonné : rien ne vous empêche de vous lever , & de me donner par là une satisfaction dont je suis privée depuis si long-tems.

Le Sultan continua de contrefaire le langage des Noirs. Ce que tu viens de faire , répondit-il , d'un ton brusque , ne suffit pas pour me guerir ; tu n'as ôté qu'une partie du mal , il en faut couper jusqu'à la racine. Mon aimable Noiraut , reprit-elle , qu'entendez-vous par la racine ? Malheureuse , repartit le Sultan ; ne comprends-tu pas que je veux parler de cette Ville & de ses Habitans , & des quatre Isles que tu as détruites par tes enchantemens ? Tous les jours à minuit les Poissons ne manquent pas de lever

la tête hors de l'étang, & de crier vengeance contre moy & contre toi. Voilà le véritable sujet du retardement de ma guérison : Va promptement rétablir les choses en leur premier état ; à ton retour je te donneray la main, & tu m'aideras à me lever.

La Magicienne, remplie de l'espérance que ces paroles lui firent concevoir, s'écria, transportée de joye : Mon cœur, mon ame, vous aurez bientôt recouvré votre santé, car je vais faire ce que vous me commandez. En effet elle partit dans le moment, & lors qu'elle fut arrivée sur le bord de l'étang, elle prit un peu d'eau dans sa main, & en fit une aspersion dessus Scheherazade, en eet endroit, voyant qu'il étoit jour, n'en voulut pas dire davantage.

Dinarzade dit à la Sultane : Ma sœur, j'ay bien de la joye de sçavoir le jeune Roi des quatre Isles Noires desenchanté ; & je regarde déjà la Ville & les Habitans comme rétablis en leur premier état ; mais je suis en peine d'apprendre ce que deviendra la Magicienne. Donnez-vous un peu de pa-

tience ; répondit la Sultane , vous aurez demain la satisfaction que vous desirez , si le Sultan mon Seigneur veut bien y consentir. Schahriar , qui , comme on l'a déjà dit , avoit pris son parti là-dessus , se leva pour aller remplir ses devoirs.



X X V I I . N U I T .

DInarzade , à l'heure ordinaire ne manqua pas d'appeler la Sultane : Ma chere sœur , dit-elle , si vous ne dormez pas , je vous prie de nous raconter quel fut le sort de la Reine Magicienne , comme vous me l'avez promis. Scheherazade tint aussi-tôt sa promesse , & parla de cette sorte :

La Magicienne ayant fait l'aspersion , n'eut pas plutôt prononcé quelques paroles sur les poissons & sur l'étang , que la ville reparut à l'heure même ; les poissons redevinrent hommes , femmes ou enfans ; Mahomérans , Chrétiens , Persans ou Juifs ; Gens libres ou Esclaves ; chacun re-

prit

prit sa forme naturelle. Les maisons, & les boutiques furent bien-tôt remplies de leurs Habitans qui y trouverent toutes choses dans la même situation & dans le même ordre, où elles étoient avant l'enchantement. La suite nombreuse du Sultan, qui se trouva campée dans la plus grande place, ne fut pas peu étonnée de se voir en un instant au milieu d'une ville, belle, vaste, & bien peuplée.

Pour revenir à la Magicienne ; dès qu'elle eut fait ce changement merveilleux, elle se rendit en diligence au Palais des Larmes, pour en cueillir le fruit : Mon cher Seigneur, s'écria-t-elle en entrant : Je viens me réjouir avec vous du retour de votre santé. J'ai fait tout ce que vous avez exigé de moi : Levez-vous donc, & me donnez la main. Approche, lui dit le Sultan, en contrefaisant toujours le langage des Noirs : elle s'approcha. Ce n'est pas assez, reprit-il, approche-toi davantage. Elle obéit ; alors il se leva, & la saisit par le bras si brusquement, qu'elle n'eut pas le temps de se reconnoître, & d'un coup de sabre, il sepa

ra son corps en deux parties , qui tomberent l'une d'une côté & l'autre de l'autre. Cela étant fait , il laissa le cadavre sur la place , & sortant du Palais des Larmes , il alla trouver le jeune Prince des Isles Noires , qui l'attendoit avec impatience. Prince , lui dit-il , en l'embrassant : réjouïſſez-vous ; vous n'avez plus rien à craindre , votre cruelle ennemie n'est plus.

Le jeune Prince remercia le Sultan d'une maniere qui marquoit que son cœur étoit pénétré de reconnoissance ; & pour prix de lui avoir rendu un service si important , il lui souhaita une longue vie avec toutes sortes de prospéritez. Vous pouvez désormais , lui dit le Sultan , demeurer paisible dans votre Capitale ; à moins que vous ne vouliez venir dans la mienne , qui en est si voisine : Je vous y recevrai avec plaisir , & vous n'y serez pas moins honoré & respecté que chez vous. Puissant Monarque , à qui je suis si redevable , répondit le Roi , vous croyez donc être fort près de votre Capitale ? Oüï , repliqua le Sultan , je le croi ; il n'y a pas plus de quatre ou cinq heures de

chemin. Il y a une année entière de voyage, reprit le jeune Prince; je veux bien croire que vous êtes venu ici de votre Capitale dans le peu de temps que vous dites, parce que la mienne étoit enchantée, mais depuis qu'elle ne l'est plus, les choses ont bien changé. Cela ne m'empêchera pas de vous suivre, quand ce seroit pour aller aux extrémités de la terre. Vous êtes mon libérateur; & pour vous donner toute ma vie des marques de ma reconnaissance, je pretens vous accompagner; & j'abandonne sans regret mon Royaume.

Le Sultan fut extraordinairement surpris d'apprendre qu'il étoit si loin de ses Etats, & il ne comprenoit pas comment cela se pouvoit faire. Mais le jeune Roi des Isles Noires le convainquit si bien de cette possibilité qu'il n'en douta plus. Il n'importe, reprit alors le Sultan; la peine de m'en retourner dans mes Etats est suffisamment récompensée par la satisfaction de vous avoir obligé, & d'avoir acquis un fils en votre personne: car puisque vous voulez bien me faire

l'honneur de m'accompagner, & que je n'ay point d'enfant, je vous regarde comme tel, & je vous fais dès à présent mon heritier & mon successeur.

L'entretien du Sultan & du Roi des Isles Noires se termina par les plus tendres embrassemens. Après quoi le jeune Prince ne songea qu'aux préparatifs de son voyage. Ils furent achevez en trois semaines, au grand regret de toute sa Cour & de ses Sujets, qui reçurent de sa main un de ses proches parens pour leur Roi.

Enfin le Sultan & le jeune Prince se mirent en chemin avec cent chameaux chargez de richesses inestimables tirées des tresors du jeune Roi, qui se fit suivre par cinquante Cavaliers bien faits, parfaitement bien montez & équipez. Leur voyage fut heureux, & lors que le Sultan, qui avoit envoyé des Couriers pour donner avis de son retardement, & de l'aventure qui en étoit la cause, fut près de sa Capitale, les principaux Officiers qu'il y avoit laissez, vinrent le recevoir, & l'assurerent que sa longue absence n'a-

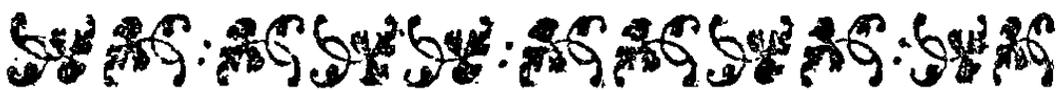
voit apporté aucun changement dans son Empire. Les Habitans sortirent aussi en foule, le reçurent avec de grandes acclamations, & firent des réjouissances qui durèrent plusieurs jours.

Le lendemain de son arrivée, le Sultan fit à tous ses Courtisans assemblez un détail fort ample des choses qui, contre son attente, avoient rendu son absence si longue. Il leur déclara ensuite l'adoption qu'il avoit faite du Roi des quatre Isles noires, qui avoit bien voulu abandonner un grand Royaume pour l'accompagner, & vivre avec lui. Enfin pour reconnoître la fidélité qu'ils lui avoient tous gardée, il leur fit des largesses proportionnées au rang que chacun tenoit à sa Cour.

Pour le Pescheur, comme il étoit la première cause de la délivrance du jeune Prince, le Sultan le combla de biens, & le rendit lui & sa famille très-heureux le reste de leurs jours.

Scheherazade finit là le conte du Pescheur & du Genie. Dinarzade lui marqua qu'elle y avoit pris un plaisir

infini ; & Schahriar lui ayant témoigné la même chose , elle leur dit qu'elle en sçavoit un autre qui étoit encore plus beau que celui-là ; & que si le Sultan le lui vouloit permettre , elle le raconteroit le lendemain , car le jour commençoit à paroître. Schahriar se souvenant du delay d'un mois qu'il avoit accordé à la Sultane ; & curieux d'ailleurs de sçavoir si ce nouveau conte feroit aussi agreable qu'elle le promettoit, se leva dans le dessein de l'entendre la nuit suivante.



XXVIII. NUIT.

DInarzade , suivant sa coûtume, n'oublia pas d'appeller la Sultane , lors qu'il en fut tems : Ma chere Sœur , lui dit-elle , si vous ne dormez pas , je vous supplie en attendant le jour , de me raconter un de ces beaux contes que vous sçavez. Scheherazade fans lui répondre, commença d'abord ; & adressant la parole au Sultan :

HISTOIRE

*De trois Calenders fils de Rois, &
de cinq Dames de Bagdad.*

Sire, dit-elle, sous le regne du Calife Haroun Alraschid, il y avoit à Bagdad où il faisoit sa residence, un Porteur, qui, malgré sa profession basse & penible, ne laissoit pas d'être homme d'esprit & de bonne humeur. Un matin qu'il étoit à son ordinaire avec un grand panier à jour près de lui dans une place où il attendoit que quelqu'un eût besoin de son ministère, une jeune Dame de belle taille, couverte d'un grand voile de mouffeline, l'aborda; & lui dit d'un air gracieux: Ecoutez Porteur, prenez votre panier, & suivez-moy. Le Porteur enchanté de ce peu de paroles prononcées si agreablement, prit aussi-tôt son panier, le mit sur sa tête, & suivit la Dame en disant: *O jour heureux! ô jour de bonne rencontre!*

D'abord la Dame s'arrêta devant une porte fermée, & frappa. Un

Chrétien venerable par une longue barbe blanche ouvrit, & elle lui mit de l'argent dans la main fans lui dire un seul mot. Mais le Chrétien, qui sçavoit ce qu'elle demandoit, rentra; & peu de temps après, apporta une grosse cruche d'un vin excellent. Prenez cette cruche, dit la Dame au Porteur, & la mettez dans votre panier. Cela étant fait, elle lui commanda de la suivre; puis elle continua de marcher & le Porteur continua de dire: *O jour de felicité! ô jour d'agreable surprise & de joye!*

La Dame s'arrêta à la boutique d'un vendeur de fruits & de fleurs, où elle choisit de plusieurs sortes de pommes, des abricots, des pesches, des coins, des limons, des citrons, des oranges, du myrte, du basilic, des lys, du jasmin, & de quelques autres sortes de fleurs & de plantes de bonne odeur. Elle dit au Porteur de mettre tout cela dans son panier, & de la suivre. En passant devant l'étalage d'un boucher, elle se fit peser vingt-cinq livres de la plus belle viande qu'il eût, ce que le Porteur mit encore dans son panier par son ordre.

A une autre boutique , elle prit des caspres , de l'estragon , de petits concombres , de la percepierre , & autres herbes ; le tout confit dans le vinaigre : à une autre , des pistaches , des noix , des noisettes , des pignons , des amandes , & d'autres fruits semblables : à une autre encore , elle acheta toutes sortes de pastes d'amandes. Le Porteur en mettant toutes ces choses dans son panier , remarquant qu'il se remplissoit , dit à la Dame ; Ma bonne Dame , il falloit m'avertir que vous feriez tant de provisions , j'aurois pris un cheval , ou plutôt un chameau pour les porter. J'en auray beaucoup plus que ma charge pour peu que vous en achetiez d'autres. La Dame rit de cette plaisanterie ; & ordonna de nouveau au Porteur de la suivre.

Elle entra chez un Droguiste , où elle se fournit de toutes sortes d'eaux de senteur , de cloux de girofle , de muscade , de poivre , de gingembre d'un gros morceau d'ambre-gris , & de plusieurs autres épiceries des Indes. Ce qui acheva de remplir le panier du Porteur ; auquel elle dit encore de la sui-

vre. Alors ils marcherent tous deux ; jusqu'à ce qu'ils arriverent à un Hôtel magnifique , dont la façade étoit ornée de belles colonnes , & qui avoit une porte d'yvoire. Ils s'y arrêterent , & la Dame frappa un petit coup. En cet endroit , Scheherazade apperçut qu'il étoit jour , & cessa de parler.

Franchement , Ma Sœur , dit Dinarzade , voila un commencement qui donne beaucoup de curiosité. Je croy que le Sultan ne voudra pas se priver du plaisir d'entendre la suite. Effectivement Schahriar , loin d'ordonner la mort de la Sultane , attendit impatiemment la nuit suivante , pour apprendre ce qui se passeroit dans l'Hôtel dont elle avoit parlé.



X X I X . N U I T .

D Inarzade reveillée avant le jour , adressa ces paroles à la Sultane : Ma Sœur , si vous ne dormez pas , je vous prie de poursuivre l'histoire que vous commençâtes hier. Schehe-

razade aussi-tôt la continua de cette maniere.

Pendant que la jeune Dame & le Porteur attendoient que l'on ouvrît la porte de l'Hôtel, le Porteur faisoit mille reflexions. Il étoit étonné qu'une Dame faite comme celle qu'il voyoit, fist l'office de Pourvoieur. Car enfin il jugeoit bien que ce n'étoit pas une Esclave : Il lui trouvoit l'air trop noble pour penser qu'elle ne fût pas libre, & même une personne de distinction. Il lui auroit volontiers fait des questions pour s'éclaircir de sa qualité ; mais dans le tems qu'il se préparoit à lui parler, une autre Dame qui vint ouvrir la porte, lui parut si belle, qu'il en demeûta tout surpris ; ou plutôt il fut si vivement frappé de l'éclat de ses charmes, qu'il en pensa laisser tomber son panier avec tout ce qui étoit dedans, tant cet objet le mit hors de lui-même. Il n'avoit jamais vû de beauté qui approchât de celle qu'il avoit devant les yeux.

La Dame qui avoit amené le Porteur, s'apperçut du desordre qui se passoit dans son ame, & du sujet

qui le causoit. Cette découverte la divertit ; & elle prenoit tant de plaisir à examiner la contenance du Porteur, qu'elle ne songeoit pas que la porte étoit ouverte. Entrez-donc, ma Sœur, lui dit la belle Portière : qu'attendez-vous ? ne voyez-vous pas que ce pauvre homme est si chargé qu'il n'en peut plus ?

Lors qu'elle fut entrée avec le Porteur, la Dame qui avoit ouvert la porte, la ferma ; & tous trois après avoir traversé un beau vestibule, ils passerent dans une cour très-spatieuse, & environnée d'une galerie à jour, qui communiquoit à plusieurs appartemens de plein-pied, de la dernière magnificence. Il y avoit dans le fond de cette cour un Sofa richement garni, avec un trône d'ambre au milieu, soutenu de quatre colonnes d'ébène enrichies de diamans, & de perles d'une grosseur extraordinaire ; & garni d'un satin rouge relevé d'une broderie d'or des Indes, d'un travail admirable. Au milieu de la cour, il y avoit un grand bassin bordé de marbre blanc, & plein d'une eau très-claire,

qui y tomboit abondamment par un
mufle de lion de bronze doré.

Le Porteur tout chargé qu'il étoit,
ne laiffoit pas d'admirer la magnifi-
cence de cette maifon & la propreté
qui y regnoit par tout ; mais ce qui at-
tira particulièrement fon attention,
fut une troifième Dame , qui lui pa-
rut encore plus belle que la feconde ,
& qui étoit affife fur le trône dont j'ay
parlé. Elle en descendit dès qu'elle
apperçut les deux premières Dames ,
& s'avança au devant d'elles.

Il jugea par les égards que les autres
avoient pour celle-là que c'étoit la
principale ; en quoi il ne fe trompoit
pas. Cette Dame fe nommoit Zobei-
de ; celle qui avoit ouvert la porte
s'appelloit Safie ; & Amine étoit le
nom de celle qui avoit été aux provi-
fions.

Zobeïde dit aux deux Dames en les
abordant : Mes fœurs , ne voyez-vous
pas que ce bon homme fuccombe fous
le fardeau qu'il porte ? qu'attendez-
vous à le décharger ? Alors Amine &
Safie , prirent le panier , l'une par de-
vant , l'autre par derrière ; Zobeïde

y mit aussi la main, & toutes trois le posèrent à terre. Elles commencerent à le vuidier, & quand cela fut fait, l'agreable Amine tira de l'argent, & paya liberalement le Porteur. . . . Le jour venant à paroître en cet endroit, imposa silence à Scheherazade, & laissa non seulement à Dinarzade, mais encore à Schahriar un grand desir d'entendre la suite. Ce que ce Prince remit à la nuit suivante.



XXX. N U I T.

LE lendemain, Dinarzade réveillée par l'impatience d'entendre la suite de l'histoire commencée, dit à la Sultane : Au nom de Dieu, ma Sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous conter ce que firent ces trois belles Dames de toutes les provisions qu'Amine avoit achetées. Vous l'allez sçavoir, répondit Scheherazade, si vous voulez m'écouter avec attention. En même tems elle reprit ce conte dans ces termes :

Le Porteur très-satisfait de l'argent qu'on lui avoit donné , devoit prendre son panier , & se retirer. Mais il ne put s'y résoudre : il se sentoit malgré lui arrêter par le plaisir de voir trois beautez si rares , & qui lui paroissent également charmantes : car Amine avoit aussi ôté son voile ; & il ne la trouvoit pas moins belle que les autres. Ce qu'il ne pouvoit comprendre , c'est qu'il ne voyoit aucune homme en cette maison. Neanmoins la plupart des provisions qu'il avoit apportées , comme les fruits secs , & les différentes sortes de gâteaux & de confitures , ne convenoient proprement qu'à des gens qui vouloient boire & se réjouir.

Zobeïde crut d'abord que le Porteur s'arrêtoit pour prendre haleine ; mais voyant qu'il demeureroit trop long-tems : *Qu'attendez-vous*, lui dit-elle ? *n'êtes-vous pas payé suffisamment ?* Ma sœur , ajouta-t-elle , en s'adressant à Amine , donnez - lui encore quelque chose : qu'il s'en aille content. *Madame*, répondit le Porteur , ce n'est pas cela qui me retient ; je ne suis que

trop payé de ma peine : Je voy bien que j'ay commis une incivilité, en demeurant ici plus que je ne devois; mais j'espère que vous aurez la bonté de la pardonner à l'étonnement où je suis de ne voir aucun homme avec trois Dames d'une beauté si peu commune. Une compagnie de femmes sans hommes, est pourtant une chose aussi triste qu'une compagnie d'hommes sans femmes. Il ajouta à ce discours plusieurs choses fort plaisantes pour prouver ce qu'il avançoit. Il n'oublia pas de citer ce qu'on disoit à Bagdad, qu'on n'est pas bien à table, si l'on n'y est quatre; & enfin il finit en concluant que puisqu'elles étoient trois, elles avoient besoin d'un quatrième.

Les Dames se prirent à rire du raisonnement du Porteur. Après cela Zobeïde lui dit d'un air sérieux : Mon ami, vous poussez un peu trop loin votre indiscretion: mais quoi que vous ne meritiez pas que j'entre dans aucun détail avec vous, je veux bien toutefois vous dire que nous sommes trois sœurs, qui faisons si secretement nos affaires, que personne n'en sçait rien.

Nous

Nous avons un trop grand sujet de craindre d'en faire part à des indiscrets ; & un bon Auteur que nous avons lû , dit : garde ton secret , & ne le revele à personne ; qui le revele , n'en est plus le maître. Si ton sein ne peut contenir ton secret , comment le sein de celui à qui tu l'auras confié pourra-t-il le contenir ?

Mesdames , reprit le Porteur , à votre air seulement , j'ay jugé d'abord que vous étiez des personnes d'un mérite très-rare ; & je m'apperçois que je ne me suis pas trompé. Quoi que la fortune ne m'ait pas donné assez de bien pour m'élever à une profession au dessus de la mienne , je n'ay pas laissé de cultiver mon esprit , autant que je l'ay pû , par la lecture des livres de sciences & d'histoire : Et vous me permettez s'il vous plaît de vous dire , que j'ay lû aussi dans un autre Auteur une maxime que j'ay toujours heureusement pratiquée : Nous ne cachons notre secret , dit-il , qu'à des gens reconnus de tout le monde pour des indiscrets , qui abuseroient de notre confiance ; mais nous ne faisons aucune difficulté de le découvrir aux Sages , par-

ce que nous sommes persuadés qu'ils sçauront le garder. Le secret chez moy est dans une aussi grande feureté que s'il étoit dans un cabinet dont la clef fût perdue, & la porte bien scellée.

Zobéide connut que le Porteur ne manquoit pas d'esprit ; mais jugeant qu'il avoit envie d'être du regal qu'elles vouloient se donner, elle lui re-partit en souriant : Vous sçavez que nous nous préparons à nous regaler ; mais vous sçavez en même tems que nous avons fait une dépense considérable, & il ne seroit pas juste que sans y contribuer, vous fussiez de la partie. La belle Safie appuia le sentiment de sa Sœur ; Mon ami, dit-elle au Porteur, n'avez-vous jamais oïi dire ce que l'on dit assez communement : Si vous apportez quelque chose, vous serez quelque chose avec nous ; si vous n'apportez rien, retirez-vous avec rien.

Le Porteur malgré sa rethorique, auroit peut-être été obligé de se retirer avec confusion, si Amine prenant fortement son parti, n'eût dit à Zobéide & à Safie : Mes cheres sœurs, je vous conjure de permettre qu'il de-

meure avec nous : Il n'est pas besoin de vous dire qu'il nous divertira ; vous voyez bien qu'il en est capable ; je vous assure que sans sa bonne volonté, sa legereté & son courage à me suivre, je n'aurois pû venir à bout de faire tant d'emplettes en si peu de tems : d'ailleurs si je vous repetois toutes les douceurs qu'il m'a dites en chemin, vous feriez peu surprises de la protection que je lui donne.

A ces paroles d'Amine, le Porteur transporté de joye, se laissa tomber sur les genoux, & baïsa la terre aux pieds de cette charmante personne ; & en se relevant ; Mon aimable Dame, lui dit-il, vous avez commencé aujourd'hui mon bonheur ; vous y mettez le comble par une action si genereuse ; je ne puis assez vous témoigner ma reconnoissance : au reste, mes Dames, ajouta-t-il, en s'adressant aux trois sœurs ensemble, puisque vous me faites un si grand honneur, ne croyez pas que j'en abuse & que je me considere comme un homme qui le merite ; non, je me regarderay toujours comme le plus humble de vos Esclaves. En

achevant ces mots, il voulut rendre l'argent qu'il avoit reçu : mais la grave Zobéide lui ordonna de le garder. Ce qui est une fois sorti de nos mains, dit-elle, pour recompenser ceux qui nous ont rendu service, n'y retourne plus.... L'aurore, qui parut, vint en cet endroit imposer silence à Scheherazade.

Dinarzade, qui l'écoutoit avec beaucoup d'attention, en fut fort fâchée; mais elle eut sujet de s'en consoler; parce que le Sultan curieux de sçavoir ce qui se passeroit entre les trois belles Dames & le Porteur, remit la suite de cette histoire à la nuit suivante, & se leva pour aller s'acquitter de ses fonctions ordinaires.



XXXI. NUIT.

DInarzade, le lendemain, ne manqua pas de réveiller la Sultane à l'heure ordinaire, & de lui dire : Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie, en attendant le jour qui

paraîtra bientôt, de poursuivre le merveilleux conte que vous avez commencé. Scheherazade prit alors la parole, & s'adressant au Sultan : Siré, dit-elle, je vais avec votre permission contenter la curiosité de ma sœur. En même temps, elle reprit ainsi l'histoire des trois Calenders.

Zobéide ne voulut donc point reprendre l'argent du porteur ; mais, mon ami, lui dit-elle, en consentant que vous demeuriez avec nous, je vous avertis que ce n'est pas seulement à condition que vous garderez le secret que nous avons exigé de vous ; nous prétendons encore que vous observiez exactement les règles de la bienfiance & de l'honnêteté. Pendant qu'elle tenoit ce discours, la charmante Amine quitta son habillement de ville, attachâ sa robe à sa ceinture pour agir avec plus de liberté, & prépara la table : Elle servit plusieurs sortes de mets, & mit sur un buffet des bouteilles de vin & des tasses d'or. Après cela les Dames se placèrent, & firent asséoir à leurs côtes le Porteur, qui étoit satisfait au-delà de tout ce qu'on peut

dire, de se voir à table avec trois personnes d'une beauté si extraordinaire.

Après les premiers morceaux, Amine qui s'étoit placée près du buffet, prit une bouteille & une tasse, se versa à boire, & but la première, suivant la coûtume des Arabes. Elle versa ensuite à ses sœurs, qui burent l'une après l'autre, puis remplissant pour la quatrième fois la même tasse, elle la presenta au Porteur, lequel en la recevant baisa la main d'Amine, & chanta avant que de boire, une chanson, dont le sens étoit : que comme le vent emporte avec lui la bonne odeur des lieux parfumez par où il passe, de même le vin qu'il alloit boire, venant de sa main, en recevoit un goût plus exquis que celui qu'il avoit naturellement. Cette chanson réjouit les Dames, qui chanterent à leur tour. Enfin la compagnie fut de très-bonne humeur pendant le repas, qui dura fort long-temps ; & fut accompagné de tout ce qui pouvoit le rendre agréable.

Le jour alloit bientôt finir, lorsque Safie prenant la parole au nom des

trois Dames , dit au Porteur : Levez-vous , partez , il est temps de vous retirer. Le Porteur ne pouvant se résoudre à les quitter , répondit : Eh mes Dames, où me commandez-vous d'aller en l'état où je me trouve ? Je suis hors de moi-même à force de vous voir & de boire ; je ne retrouverois jamais le chemin de ma maison ; donnez-moi la nuit pour me reconnoître ; je la passerai où il vous plaira ; mais il ne me faut pas moins de temps pour me remettre dans le même état où j'étois lorsque je suis entré chez vous ; avec cela je doute encore que je n'y laisse la meilleure partie de moi-même.

Amine prit une seconde fois le parti du Porteur : Mes sœurs , dit-elle , il a raison ; je lui sçai bon gré de la demande qu'il nous fait : il nous a assez bien diverties : si vous voulez m'en croire , ou plutôt , si vous m'aimez autant que j'en suis persuadée , nous le retiendrons pour passer la soirée avec nous. La sœur , dit Zobéide , nous ne pouvons rien refuser à votre prière. Porteur , continua-t-elle , en s'adressant à lui nous voulons bien encore vous

216. *Les mille & une Nuit.*

faire cette grace ; mais nous y mettons une nouvelle condition. Quoique nous puissions faire en votre presence, par rapport à nous ou à autre chose, gardez-vous bien d'ouvrir seulement la bouche pour nous en demander la raison : car en nous faisant des questions sur des choses qui ne vous regardent nullement, vous pourriez entendre ce qui ne vous plairoit pas : prenez-y garde, & ne vous avisez pas d'être trop curieux en voulant approfondir les motifs de nos actions.

Madame, repartit le Porteur, je vous promets d'observer cette condition avec tant d'exactitude, que vous n'aurez pas lieu de me reprocher d'y avoir contrevenu, & encore moins de punir mon indiscretion : ma langue en cette occasion sera immobile, & mes yeux seront comme un miroir qui ne conserve rien des objets qu'il a reçûs. Pour vous faire voir, reprit Zobéide, d'un air très-sérieux, que ce que nous vous demandons n'est pas nouvellement établi parmi nous, levez vous, & allez lire ce qui est écrit audessus de notre porte en dedans.

Le Porteur alla jusques-là , & y lut ces mots , qui étoient écrits en gros caracteres d'or : *Qui parle de choses qui ne le regardent point , entend ce qui ne lui plaît pas.* Il revint ensuite trouver les trois sœurs : Mesdames , leur dit-il , je vous jure que vous ne m'entendrez parler d'aucune chose qui ne me regardera pas , & où vous puissiez avoir intérêt.

Cette convention faite , Amine apporta le souper ; & quand elle eut éclairé la Sale d'un grand nombre de bougies préparées avec le bois d'aloës & l'ambre-gris , qui répandirent une odeur agréable , & firent une belle illumination , elle s'assit à table avec ses sœurs & le Porteur. Ils recommencerent à manger , à boire , à chanter , & à reciter des vers. Les Dames prenoient plaisir à enyvrer le Porteur , sous prétexte de le faire boire à leur santé. Les bons mots ne furent point épargnez : enfin ils étoient tous dans la meilleure humeur du monde , lorsqu'ils dûrent frapper à la porte Scheherazade fut obligée en cet endroit d'interrompre son recit , parce

qu'elle vit paroître le jour.

Le Sultan ne doutant point que la suite de cette histoire ne méritât d'être entendüe, la remit au lendemain, & se leva.



XXII. NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Dinarzade appella la Sultane : Au nom de Dieu, ma sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer le conte de ces trois belles Filles ; je suis dans une extrême impatience de sçavoir qui fraploit à leur porte. Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade, je vous assure que ce que je vais vous raconter n'est pas indigne de l'attention du Sultan mon Seigneur.

Dès que les Dames, poursuivit-elle, entendirent frapper à la porte, elles se leverent toutes trois en même tems pour aller ouvrir ; mais Safie, à qui cette fonction appartenoit particulièrement, fut la plus diligente ; les

deux autres se voyant prevenuës , demeurèrent , & attendirent qu'elle vînt leur apprendre qui pouvoit avoir affaire chez elles si tard. Safie revint : Mes sœurs , dit-elle , il se presente une belle occasion de passer une bonne partie de la nuit fort agreablement ; & si vous êtes de même sentiment que moy , nous ne la laisserons point échapper. Il y a à notre porte trois Calenders , au moins , ils me paroissent tels à leur habillement : mais ce qui va sans doute vous surprendre , ils sont tous trois borgnes de l'œil droit , & ont la tête , la barbe & les sourcils ras. Ils ne font , disent-ils , que d'arriver tout presentement à Bagdad , où ils ne sont jamais venus : & comme il est nuit , & qu'ils ne sçavent où aller loger , ils ont frappé par hazard à notre porte ; & ils nous prient pour l'amour de Dieu d'avoir la charité de les recevoir. Ils se mettent peu en peine du lieu que nous voudrons leur donner , pourvû qu'ils soient à couvert. Ils se contenteront d'une écurie. Ils sont jeunes & assez bien-faits : ils paroissent même avoir beau-

coup d'esprit ; mais je ne puis penser , sans rire , à leur figure plaisante & uniforme. En cet endroit , Safie s'interrompit elle-même , & se mit à rire de si bon cœur , que les deux autres Dames & le Porteur ne pûrent s'empêcher de rire aussi. Mes bonnes sœurs , reprit-elle , ne voulez-vous pas bien que nous les fassions entrer ? Il est impossible qu'avec des gens tels que je viens de vous les dépeindre , nous n'achevions la journée encore mieux que nous ne l'avons commencée. Ils nous divertiront fort , & ne nous feront point à charge , puisqu'ils ne nous demandent une retraite que pour cette nuit seulement , & que leur intention est de nous quitter d'abord qu'il sera jour.

Zobeïde & Amine firent difficulté d'accorder à Safie ce qu'elle demandoit , & elle en sçavoit bien la raison elle-même. Mais elle leur témoigna une si grande envie d'obtenir d'elles cette faveur , qu'elles ne purent la lui refuser. Allez , lui dit Zobeïde , faites-les donc entrer ; mais n'oubliez pas de les avertir de ne point parler de

se qui ne les regardera pas , & de leur faire lire ce qui est écrit audeffus de la porte. A ces mots Safie courut ouvrir avec joye , & peu de tems après , elle revint accompagnée des trois Calenders.

Les trois Calenders firent en entrant une profonde reverence aux Dames , qui s'étoient levées pour les recevoir , & qui leur dirent obligamment qu'ils étoient les bien-venus, qu'elles étoient bien-aïses de trouver l'occasion de les obliger , & de contribuer à les remettre de la fatigue de leur voyage ; & enfin elles les inviterent à s'asseoir auprès d'elles. La magnificence du lieu & l'honnêteté des Dames firent concevoir aux Calenders une haute idée de ces belles Hôteses ; mais avant que de prendre place , ayant par hazard jetté les yeux sur le Porteur , & le voyant habillé à peu près comme d'autres Calenders , avec lesquels ils étoient en différent sur plusieurs points de discipline , & qui ne se razoient pas la barbe & les sourcils , un d'entr'eux prit la parole : Voila, dit-il , apparemment un de nos freres Arabes les revoltez.

Le Porteur à moitié endormi , & la tête échauffée du vin qu'il avoit bû , se trouva choqué de ces paroles , & sans se lever de sa place , répondit aux Calenders , en les regardant fierement : Asseyez-vous , & ne vous meslez pas de ce que vous n'avez que faire. N'avez-vous pas lû audeffus de la porte l'inscription qui y est : ne pretendez pas obliger le monde à vivre à votre mode , vivez à la nôtre.

Bon-homme , reprit le Calender qui avoit parlé , ne vous mettez point en colere ; nous ferions bien fâchez de vous en avoir donné le moindre sujet , & nous sommes au contraire prêts à recevoir vos commandemens. La querelle auroit pû avoir de la suite ; mais les Dames s'en mêlerent , & pacifierent toutes choses.

Quand les Calenders se furent assis à table , les Dames leur servirent à manger , & l'enjoüée Safie particulièrement , prit soin de leur verser à boire Scheherazade s'arrêta en cet endroit , parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Le Sultan se leva , pour aller remplir ses devoirs , se promettant

bien d'entendre la suite de ce conte le lendemain ; car il avoit grande envie d'apprendre pourquoi les Calenders étoient borgnes , & tous trois du même œil.



XXXIII. NUIT.

U Ne heure avant le jour Dinarzade s'étant éveillée , dit à la Sultane : Ma chere sœur , si vous ne dormez pas , contez-moy , je vous prie , ce qui se passa entre les Dames & les Calenders. Très-volontiers , répondit Scheherazade. En même tems , elle continua de cette maniere le conte de la nuit précédente.

Après que les Calenders eurent bû & mangé à discretion , ils témoignèrent aux Dames qu'ils se feroient un grand plaisir de leur donner un concert , si elles avoient des instrumens , & qu'elles voulussent leur en faire apporter. Elles acceptèrent l'offre avec joye. La belle Safie se leva pour en aller querir. Elle revint un moment

ensuite, & leur presenta une flûte d'un du pais, une autre à la Persienne, & un tambour de basque. Chaque Calender reçut de sa main l'instrument qu'il voulut choisir, & ils commencerent tous trois à jouer un air. Les Dames qui sçavoient des paroles sur cet air, qui étoit des plus gais, l'accompagnerent de leur voix; mais elles s'interrompoient de tems en tems par de grands éclats de rire que leur faisoient faire les paroles.

Au plus fort de ce divertissement, & lors que la compagnie étoit le plus en joye, on frappa à la porte. Saisie cessa de chanter, & alla voir ce que c'éroit. Mais, Sire, dit en cet endroit Scheherazade au Sultan, il est bon que votre Majesté sçache pourquoi l'on frappoit si tard à la porte des Dames; & en voici la raison. Le Calife Haroun Alraschid avoit coûtume de marcher très-souvent la nuit incognito, pour sçavoir par lui-même si tout étoit tranquille dans la Ville, & s'il ne s'y commettoit pas de desordres.

Cette nuit-là, le Calife étoit sorti de bonne heure, accompagné de Gia-

far son grand Visir , & de Mesrour Chef des Eunuques de son Palais, tous trois deguisez en marchands. En passant par la rue des trois Dames , ce Prince entendant le son des instrumens & des voix , & le bruit des éclats de rire , dit au Visir : Allez , frappez à la porte de cete maison où l'on fait tant de bruit ; je veux y entrer , & en apprendre la cause. Le Visir eut beau lui représenter que c'étoit des femmes qui se regaloient ce soir-là ; que le vin apparemment leur avoit échauffé la tête , & qu'il ne devoit pas s'exposer à recevoir d'elles quelque insulte ; qu'il n'étoit pas encore heure induë , & qu'il ne falloit pas troubler leur divertissement. Il n'importe , repartit le Calife , frappez , je vous l'ordonne.

C'étoit donc le grand Visir Giafar qui avoit frappé à la porte des Dames par ordre du Calife , qui ne vouloit pas être connu. Safie ouvrit , & le Visir remarquant à la clarté d'une bougie qu'elle tenoit , que c'étoit une Dame d'une grande beauté , jouïa parfaitement bien son personnage. Il lui fit une profonde reverence , & lui dit

226 *Les mille & une Nuit.*

d'un air respectueux : Madame , nous sommes trois marchands de Mouffoul, arrivez depuis environ dix jours avec de riches marchandises que nous avons en magasin dans un Khan , où nous avons pris logement. Nous avons été aujourd'hui chez un marchand de cette Ville , qui nous avoit invitez à l'aller voir. Il nous a regalez d'une collation ; & comme le vin nous avoit mis de belle humeur , il a fait venir une troupe de danseuses. Il étoit déjà nuit ; & dans le tems que l'on jouïoit des instrumens , que les danseuses dansoient , & que la compagnie faisoit grand bruit , le Guet a passé , & s'est fait ouvrir. Quelques-uns de la compagnie ont été arrêtez : Pour nous , nous avons été assez heureux pour nous sauver par dessus une muraille. Mais , ajouta le Visir , comme nous sommes Etrangers , & avec cela un peu pris de vin , nous craignons de rencontrer une autre escoüade du Guet , ou la même , avant que d'arriver à notre Khan , qui est éloigné d'ici. Nous y arriverions même inutilement , car la porte est fermée , & ne sera ouverte que demain

matin ; quelque chose qu'il puisse arriver. C'est pourquoi, Madame, ayant oüi en passant des instrumens & des voix, nous avons jugé que l'on n'étoit pas encore retiré chez vous ; & nous avons pris la liberté de frapper pour vous supplier de nous donner retraite jusqu'au jour. Si nous vous paroissions dignes de prendre part à votre divertissement, nous tâcherons d'y contribuer en ce que nous pourrons, pour reparer l'interruption que nous y avons causée. Sinon, faites-nous seulement la grace de souffrir que nous passions la nuit à couvert sous votre vestibule.

Pendant ce discours de Giafar, la belle Safie eut le tems d'examiner le Visir, & les deux personnes qu'il disoit Marchands comme lui ; & jugeant à leurs phisionomies que ce n'étoient pas des gens du commun, elle leur dit, qu'elle n'étoit pas la maîtresse, & que s'ils vouloient se donner un moment de patience, elle reviendroit leur apporter la réponse.

Safie alla faire ce rapport à ses sœurs, qui balancerent quelque tems sur le

parti qu'elles devoient prendre. Mais elles étoient naturellement bienfaisantes, & elles avoient déjà fait la même grace aux trois Calenders. Ainsi elles résolurent de les laisser entrer.
 Scheherazade se preparoit à poursuivre son conte ; mais s'étant apperçue qu'il étoit jour, elle interrompit là son récit. La qualité des nouveaux Acteurs que la Sultane venoit d'introduire sur la scene, piquant la curiosité de Schahriar, & le laissant dans l'attente de quelque événement singulier, ce Prince attendit la nuit suivante avec impatience.



X X X I V. N U I T.

DInarzade, aussi curieuse que le Sultan d'apprendre ce que produiroit l'arrivée du Calife chez les trois Dames, n'oublia pas de recueillir la Sultane de fort bonne heure. Si vous ne dormez pas, ma sœur lui dit-elle, je vous supplie de reprendre l'histoire des Calenders. Scheheraza-

de aussitôt la poursuivit de cette sorte avec la permission du Sultan.

Le Calife, son grand Visir, & le Chef de ses Eunuques, ayant été introduits par la belle Safie, saluerent les Dames & les Calenders avec beaucoup de civilité. Les Dames les reçurent de même, les croyant Marchands; & Zobeïde comme la principale, leur dit d'un air grave & sérieux qu'il lui convenoit; Vous êtes les bien venus; mais avant toutes choses, ne trouvez pas mauvais que nous vous demandions une grace. Hé quelle grace, Madame, répondit le Visir; peut-on refuser quelque chose à de si belles Dames? C'est, reprit Zobeïde, de n'avoir que des yeux, & point de langue; de ne nous pas faire des questions sur quoi que vous puissiez voir, pour en apprendre la cause; & de ne point parler de ce qui ne vous regardera pas; de crainte que vous n'entendiez ce qui ne vous seroit pas agreable. Vous serez obéie, Madame, repartit le Visir. Nous ne sommes ni censeurs, ni curieux indiscrets: C'est bien assez que nous ayons attention à ce qui nous

regarde, sans nous mêler de ce qui ne nous regarde pas. A ces mots chacun s'assit, la conversation se lia, & l'on recommença de boire en faveur des nouveaux venus.

Pendant que le Visir Giafar entretenoit les Dames, le Calife ne pouvoit cesser d'admirer leur beauté extraordinaire, leur bonne grâce, leur humeur enjouée, & leur esprit. D'un autre côté, rien ne lui paroïssoit plus surprenant que les Calenders, tous trois borgnes de l'œil droit. Il se seroit volontiers informé de cette singularité; mais la condition qu'on venoit d'imposer à lui & à sa compagnie, l'empêcha d'en parler. Avec cela, quand il faisoit reflexion à la richesse des meubles, à leur arrangement bien entendu, & à la propreté de cette maison, il ne pouvoit se persuader qu'il n'y eût pas de l'enchantement.

L'entretien étant tombé sur les divertissemens & les différentes manières de se réjouir, les Calenders se leverent, & danserent à leur mode une danse, qui augmenta la bonne opinion que les Dames avoient déjà conçue

d'eux , & qui leur attira l'estime du Calife & de sa compagnie.

Quand les trois Calenders eurent achevé leur danse , Zobeïde se leva , & prenant Amine par la main : Ma sœur , lui dit-elle , levez-vous ; la compagnie ne trouvera pas mauvais que nous ne nous contraignions point ; & leur présence n'empêchera pas que nous ne fassions ce que nous avons coutûme de faire. Amine qui comprit ce que sa sœur vouloit dire , se leva , & emporta les plats , la table , les flacons , les tasses , & les instrumens dont les Calenders avoient joué.

Safie ne demeura pas à rien faire : elle balaya la Sale , mit à sa place tout ce qui étoit dérangé , moucha les bougies , & y appliqua d'autres bois d'aloës , & d'autre ambre gris. Cela étant fait , elle pria les trois Calenders de s'asseoir sur le Sofa d'un côté , & le Calife de l'autre avec sa compagnie. A l'égard du Porteur , elle lui dit : Levez-vous , & vous preparez à nous prêter la main à ce que nous allons faire ; un homme tel que vous , qui est comme de la maison , ne doit

pas demeurer dans l'inaction.

Le Porteur avoit un peu cuvé son vin : Il se leva promptement , & après avoir attaché le bas de sa robe à sa ceinture : Me voila prest , dit-il , de quoi s'agit-il ? Cela va bien , répondit Safie , attendez que l'on vous parle ; vous ne ferez pas long-tems les bras croisez. Peu de tems après , on vit paroître Amine avec un siege , qu'elle posa au milieu de la Salle. Elle alla ensuite à la porte d'un cabinet , & l'ayant ouverte , elle fit signe au Porteur de s'approcher. Venez , lui dit-elle , & m'aidez. Il obéit , & y étant entré avec elle , il en sortit un moment après suivi de deux chiennes noires , dont chacune avoit un collier attaché à une chaîne qu'il tenoit , & qui paroissoient avoir été maltraitées à coups de fouet. Il s'avança avec elles au milieu de la Salle.

Alors Zobeïde , qui s'étoit assise entre les Calenders , & le Calife , se leva , & marcha gravement jusqu'où étoit le Porteur. C'a , dit-elle , en poussant un grand soupir , faisons notre devoir. Elle se retroussa les bras jus-

jusqu'au coude , & après avoir pris un fouet que Safie lui presenta : Porteur, dit-elle , remettez une de ces deux chiennes à ma sœur Amine , & approchez-vous de moy avec l'autre.

Le Porteur fit ce qu'on lui commandoit , & quand il se fut approché de Zobeïde , la chienne qu'il tenoit commença de faire des cris , & se tourna vers Zobeïde , en levant la tête d'une manière suppliante. Mais Zobeïde , sans avoir égard à la triste contenance de la chienne qui faisoit pitié , ni à ses cris qui remplissoient toute la maison , lui donna des coups de fouet à perte d'haleine ; & lors qu'elle n'eut plus la force de lui en donner davantage , elle jeta le fouet par terre ; puis prenant la chaîne de la main du Porteur , elle leva la chienne par les pattes ; & se mettant toutes deux à se regarder d'un air triste & touchant , elles pleurèrent l'une & l'autre. Enfin Zobeïde tira son mouchoir , essuya les larmes de la chienne , la baisa , & remettant la chaîne au Porteur : Allez , lui dit-elle , ramenez-la où vous l'avez prise , & amenez-moy l'autre.

Le Porteur remena la chienne foïetée au cabinet, & en revenant, il prit l'autre des mains d'Amine, & l'alla presenter à Zobeïde qui l'attendoit. Tenez-la, comme la première, lui dit-elle; puis ayant repris le foïet, elle la maltraita de la même manière. Elle pleura ensuite avec elle; essuia ses pleurs, la baïsa, & la remit au Porteur, à qui l'agréable Amine épargna la peine de la remener au cabinet; car elle s'en chargea elle-même.

Cependant les trois Calenders, le Calife, & sa compagnie furent extraordinairement étonnez de cette execution. Ils ne pouvoient comprendre comment Zobeïde après avoir foïetée avec tant de furie les deux chiennes, animaux immondes, selon la religion Musulmane, pleuroit ensuite avec elles, leur essuioit les larmes, & les baïsoit. Ils en murmurèrent en eux-mêmes. Le Calife sur tout plus impatient que les autres, mouroit d'envie de sçavoir le sujet d'une action qui lui paroïssoit si étrange, & ne cessoit de faire signe au Visir de parler pour s'en informer. Mais le Visir tenoit la tête d'un autre côté,

Jusqu'à ce que pressé par des signes si souvent reïterez, il répondit par d'autres signes que ce n'étoit pas le tems de satisfaire sa curiosité.

Zobeïde demeura quelque tems à la même place au milieu de la Salle, comme pour se remettre de la fatigue qu'elle venoit de se donner en fouëtant les deux chiennes. Ma chere sœur, lui dit la belle Safie, ne vous plaît-il pas de retourner à votre place, afin qu'à mon tour, je fasse aussi mon personnage? Oui, répondit Zobeïde. En disant cela, elle alla s'asseoir sur le Sofa, ayant à sa droite le Calife, Giafar, & Mesrour; & à sa gauche les trois Calenders, & le Porteur..... Sire, dit en cet endroit Scheherazade, ce que votre Majesté vient d'entendre, doit sans doute lui paroître merveilleux; mais ce qui reste à raconter l'est encore bien davantage. Je suis persuadée que vous en conviendrez la nuit prochaine, si vous voulez bien me permettre de vous achever cette histoire. Le Sultan y consentit, & se leva, parce qu'il étoit jour.



X X X V. N U I T.

DInarzadé ne fut pas plutôt éveillée le lendemain, qu'elle s'écria : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de reprendre le beau conte d'hier. La Sultane se souvenant de l'endroit où elle en étoit demeurée, parla aussitôt de cette sorte, en adressant la parole au Sultan.

Sire, après que Zobeïde eut repris sa place, toute la compagnie garda quelque tems le silence. Enfin Safie, qui s'étoit assise sur le siege au milieu de la Salle, dit à sa sœur Amine : Ma chere sœur, levez-vous, je vous en conjure; vous comprenez bien ce que je veux dire. Amine se leva, & alla dans un autre Cabinet que celui d'où les deux chiennes avoient été amenées. Elle en revint tenant un étui garni de saïn jaune, relevé d'une riche broderie d'or & de soye verte. Elle s'approcha de Safie, & ouvrit l'étui, d'où elle tira un Lut, qu'elle lui presenta.

Elle le prit, & après avoir mis quelque tems à l'accorder, elle commença de le toucher; & l'accompagnant de sa voix, elle chanta une chanson sur les tourmens de l'absence, avec tant d'agrément, que le Calife & tous les autres en furent charmez. Lors qu'elle eut achevé, comme elle avoit chanté avec beaucoup de passion & d'action en même tems: Tenez ma sœur, dit-elle à l'agréable Amine, je n'en puis plus, & la voix me manque; obligez la compagnie, en jouant & en chantant à ma place. Très-volontiers, répondit Amine, en s'approchant de Safie, qui lui remit le Lut entre les mains, & lui ceda sa place.

Amine ayant un peu présumé, pour voir si l'instrument étoit d'accord, joua & chanta presque aussi long-tems sur le même sujet; mais avec tant de vehemence, & elle étoit si touchée, ou pour mieux dire, si pénétrée du sens des paroles qu'elle chantoit, que les forces lui manquerent en achevant.

Zobeide voulut lui marquer sa satisfaction: Ma Sœur, dit-elle, vous

avez fait des merveilles ; on voit bien que vous sentez le mal que vous exprimez si vivement. Amine n'eut pas le tems de répondre à cette honnesteté. Elle se sentit le cœur si pressé en ce moment, qu'elle ne songea qu'à se donner de l'air, en laissant voir à toute la compagnie une gorge & un sein, non pas blanc, tel qu'une Dame comme Amine devoit l'avoir, mais tout meurtri de cicatrices ; ce qui fit une espece d'horreur aux Spectateurs. Neanmoins cela ne lui donna pas de soulagement, & ne l'empêcha pas de s'évanouir..... Mais, Sire, dit Scheherazade, je ne m'apperçois pas que voila le jour. A ces mots, elle cessa de parler, & le Sultan se leva. Quand ce Prince n'auroit pas resolu de differer la mort de la Sultane, il n'auroit pû encore se résoudre à lui ôter la vie. Sa curiosité étoit trop interessée à entendre jusqu'à la fin un conte rempli d'évenemens si peu attendus.

XXXVI. NUIT.

DInarzade, suivant sa coutume, dit à la Sultane ; Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer l'histoire des Dames & des Calenders. Scheherazade la reprit ainsi.

Pendant que Zobeïde & Safie coururent au secours de leur sœur, un des Calenders ne put s'empêcher de dire : Nous aurions mieux aimé coucher à l'air, que d'entrer ici, si nous avions crû y voir de pareils spectacles. Le Calife, qui l'entendit, s'approcha de lui & des autres Calenders, & s'adressant à eux : Que signifie tout ceci, dit-il ? Celui qui venoit de parler lui répondit : Seigneur, nous ne le savons pas plus que vous. Quoi, reprit le Calife, vous n'êtes pas de la maison ? ni vous ne pouvez rien nous apprendre de ces deux chiennes noires, & de cette Dame évanouie, & si indignement maltraitée ? Seigneur, repar- tirent les Calenders ; de notre vie nous

ne sommes venus en cette maison, & nous n'y sommes entrez que quelques momens avant vous.

Cela augmenta l'étonnement du Calife. Peut-être, repliqua-t-il, que cette homme qui est avec vous en sçait quelque chose. L'un des Calenders fit signe au Porteur de s'approcher, & lui demanda s'il ne sçavoit pas pourquoi les chiennes noires avoient été fouettées, & pourquoi le sein d'Amine paroissoit meurtri. Seigneur, répondit le Porteur, je puis jurer par le grand Dieu vivant que si vous ne sçavez rien de tout cela, nous n'en sçavons pas plus les uns que les autres. Il est bien vrai que je suis de cette Ville; mais je ne suis jamais entré qu'aujourd'hui dans cette maison; & si vous êtes surpris de m'y voir, je ne le suis pas moins de m'y trouver en votre compagnie. Ce qui redouble ma surprise, ajouta-t-il, c'est de ne voir ici aucun homme avec ces Dames.

Le Calife, sa compagnie, & les Calenders avoient crû que le Porteur étoit du logis, & qu'il pourroit les informer de ce qu'ils desiroient sçavoir.

voir. Le Calife resolu de satisfaire sa curiosité à quelque prix que ce fust, dit aux autres : Ecoutez ; puisque nous voila sept hommes , & que nous n'avons affaire qu'à trois Dames , obligeons-les à nous donner l'éclaircissement que nous souhaitons. Si elles refusent de nous le donner de bon gré , nous sommes en état de les y contraindre.

Le grand Visir Giafar s'opposa à cet avis , & en fit voir les consequences au Calife , sans toutefois faire connoître ce Prince aux Calenders ; & lui adressant la parole, comme s'il eût été marchand : Seigneur , dit-il , confidez , je vous prie , que nous avons notre réputation à conserver. Vous sçavez à quelle condition ces Dames ont bien voulu nous recevoir chez elles ; nous l'avons acceptée. Que diroit-on de nous, si nous y contrevenions ? Nous serions encore plus blâmables , s'il nous arrivoit quelque malheur. Il n'y a pas d'apparence qu'elles aient exigé de nous cette promesse , sans être en état de nous faire repentir , si nous ne la tenons pas.

En cet endroit, le Visir tira le Calife à part, & lui parlant tout bas ; Seigneur, poursuivit-il, la nuit ne durera pas encore long-tems ; que votre Majesté se donne un peu de patience. Je viendray prendre ces Dames demain matin, je les ameneray devant votre trône, & vous apprendrez d'elles tout ce que vous voulez sçavoir. Quoique ce conseil fût très-judicieux, le Calife le rejetta, imposa silence au Visir, en lui disant qu'il ne pouvoit attendre si long-tems, & qu'il prétendoit avoir à l'heure même l'éclaircissement qu'il desiroit.

Il ne s'agissoit plus que de sçavoir qui porteroit la parole. Le Calife tâcha d'engager les Calenders à parler les premiers ; mais ils s'en excuserent. A la fin ils convinrent tous ensemble que ce seroit le Porteur. Il se preparoit à faire la question fatale, lorsque Zobeïde, après avoir secouru Amine, qui étoit revenuë de son évanouissement, s'approcha d'eux. Comme elle les avoit oui parler haut & avec chaleur, elle leur dit : Seigneurs, de quoi parlez-vous ? quelle est votre contestation ?

Le Porteur prit alors la parole : Madame, dit-il, ces Seigneurs vous supplient de vouloir bien leur expliquer pourquoi après avoir maltraité vos deux chiennes, vous avez pleuré avec elles, & d'où vient que la Dame qui s'est évanouïe a le sein couvert de cicatrices ? C'est, Madame, ce que je suis chargé de vous demander de leur part.

Zobéïde, à ces mots, prit un air fier, & se tournant du côté du Calife, de sa compagnie & des Calenders : Est-il-vrai, Seigneurs, leur dit-elle, que vous l'avez chargé de me faire cette demande ? Ils répondirent tous qu'oüi, excepté le Visir Giafar, qui ne dit mot. Sur cet aveu, elle leur dit d'un ton qui marquoit combien elle se tenoit offensée : Avant que de vous accorder la grace que vous nous avez demandée de vous recevoir, afin de prévenir tout sujet d'être mécontentes de vous, parce que nous sommes seules, nous l'avons fait sous la condition que nous vous avons imposée de ne pas parler de ce qui ne vous regarderoit point, de peur d'entendre ce qui ne vous plai-

roit pas. Après vous avoir reçûs & régalez du mieux qu'il nous a été possible, vous ne laissez pas toutefois de manquer de parole. Il est vrai que cela arrive par la facilité que nous avons eüe ; mais c'est ce qui ne vous excuse point, & votre procédé n'est pas honneste. En achevant ces paroles, elle frappa fortement des pieds & des mains par trois fois, & cria : Venez vite. Aussi-tôt une porte s'ouvrit, & sept Esclaves noirs, puissans & robustes, entrèrent le sabre à la main, se faisirent chacun d'un des sept hommes de la compagnie, les jetterent par terre, les traînerent au milieu de la Salle, & se préparèrent à leur couper la tête.

Il est aisé de se représenter quelle fut la frayeur du Calife. Il se repentit alors, mais trop tard, de n'avoir pas voulu suivre le conseil de son Vifir. Cependant ce malheureux Prince, Giafar, Mesfrou, le Porteur & les Calenders, étoient prêts à payer de leurs vies leur indiscrette curiosité ; mais avant qu'ils reçûssent le coup de la mort, un des Esclaves dit à Zobéïde & à ses sœurs : Hautes, Puissantes & respecta-

bles Maîtresses, nous commandez-vous de leur couper le cou ? Attendez , lui répondit Zobéïde, il faut que je les interroge auparavant. Madame , interrompit le Porteur effrayé ; au nom de Dieu , ne me faites pas mourir pour le crime d'autrui. Je suis innocent ; ce sont eux qui sont les coupables. Helas, continua-t-il en pleurant, nous passions le temps si agréablement : Ces Calenders borgnes sont la cause de ce malheur ; il n'y a pas de Ville qui ne tombe en ruine devant des gens de si mauvais augure. Madame , je vous supplie de ne pas confondre le premier avec le dernier ; & songez qu'il est plus beau de pardonner à un misérable comme moi , dépourvû de tout secours, que de l'accabler de votre pouvoir & le sacrifier à votre ressentiment.

Zobéïde , malgré sa colere , ne put s'empêcher de rire en elle-même des lamentations du Porteur. Mais sans s'arrêter à lui , elle adressa la parole aux autres une seconde fois. Répondez-moi , dit-elle , & m'apprenez qui vous êtes. Autrement vous n'avez plus

qu'un moment à vivre. Je ne puis croire que vous foyez d'honnestes gens ; ni des personnes d'autorité ou de distinction dans vôtre país , quel qu'il puisse être. Si cela étoit , vous auriez eu plus de retenuë & plus d'égard pour nous.

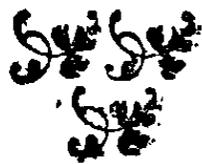
Le Calife impatient de son naturel , souffroit infiniment plus que les autres de voir que sa vie dépendoit du commandement d'une Dame offensée , & justement irritée ; mais il commença de concevoir quelque esperance , quand il vit qu'elle vouloit sçavoir qui ils étoient tous ; car il s'imagina qu'elle ne lui feroit pas ôter la vie , lors qu'elle seroit informée de son rang. C'est pourquoi il dit tout bas au Visir , qui étoit près de lui , de déclarer , promptement qui il étoit. Mais le Visir prudent & sage , voulant sauver l'honneur de son Maître , & ne pas rendre public le grand affront qu'il s'étoit attiré lui-même , répondit seulement : Nous n'avons que ce que nous méritons. Mais quand pour obéir au Calife , il auroit voulu parler , Zobéide ne lui en auroit pas donné le temps,

Elle s'étoit déjà adressée aux Calenders ; & les voyant tous trois borgnes , elle leur demanda s'ils étoient freres. Un d'entr'eux lui répondit pour les autres : Non , Madame, nous ne sommes pas freres par le sang , nous ne le sommes qu'en qualité de Calenders , c'est-à-dire , en observant le même genre de vie. Vous , reprit-elle , en parlant à un seul en particulier , êtes-vous borgne de naissance ? Non , Madame , répondit-il , je le suis par une aventure si surprenante , qu'il n'y a personne qui n'en profitât , si elle étoit écrite. Après ce malheur , je me fis raser la barbe & les fourcils , & me fis Calender , en prenant l'habit que je porte.

Zobéide fit la même question aux deux autres Calenders , qui lui firent la même réponse que le premier. Mais le dernier qui parla , ajouta : Pour vous faire connoître , Madame , que nous ne sommes pas des personnes du commun , & afin que vous ayez quelque considération pour nous , apprenez que nous sommes tous trois fils de Rois. Quoique nous ne nous soions jamais vus que ce soir , nous avons eu toutefois

le tems de nous faire connoître les uns aux autres pour ce que nous sommes, & j'ose vous assurer que les Rois de qui nous tenons le jour, font quelque bruit dans le monde.

A ce discours, Zobeïde modera son courroux, & dit aux Esclaves: Donnez-leur un peu de liberté, mais demeurez ici. Ceux qui nous raconteront leur histoire & le sujet qui les a amenez en cette maison, ne leur faites point de mal, laissez-les aller où il leur plaira; mais n'épargnez pas ceux qui refuseront de nous donner cette satisfaction..... A ces mots Scheherazade se tut, & son silence aussibien que le jour qui paroissoit, faisant connoître à Schahriar qu'il étoit tems qu'il se levast, ce Prince le fit, se propofant d'entendre le lendemain Scheherazade, parce qu'il souhaitoit de sçavoir qui étoient les trois Calenders borgnes.





X X X V I I . N U I T .

DInarzade qui prenoit toujours un plaisir extrême aux contes de la Sultane , la reveilla vers la fin de la nuit suivante. Ma chere sœur , lui dit-elle , si vous ne dormez pas , poursuivez , je vous en conjure , l'agréable histoire des Calenders.

Scheherazade en demanda la permission au Sultan , & l'ayant obtenuë : Sire , continua-t-elle , les trois Calenders , le Cālife , le grand Visir Giafar , l'Eunuque Mesrou , & le Porteur , étoient tous au milieu de la Salle assis sur le tapis de pied , en présence des trois Dames , qui étoient sur le Sofa , & des Esclaves prests à executer tous les ordres qu'elles voudroient leur donner.

Le Porteur ayant compris qu'il ne s'agissoit que de raconter son histoire pour se délivrer d'un si grand danger , prit la parole le premier , & dit : Madame , vous sçavez déjà mon histoire ,

& le sujet qui m'a amené chez vous. Ainsi ce que j'ay à vous raconter sera bientôt achevé. Madame votre sœur que voila , m'a pris ce matin à la place, où en qualité de Porteur, j'attendois que quelqu'un m'employât , & me fit gagner ma vie. Je l'ay suivie chez un marchand de vin , chez un vendeur d'herbes , chez un vendeur d'oranges, de limons & de citrons ; puis chez un vendeur d'amendes , de noix, de noisettes , & d'autres fruits ; ensuite chez un confiturier , & chez un droguiste ; de chez le droguiste , mon panier sur la tête , & chargé autant que je le pouvois être , je suis venu jusques chez vous , où vous avez eu la bonté de me souffrir jusqu'à present. C'est un grace dont je me souviendray éternellement. Voila mon histoire.

Quand le Porteur eut achevé , Zobeïde satisfaite lui dit : Sauve-toi, marche , que nous ne te voyons plus. Madame , reprit le Porteur , je vous supplie de me permettre encore de demeurer. Il ne seroit pas juste qu'après avoir donné aux autres le plaisir d'entendre mon histoire , je n'eusse pas

aussi celui d'écouter la leur. En disant cela, il prit place sur un bout du Sofa, fort joyeux de se voir hors d'un peril qui l'avoit tant allarmé. Après lui, un des trois Calenders prenant la parole, & s'adressant à Zobeide, comme à la principale des trois Dames, & comme à celle qui lui avoit commandé de parler, commença ainsi son histoire.

HISTOIRE

Du premier Calender, Fils de Roy.

M Adame, pour vous apprendre pourquoi j'ay perdu mon œil droit, & la raison qui m'a obligé de prendre l'habit de Calender, je vous diray que je suis né fils de Roy. Le Roi mon pere avoit un frere, qui re-
gnoit comme lui dans un état voisin. Ce frere eut deux enfans, un Prince & une Princesse; & le Prince & moy nous étions à peu près de même âge.

Lorsque j'eus fait tous mes exercices, & que le Roi mon pere m'eut donné une liberté honneste, j'allois

regulierement chaque année voir le Roi mon oncle, & je demeuroid à la Cour un mois ou deux; après quoi je me rendois auprès du Roi mon pere. Ces voyages nous donnerent occasion, au Prince mon cousin & à moy de contracter ensemble une amitié très-forte & très-particuliere. La derniere fois que je le vis, il me reçut avec de plus grandes demonstres de tendresse qu'il n'avoit fait encore; & voulant un jour me regaler, il fit pour cela des préparatifs extraordinaires. Nous fumes long-tems à table; & après que nous eumes bien soupé tous deux: Mon cousin, me dit-il, vous ne devinez jamais à quoi je me suis occupé depuis votre dernier voyage. Il y a un an qu'après votre depart, je mis un grand nombre d'ouvriers en besogne pour un dessein que je medite. J'ay fait faire un édifice qui est achevé, & on y peut loger presentement; vous ne ferez pas fâché de le voir: mais il faut auparavant que vous fassiez ferment de me garder le secret & la fidelité; ce sont deux choses que j'exige de vous.

L'amitié & la familiarité qui étoient entre nous , ne me permettant pas de lui rien refuser , je fis sans hésiter un serment tel qu'il le souhaitoit ; & alors il me dit : Attendez-moy ici , je suis à vous dans un moment. En effet, il ne tarda pas à revenir , & je le vis rentrer avec une Dame d'une beauté singulière , & magnifiquement habillée. Il ne me dit pas qui elle étoit , & je ne crus pas devoir m'en informer. Nous nous remîmes à table avec la Dame , & nous y demeurâmes encore quelque tems , en nous entretenant de choses indifferentes , & en buvant des razades à la santé l'un de l'autre. Après cela , le Prince me dit : Mon cousin , nous n'avons pas de tems à perdre , obligez - moy d'emmener avec vous cette Dame , & de la conduire d'un tel côté , à un endroit où vous verrez un tombeau en dôme nouvellement bâti. Vous le connoîtrez aisement ; la porte est ouverte : entrez-y ensemble , & m'attendez. Je m'y rendray bientôt.

Fidèle à mon serment , je n'en voulus pas sçavoir davantage , je presen-

254 *Les mille & une Nuit.*

taï là main à la Dame ; & -aux enseignes que le Prince mon cousin m'avoit données , je la conduisis heureusement au clair de la lune sans m'égarer. A peine fûmes-nous arrivez au tombeau, que nous vîmes paroître le Prince, qui nous suivoit , chargé d'une petite cruche pleine d'eau , d'une houë , & d'un petit sac où il y avoit du plâtre.

La houë lui servit à démolir le sepulcre vuide qui étoit au milieu du tombeau ; il ôta les pierres l'une après l'autre , & les rangea dans un coin. Quand il les eut toutes ôtées, il creusa la terre , & je vis une trappe qui étoit sous le sepulcre. Il la leva , & au dessous j'apperçus le haut d'un escalier en limaçon. Alors mon cousin s'adressant à la Dame , lui dit : Madame , voila par où l'on se rend au lieu dont je vous ay parlé. La Dame à ces mots , s'approcha , & descendit , & le Prince se mit en devoir de la suivre ; mais se tournant auparavant de mon côté : Mon cousin , me dit-il , je vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise ; je vous en remercie. Adieu. Mon cher cousin , m'écriai-je,

qu'est-ce que cela signifie ? Que cela vous suffise ; me répondit-il, vous pouvez reprendre le chemin par où vous êtes venu.

Scheherazade en étoit là, lorsque le jour venant à paroître, l'empêcha de passer outre. Le Sultân se leva, fort en peine de sçavoir le dessein du Prince & de la Dame, qui sembloient vouloir s'enterrer tout vifs. Il attendit impatiemment la nuit suivante pour en être éclairci.



X X X V I I I . N U I T .

SI vous ne dormiez pas, ma sœur, s'écria Dinarzade le lendemain avant le jour, je vous supplie de continuer l'histoire du premier Calender. Schahriar ayant aussi témoigné à la Sultane qu'elle lui feroit plaisir de poursuivre ce conte, elle en reprit le fil dans ces termes.

Madame, dit le Calender à Zobeïde, je ne pus tirer autre chose du Prince mon cousin, & je fus obligé de prendre congé de lui. En m'en retournant au Palais du Roi mon oncle,

les vapeurs du vin me montoient à la tête. Je ne laissai pas néanmoins de gagner mon appartement, & de me coucher. Le lendemain, à mon réveil, faisant reflexion sur ce qui m'étoit arrivé la nuit; & après avoir rappelé toutes les circonstances d'une aventure si singuliere, il me sembla que c'étoit un songe. Prévenu de cette pensée, j'envoyai sçavoir si le Prince mon cousin étoit en état d'être vû. Mais lors qu'on me rapporta qu'il n'avoit pas couché chez lui, qu'on ne sçavoit ce qu'il étoit devenu, & qu'on en étoit fort en peine, je jugeai bien que l'étrange événement du tombeau n'étoit que trop véritable. J'en fus vivement affligé, & me déroband à tout le monde, je me rendis secrettement au Cimetiere public, où il y avoit une infinité de tombeaux semblables à celui que j'avois vû. Je passai la journée à les considérer l'un après l'autre; mais je ne pus démêler celui que je cherchois, & je fis durant quatre jours la même recherche inutilement.

Il faut sçavoir que pendant ce temps-là le Roi mon oncle étoit absent. Il y
avoit

avoit plusieurs jours qu'il étoit à la chasse. Je m'ennuyai de l'attendre; & après avoir prié ses Ministres de lui faire mes excuses à son retour, je partis de son Palais pour me rendre à la Cour de mon pere, dont je n'avois pas coûtume d'être éloigné si long-tems. Je laissai les Ministres du Roi mon oncle fort en peine d'apprendre ce qu'étoit devenu le Prince mon cousin. Mais pour ne pas violer le serment que j'avois fait de lui garder le secret, je n'osay les tirer d'inquietude, & ne voulus rien leur communiquer de ce que je sçavois.

J'arrivai à la Capitale, où le Roi mon pere faisoit sa résidence; & contre l'ordinaire, je trouvai à la porte de son Palais une grosse garde, dont je fus environné en entrant. J'en demandai la raison, & l'Officier prenant la parole, me répondit: Prince, l'Armée a reconnu le grand Visir à la place du Roi votre pere, qui n'est plus; & je vous arrête prisonnier de la part du nouveau Roi. A ces mots, les Gardes se faisirent de moy, & me conduisirent devant le Tiran. Jugez,

Madame, de ma surprise & de ma douleur.

Ce rebelle Visir avoit conçu pour moy une forte haine, qu'il nourrissoit depuis long-tems. En voici le sujet. Dans ma plus tendre jeunesse, j'aimois à tirer de l'arbaleste; j'en tenois une, un jour au haut du Palais sur la terrasse, & je me divertissois à en tirer. Il se presenta un oiseau devant moy, je mirai à lui; mais je le manquai, & la balle par hazard alla donner droit contre l'œil du Visir, qui prenoit l'air sur la terrasse de sa maison, & le creva. Lorsque j'appris ce malheur, j'en fis faire des excuses au Visir, & je lui en fis moy-même; mais il ne laissa pas d'en conserver un vif ressentiment, dont il me donnoit des marques quand l'occasion s'en presentoit. Il le fit éclater d'une maniere barbare, quand il me vit en son pouvoir. Il vint à moy comme un furieux d'abord qu'il m'apperçut; & enfonçant ses doigts dans mon œil droit, il l'arracha lui-même. Voila par quelle aventure je suis borgne.

Mais l'Usurpateur ne borna pas là

sa cruauté. Il me fit enfermer dans une caisse, & ordonna au bourreau de me porter en cet état fort loin du Palais, & de m'abandonner aux oiseaux de proie, après m'avoir coupé la tête. Le bourreau accompagné d'un autre homme, monta à cheval; chargé de la caisse, & s'arrêta dans la campagne pour exécuter son ordre. Mais je fis si bien par mes prières & par mes larmes, que j'excitai sa compassion. Allez, me dit-il, sortez promptement du Royaume, & gardez-vous bien d'y revenir; car vous y rencontreriez votre perte, & vous seriez cause de la mienne. Je le remerciai de la grace qu'il me faisoit; & je ne fus pas plutôt seul, que je me consolai d'avoir perdu mon œil, en songeant que j'avois évité un plus grand malheur.

Dans l'état où j'étois je ne faisois pas beaucoup de chemin. Je me retirois en des lieux écartez pendant le jour, & je marchois la nuit, autant que mes forces me le pouvoient permettre. J'arrivai enfin dans les Etats du Roi mon oncle, & je me rendis à sa Capitale.

Je lui fis un long détail de la cause tragique de mon retour, & du triste état où il me voyoit. Hélas, s'écria-t-il ! n'étoit-ce pas assez d'avoir perdu mon fils ? falloit-il que j'apprisse encore la mort d'un frere qui m'étoit cher, & que je vous visse dans le déplorable état où vous êtes réduit. Il me marqua l'inquietude où il étoit de n'avoir reçu aucune nouvelle du Prince son fils, quelques perquisitions qu'il en eût fait faire, & quelque diligence qu'il y eût apportée. Ce malheureux pere pleuroit à chaudes larmes en me parlant, & il me parut tellement affligé, que je ne pus résister à sa douleur. Quelque serment que j'eusse fait au Prince mon cousin, il me fut impossible de le garder. Je racontai au Roi son pere tout ce que je sçavois.

Le Roi m'écouta avec quelque sorte de consolation ; & quand j'eus achevé : Mon neveu, me dit-il, le recit que que vous venez de me faire me donne quelque esperance. J'ay sçeu que mon fils faisoit bâtir ce tombeau, & je sçay à peu près en quel endroit. Avec l'idée qui vous en est restée, je me

flatte que nous le trouverons. Mais puis qu'il l'a fait faire secrettement, & qu'il a exigé de vous le secret, je suis d'avis que nous l'allions chercher tous deux seuls, pour éviter l'éclat. Il avoit une autre raison, qu'il ne me disoit pas, d'en vouloir dérober la connoissance à tout le monde. C'étoit une raison très-importante, comme la suite de mon discours le fera connoître.

Nous nous déguifâmes l'un & l'autre, & nous sortîmes par une porte du jardin qui ouvroit sur la campagne. Nous fûmes assez heureux pour trouver bientôt ce que nous cherchions. Je reconnus le tombeau, & j'en eus d'autant plus de joye, que je l'avois en vain cherché long-tems. Nous y entrâmes, & trouvâmes la trappe de fer abbatuë sur l'entrée de l'escalier. Nous eûmes de la peine à la lever, parce que le Prince l'avoit scellée en dedans avec le plâtre & l'eau dont j'ay parlé; mais enfin nous la levâmes.

Le Roy mon oncle descendit le premier. Je le suivis, & nous descendîmes environ cinquante degrez. Quand

nous fûmes au bas de l'escalier, nous nous trouvâmes dans une espece d'antichambre remplie d'une fumée épaisse, & de mauvaise odeur, dont la lumiere que rendoit un très-beau lustre étoit obscurcie.

De cette antichambre nous passâmes dans un chambre fort grande, soutenuë de grosses colonnes, & éclairée de plusieurs autres lustres. Il y avoit une citerne au milieu, & l'on voyoit plusieurs fortes de provisions de bouche rangées d'un côté. Nous fûmes assez surpris de n'y voir personne. Il y avoit en face un Sofa assez élevé, où l'on montoit par quelques degrez, & au dessus duquel paroissoit un lit fort large, dont les rideaux étoient fermez. Le Roi monta, & les ayant ouverts, il apperçut le Prince son fils, & la Dame couchez ensemble; mais brûlez & changez en charbon, comme si on les eût jettez dans un grand feu, & qu'on les en eût retirez avant que d'être consumez.

Ce qui me surprit plus que toute autre chose, c'est qu'à ce spectacle, qui faisoit horreur, le Roi mon on-

de, au lieu de témoigner de l'affliction en voyant le Prince son fils dans un état si affreux, lui cracha au visage, en lui disant d'un air indigné : voilà quel est le châtiment de ce monde ; mais celui de l'autre durera éternellement. Il ne se contenta pas d'avoir prononcé ces paroles, il se déchaussa, & donna sur la joue de son fils un grand coup de sa pabouche..

Mais Sire, dit Scheherazade, il est jour ; je suis fâchée que votre Majesté n'ait pas le loisir de m'écouter davantage. Comme cette histoire du premier Calender n'étoit pas encore finie, & qu'elle paroïssoit étrange au Sultan, il se leva dans la résolution d'en entendre le reste la nuit suivante..



XXXIX. N U I T.

LE lendemain Dinarzade s'étant encore réveillée de meilleure heure qu'à son ordinaire, elle appella sa sœur Scheherazade. Ma bonne

264 *Les mille & une Nuit.*

Sultane, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous prie d'achever l'histoire du premier Calender; car je meurs d'impatience d'en sçavoir la fin.

Hé bien, dit Scheherazade, vous sçauvez donc que le premier Calender continuant de raconter son histoire à Zobeïde: Je ne puis vous exprimer, Madame, poursuivit-il, quel fut mon étonnement, lorsque je vis le Roi mon oncle maltraiter ainsi le Prince son fils après sa mort. Sire, lui dis-je, quelque douleur qu'un objet si funeste soit capable de me causer, je ne laisse pas de la suspendre pour demander à votre Majesté quel crime peut avoir commis le Prince mon cousin, pour mériter que vous traitiez ainsi son cadavre. Mon neveu, me répondit le Roi, je vous dirai que mon fils, indigne de porter ce nom, aima sa sœur dès ses premières années, & que sa sœur l'aima de même. Je ne m'opposai point à leur amitié naissante, parce que je ne prévoyois pas le mal qui en pourroit arriver: & qui auroit pû le prévoir? Cette tendresse augmenta avec l'âge,
& par-

& parvint à un point, que j'en craignis enfin la suite. J'y apportai alors le remede qui étoit en mon pouvoir. Je ne me contentai pas de prendre mon fils en particulier, & de lui faire une forte reprimande, en lui présentant l'horreur de la passion dans laquelle il s'engageoit, & la honte éternelle dont il alloit couvrir ma famille, s'il persistoit dans des sentimens si criminels; je representay les mêmes choses à ma fille, & je la renfermai de sorte qu'elle n'eut plus de communication avec son frere. Mais la malheureuse avoit avalé le poison; & tous les obstacles que put mettre ma prudence à leur amour, ne servirent qu'à l'irriter.

Mon fils, persuadé que sa sœur étoit toujours la même pour lui, sous pretexte de se faire bâtir un tombeau, fit préparer cette demeure souterraine, dans l'esperance de trouver un jour l'occasion d'enlever le coupable objet de sa flamme, & de l'amener ici. Il a choisi le tems de mon absence, pour forcer la retraite où étoit sa sœur; & c'est une circonstance que mon

honneur ne m'a pas permis de publier. Après une action si condamnable, il s'est venu renfermer avec elle dans ce lieu, qu'il a muni, comme vous voyez, de toutes sortes de provisions, afin d'y pouvoir jouir long-tems de ses detestables amours, qui doivent faire horreur à tout le monde. Mais Dieu n'a pas voulu souffrir cette abomination, & les a justement châtiés l'un & l'autre. Il fondit en larmes en achevant ces paroles, & je mêlai mes larmes avec les siennes.

Quelque tems après, il jetta les yeux sur moy. Mais, mon cher neveu, reprit-il, en m'embrassant, si je perds un indigne fils, je retrouve heureusement en vous de quoi mieux remplir la place qu'il occupoit. Les reflexions qu'il fit encore sur la triste fin du Prince & de la Princesse sa fille, nous arracherent de nouvelles larmes.

Nous remontâmes par le même escalier, & sortîmes enfin de ce lieu funeste. Nous abaissâmes la trape de fer, & la couvrîmes de terre & des materiaux dont le sepulcre avoit été

bâti, afin de cacher autant qu'il nous étoit possible, un effet si terrible de la colere de Dieu.

Il n'y avoit pas long-tems que nous étions de retour au Palais, sans que personne se fût appercû de notre absence, lorsque nous entendîmes un bruit confus de trompettes, de tymbales, de tambours, & d'autres instrumens de guerre. Une poussiere épaisse dont l'air étoit obscurci, nous apprit bientôt ce que c'étoit, & nous annonça l'arrivée d'une Armée formidable. C'étoit le même Virfir qui avoit détrôné mon pere, & usurpé ses Etats, qui venoit pour s'emparer aussi de ceux du Roi mon oncle, avec des troupes innombrables.

Ce Prince qui n'avoit alors que sa garde ordinaire, ne put resister à tant d'ennemis. Ils investirent la Ville; & comme les portes leur furent ouvertes sans resistance, ils eurent peu de peine à s'en rendre maîtres. Ils n'en eurent pas davantage à penetrer jusqu'au Palais du Roi mon oncle, qui se mit en défense; mais il fut tué, après

avoir vendu cherement sa vie. De mon côté, je combattis quelque tems; mais voyant bien qu'il falloit ceder à la force, je songeay à me retirer; & j'eus le bonheur de me sauver par des détours, & de me rendre chez un Officier du Roi, dont la fidelité m'étoit connuë.

Accablé de douleur, persecuté par la fortune, j'eus recours à un stratagème, qui étoit la seule ressource qui me restoit pour me conserver la vie. Jeme fis raser la barbe & les sourcils, & ayant pris l'habit de Calender, je sortis de la Ville, sans que personne me reconnust. Après cela il me fut aisé de m'éloigner du Royaume du Roi mon oncle, en marchant par des chemins écartez. J'évitai de passer par les Villes, jusqu'à ce qu'étant arrivé dans l'Empire du puissant Commandeur des Croians, le glorieux & renommé Calife Haroun Alraschid, je cessai de craindre. Alors me consultant sur ce que j'avois à faire, j'epris la resolution de venir à Bagdad me jeter aux pieds de ce grand Monarque, dont on vante partout la gene-

rosité. Je le toucherais, disois-je, par le recit d'une histoire aussi surprenante que la mienne; il aura pitié sans doute d'un malheureux Prince, & je n'implorerai pas vainement son appui.

Enfin après un voyage de plusieurs mois, je suis arrivé aujourd'hui à la porte de cette Ville; j'y suis entré sur la fin du jour; & m'étant un peu arrêté, pour reprendre mes esprits, & deliberer de quel côté je tournerois mes pas, cet autre Calender que voici près de moy, arriva aussi en voyageur. Il me saluë; je le saluë de même. A vous voir, lui-je, vous êtes étranger comme moy. Il me répond que je ne me trompe pas. Dans le moment qu'il me fait cette reponse, le troisiéme Calender que vous voyez, survient. Il nous saluë, & fait connoître qu'il est aussi étranger, & nouveau venu à Bagdad. Comme freres nous nous joignons ensemble, & nous resolvons de ne nous pas separer.

Cependant il étoit tard, & nous ne scavions où aller loger dans une Ville où nous n'avions aucune habitude, & où nous n'étions jamais venus.

Mais notre bonne fortune nous ayant conduits devant votre porte , nous avons pris la liberté de frapper ; vous nous avez reçus avec tant de charité & de bonté , que nous ne pouvons assez vous en remercier. Voila , Madame , ajouta-t-il , ce que vous m'avez commandé de vous raconter : pourquoi j'ay perdu mon œil droit , pourquoi j'ay la barbe & les sourcils ras , & pourquoi je suis en ce moment chez vous.

C'est assez , dit Zobeïde , nous sommes contentes ; retirez-vous où il vous plaira. Le Calender s'en excusa , & supplia la Dame de lui permettre de demeurer , pour avoir la satisfaction d'entendre l'histoire de ses deux confreres , qu'il ne pouvoit , disoit-il , abandonner honnêtement , & celle des trois autres personnes de la compagnie.

Sire , dit en cet endroit Scheherazade , le jour que je vois , m'empêche de passer à l'histoire du second Calender ; mais si votre Majesté veut l'entendre demain , elle n'en fera pas moins satisfaite que de celle du premier. Le Sultan y consentit , & se leva pour aller tenir son Conseil.



X L. N U I T.

DInarzade ne doutant point qu'elle ne prist autant de plaisir à l'histoire du second Calender qu'elle en avoit pris à l'autre, ne manqua pas d'éveiller la Sultane avant le jour : Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de commencer l'histoire que vous nous avez promise. Scheherazade aussitôt adressa la parole au Sultan, & parla dans ces termes :

Sire, l'histoire du premier Calender parut étrange à toute la Compagnie, & particulièrement au Calife. La présence des Esclaves avec leurs sabres à la main ne l'empêcha pas de dire tout bas au Visir : Depuis que je me connois, j'ay bien entendu des histoires ; mais je n'ay jamais rien oui qui approchât de celle de ce Calender. Pendant qu'il parloit ainsi, le second Calender prit la parole, & l'adressant à Zobeïde :

HISTOIRE

Du second Calender, Fils de Roi.

M Adame, dit-il, pour obéir à votre commandement, & vous apprendre par quelle étrange aventure je suis devenu borgne de l'œil droit, il faut que je vous conte toute l'histoire de ma vie.

J'étois à peine hors de l'enfance, que le Roimon pere, car vous sçavez, Madame, que je suis né Prince, remarquant en moy beaucoup d'esprit, n'épargna rien pour le cultiver. Il appella auprès de moi tout ce qu'il y avoit dans ses Etats de gens qui excelloient dans les sciences & dans les beaux arts.

Je ne sçûs pas plûtôt lire & écrire, que j'appris par cœur l'Alcoran tout entier, ce livre admirable qui contient le fondement, les preceptes & la règle de notre Religion. Et afin de m'en instruire à fonds, je lus les Ouvrages des Auteurs les plus approuvez, & qui l'ont éclairci par leurs Commen-

raires. J'ajoutai à cette lecture la connoissance de toutes les traditions recueillies de la bouche de notre Prophete par les grands Hommes ses Contemporains. Je ne me contentai pas de ne rien ignorer de tout ce qui regardoit notre Religion; Je me fis une étude particuliere de nos histoires; je me perfectionnai dans les belles Lettres, dans la lecture de nos Poëtes, dans la versification. Je m'attachai à la Geographie, à la Chronologie, & à parler purement notre Langue, sans toutefois negliger aucun des exercices qui conviennent à un Prince. Mais une chose que j'aimois beaucoup, & à quoi je réussissois principalement, c'étoit à former les caracteres de notre Langue Arabe. J'y fis tant de progrès, que je surpassai tous les Maîtres Ecrivains de notre Royaume qui s'étoient acquis le plus de réputation.

La Renommée me fit plus d'honneur que je ne meritois. Elle ne se contenta pas de semer le bruit de mes talens dans les Estats du Roi mon pere, elle le porta jusqu'à la Cour

des Indes, dont le puissant Monarque, curieux de me voir, envoya un Ambassadeur avec de riches presens, pour me demander à mon pere, qui fut ravi de cette ambassade pour plusieurs raisons. Il étoit persuadé que rien ne convenoit mieux à un Prince de mon âge que de voyager dans les Cours Etrangères; & d'ailleurs il étoit bien aise de s'attirer l'amitié du Sultan des Indes. Je partis donc avec l'Ambassadeur; mais avec peu d'équipage, à cause de la longueur & de la difficulté des chemins.

Il y avoit un mois que nous étions en marche, lorsque nous découvrîmes de loin un gros nuage de poussière, sous lequel nous vîmes bientôt paroître cinquante Cavaliers bien armés. C'étoient des voleurs, qui venoient à nous au grand galop.... Scheherazade étant en cet endroit, apperçut le jour, & en avertit le Sultan, qui se leva; mais voulant sçavoir ce qui se passeroit entre les cinquante Cavaliers & l'Ambassadeur des Indes, ce Prince attendit la nuit suivante impatientement.



X L I. N U I T.

IL étoit presque jour, lorsque Dinarzade se réveilla le lendemain. Ma chere sœur, s'écria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer l'histoire du second Calender. Scheherazade la reprit de cette maniere :

Madame, poursuivit le Calender, en parlant toujours à Zobeide, comme nous avions dix chevaux chargez de notre bagage, & des présens que je devois faire au Sultan des Indes, de la part du Roi mon pere ; & que nous étions peu de monde, vous jugez bien que ces voleurs ne manqueraient pas de venir à nous hardiment. N'étant pas en état de repousser la force par la force, nous leur dîmes que nous étions des Ambassadeurs du Sultan des Indes, & que nous esperions qu'ils ne feroient rien contre le respect qu'ils lui devoient. Nous crûmes sauver par-là notre équipage

& nos vies ; mais les voleurs nous répondirent insolemment : Pourquoi voulez-vous que nous respections le Sultan votre maître ? nous ne sommes pas ses sujets , & nous ne sommes pas même sur ses Terres. En achevant ces paroles , ils nous envelopperent , & nous attaquèrent. Je me défendis le plus long-tems qu'il me fut possible ; mais me sentant blessé , & voyant que l'Ambassadeur , ses gens , & les miens avoient tous été jettez par terre , je profitai du reste des forces de mon cheval qui avoit aussi été fort blessé , & je m'éloignai d'eux. Je le pouffai tant qu'il put me porter ; mais venant tout à coup à manquer sous moy , il tomba roide mort de lassitude & du sang qu'il avoit perdu. Je me débarrassai de lui assez vite ; & remarquant que personne ne me poursuivoit , je jugeai que les voleurs n'avoient pas voulu s'écarter du butin qu'ils avoient fait.

En cet endroit Scheherazade s'apercevant qu'il étoit jour , fut obligée de s'arrêter. Ah ma sœur , dit Dinarzade , je suis bien fâchée que

vous ne puissiez pas continuer cette histoire. Si vous n'aviez pas été paresseuse aujourd'hui, répondit la Sultane, j'en aurois dit davantage. Hé bien, reprit Dinarzade, je feray demain plus diligente, & j'espere que vous dédommagerez la curiosité du Sultan de ce que ma negligence lui a fait perdre. Schahriar se leva sans rien dire ; & alla à ses occupations ordinaires.



X L I I . N U I T .

Dinarzade ne manqua pas d'appeler la Sultane de meilleure heure que le jour precedent. Ma chere sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, reprenez, je vous prie, le conte du second Calender. J'y consens, répondit Scheherazade. En même tems elle le continua dans ces termes :

Me voila donc, Madame, dit le Calender, seul, blessé, destitué de tout secours, dans un pays qui m'é-

toit inconnu. Je n'osay reprendre le grand chemin, de peur de retomber entre les mains de ces voleurs. Après avoir bandé ma plaie, qui n'étoit pas dangereuse, je marchai le reste du jour, & j'arrivai au pied d'une montagne, où j'apperçus à demi-côte l'ouverture d'une grotte: j'y entrai, & j'y passai la nuit peu tranquillement, après avoir mangé quelques fruits que j'avois cueillis en mon chemin.

Je continuai de marcher le lendemain & les jours suivans, sans trouver d'endroit où m'arrêter. Mais au bout d'un mois, je découvris une grande Ville très-peuplée, & située d'autant plus avantageusement, qu'elle étoit arrosée, aux environs, de plusieurs rivieres, & qu'il y regnoit un printems perpetuel.

Les objets agreables qui se présenterent alors à mes yeux, me causerent de la joye, & suspendirent pour quelques momens la tristesse mortelle où j'étois de me voir en l'état où je me trouvois. J'avois le visage, les mains & les pieds d'une couleur bazanée, car le soleil me les avoit brûlez; & à

force de marcher , ma chaussure s'étoit usée , & j'avois été réduit à marcher nuds pieds : outre cela mes habits étoient tout en lambeaux.

J'entrai dans la Ville pour prendre langue , & m'informer du lieu où j'étois ; je m'adressai à un Tailleur qui travailloit à sa boutique. A ma jeunesse , & à mon air qui marquoit autre chose que ce que je paroissais , il me fit asseoir près de lui. Il me demanda qui j'étois , d'où je venois ; & ce qui m'avoit amené. Je ne lui déguisai rien de tout ce qui m'étoit arrivé , & ne fis pas même difficulté de lui découvrir ma condition.

Le Tailleur m'écouta avec attention ; Mais lorsque j'eus achevé de parler , au lieu de me donner de la consolation , il augmenta mes chagrins. Gardez-vous bien , me dit-il , de faire confidence à personne de ce que vous venez de m'apprendre ; car le Prince qui regne en ces lieux est le plus grand ennemi qu'ait le Roi votre pere , & il vous feroit sans doute quelque outrage , s'il étoit informé de votre arrivée en cette Ville. Je ne

doutai point de la sincérité du Tailleur, quand il m'eut nommé le Prince. Mais comme l'inimitié qui est entre mon pere & lui n'a pas de rapport avec mes aventures, vous trouverez bon, Madame, que je la passe sous silence.

Je remerciai le Tailleur de l'avis qu'il me donnoit, & lui témoignai que je me remettois entierement à ses bons conseils, & que je n'oublierois jamais le plaisir qu'il me feroit. Comme il jugea que je ne devois pas manquer d'appetit, il me fit apporter à manger, & m'offrit même un logement chez lui ; ce que j'acceptai.

Quelques jours après mon arrivée, remarquant que j'étois assez remis de la fatigue du long & pénible voyage que je venois de faire ; & n'ignorant pas que la plûpart des Princes de notre Religion, par précaution contre les revers de la fortune, apprennent quelque art ou quelque métier, pour s'en servir en cas de besoin, il me demanda si j'en sçavois quelqu'un, dont je pûsse vivre sans être à charge à personne. Je lui répondis que je sçavois l'un & l'autre Droit, que j'étois Grammairien,
Poète ;

Poëte ; & furtout que j'écrivois parfaitement bien. Avec tout ce que vous venez de dire , repliqua-t-il , vous ne gagneriez pas dans ce país-ci de quoi vous avoir un morceau de pain ; rien n'est ici plus inutile que ces fortes de connoissances : Si vous voulez suivre mon conseil , ajoûta-t-il , vous prendrez un habit court ; & comme vous me paroissez robuste & d'une bonne constitution , vous irez dans la forêt prochaine faire du bois à brûler : Vous viendrez l'exposer en vente à la place , & je vous assure que vous vous ferez un petit revenu , dont vous vivrez indépendamment de personne. Par ce moyen vous vous mettrez en état d'attendre que le Ciel vous soit favorable , & qu'il dissipe le nuage de mauvaise fortune qui traverse le bonheur de votre vie , & vous oblige à cacher votre naissance. Je me charge de vous faire trouver une corde & une coignée.

La crainte d'être reconnu , & la nécessité de vivre me déterminèrent à prendre ce parti , malgré la bassesse & la peine qui y étoient attachées.

Dès le jour suivant, le Tailleur m'acheta une coignée & une corde avec un habit court, & me recommandant à de pauvres habitans qui gagnoient leur vie de la même manière, il les pria de me mener avec eux. Ils me conduisirent à la forêt; & dès le premier jour, j'en rapportai sur ma tête une grosse charge de bois, que je vendis une demi-pièce de monnoye d'or du pais; car quoique la forêt ne fut pas éloignée, le bois néanmoins ne laissoit pas d'être cher en cette Ville, à cause du peu de gens qui se donnoient la peine d'en aller couper. En peu de temps je gagnai beaucoup; & je rendis au Tailleur l'argent qu'il avoit avancé pour moi.

Il y avoit déjà plus d'une année que je vivois de cette sorte, lorsqu'un jour ayant pénétré dans la forêt plus avant que de coutume, j'arrivai dans un endroit fort agréable, où je me mis à couper du bois. En arrachant une racine d'arbre, j'apperçûs un anneau de fer attaché à une trape de même métal. J'ôtai aussitôt la terre qui la couvroit; je la levai, & je vis un esca-

lier, par où je descendis avec ma coignée.

Quand je fus au bas de l'escalier, je me trouvai dans un vaste Palais, qui me causa une grande admiration par la lumière qui l'éclairait, comme s'il eût été sur la terre dans l'endroit le mieux exposé. Je m'avancai par une galerie soutenue de colonnes de jaspe, avec des bases & des chapiteaux d'or massif; mais voyant venir au devant de moi une Dame, elle me parut avoir un air si noble, si aisé, & une beauté si extraordinaire, que détournant mes yeux de tout autre objet, je m'attachai uniquement à la regarder.

Là, Scheherazade cessa de parler, parce qu'elle vit qu'il étoit jour. Ma chere sœur, dit alors Dinarzade, je vous avouë que je suis fort contente de ce que vous avez raconté aujourd'hui, & je m'imagine que ce qui vous reste à raconter n'est pas moins merveilleux. Vous ne vous trompez pas, répondit la Sultane, car la suite de l'histoire de ce second Calender est plus digne de l'attention du Sultan mon Seigneur, que tout ce qu'il a en-

entendu jusqu'à présent. J'en doute, dit Scahriar en se levant ; mais nous verrons cela demain.



XLIII. NUIT.

DInarzade fut encore très-diligente cette nuit. Si vous ne dormez pas, ma sœur, dit-elle à la Sultane, je vous prie de nous raconter ce qui se passa dans ce Palais souterrain entre la Dame & le Prince. Vous l'allez entendre, répondit Scheherazade. Ecoutez-moi.

Le second Calender, continua-t-elle, poursuivant son histoire : Pour épargner à la belle Dame, dit-il, la peine de venir jusqu'à moi, je me hâtai de la joindre ; & dans le temps que je lui faisois une profonde reverence, elle me dit : Qui êtes-vous ? Etes-vous homme, ou Genie ? Je suis homme, Madame, lui répondis-je, en me relevant, & je n'ai point de commerce avec les Genies. Par quelle aventure, reprit-elle avec un grand soupir, vous trouvez-vous ici ? Il y a vingt-cinq

ans que j'y demeure , & pendant tout ce temps-là je n'y ai pas vû d'autre homme que vous.

Sa grande beauté qui m'avoit déjà donné dans la vûë , sa douceur , & l'honnêteté avec laquelle elle me recevoit , me donnerent la hardiesse de lui dire : Madame , avant que j'aye l'honneur de satisfaire votre curiosité , permettez-moi de vous dire que je me sçai un gré infini de cette rencontre imprevûë , qui m'offre l'occasion de me consoler dans l'affliction où je suis , & peut-être celle de vous rendre plus heureuse que vous n'êtes. Je lui racontai fidèlement par quel étrange accident elle voyoit en ma personne le fils d'un Roi, dans l'état où je paroissais en sa presence ; & comment le hazard avoit voulu que je découvrisse l'entrée de la prison magnifique où je la trouvois , mais ennuyeuse selon toutes les apparences.

Helas , Prince , dit-elle en soupirant encore , vous avez bien raison de croire que cette prison si riche & si pompeuse ne laisse pas d'être un séjour fort ennuyeux. Les lieux les plus charmans

ne ſçauroient plaire lorſqu'on y eſt contre ſa volonté. Il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez jamais entendu parler du grand Epitimarus Roi de l'Iſle d'Ebene, ainſi nommée à cauſe de ce bois précieux qu'elle produit ſi abondamment. Je ſuis la Princeſſe ſa fille.

Le Roi mon pere m'avoit choiſi pour époux un Prince qui étoit mon couſin : Mais la premiere nuit de mes nôces, au milieu des réjouiffances de la Cour & de la Capitale du Royaume de l'Iſle d'Ebene, avant que je fuſſe livrée à mon mari, un Genie m'enleva. Je m'évanoüis en ce moment, je perdis toute connoiſſance ; & lorſque j'eus repris mes eſprits, je me trouvai dans ce Palais. J'ai été long-temps inconſolable ; mais le temps & la neceſſité m'ont accoûtumée à voir & à ſouffrir le Genie. Il y a vingt-cinq ans, comme je vous l'ai déjà dit, que je ſuis dans ce lieu, où je puis dire que j'ai à ſouhait tout ce qui eſt neceſſaire à la vie, & tout ce qui peut contenter une Princeſſe, qui n'aimeroit que les parures & les ajuſtemens.

De dix en dix jours, continua la

Princesse, le Genie vient coucher une nuit avec moy, il n'y couche pas plus souvent; & l'excuse qu'il en apporte, est qu'il est marié à une autre femme, qui auroit de la jalousie, si l'infidélité qu'il lui fait, venoit à sa connoissance. Cependant si j'ay besoin de lui, soit de jour, soit de nuit, je n'ay pas plutôt touché un talisman qui est à l'entrée de ma chambre, que le Genie paroît. Il y a aujourd'hui quatre jours qu'il est venu; ainsi je ne l'attens que dans six. C'est pourquoy vous en pourrez demeurer cinq avec moy, pour me tenir compagnie, si vous le voulez bien, & je tâcheray de vous regaler selon votre qualité & votre mérite.

Je me ferois estimé trop heureux d'obtenir une si grande faveur en la demandant, pour la refuser après une offre si obligeante. La Princesse me fit entrer dans un bain le plus propre, le plus commode, & le plus somptueux que l'on puisse s'imaginer; & lorsque j'en fortis, à la place de mon habit, j'en trouvai un autre très-riche, que je pris moins pour sa richesse, que pour

me rendre plus digne d'être avec elle.

Nous nous assimes sur un Sofa garni d'un superbe tapis, & de couffins d'appui, du plus beau brocard des Indes; & quelque tems après, elle mit sur une table des mets très-délicats. Nous mangeâmes ensemble; nous passâmes le reste de la journée très-agreablement, & la nuit elle me reçut dans son lit.

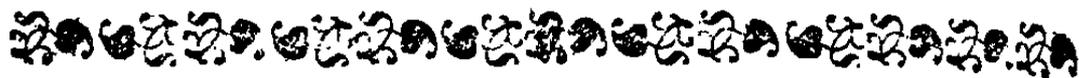
Le lendemain, comme elle cherchoit tous les moyens de me faire plaisir, elle servit au dîner une bouteille de vin vieux, le plus excellent que l'on puisse goûter, & elle voulut bien par complaisance en boire quelques coups avec moy. Quand j'eus la tête un peu échauffée de cette liqueur agreable: Belle Princesse, lui dis-je, il y a trop long-tems que vous êtes enterrée toute vive. Suivez-moy, venez jouir de la clarté du véritable jour, dont vous êtes privée depuis tant d'années. Abandonnez la fausse lumiere dont vous jouissez ici.

Prince, me répondit-elle en souriant, laissez-là ce discours. Je compte pour rien le plus beau jour du monde, pourvû que de dix vous m'en don-

donniez neuf, & que vous cediez le dixième au Genie. Princesse, repris-je, je vois bien que la crainte du Genie vous fait tenir ce langage. Pour moy, je le redoute si peu, que je vais mettre son talisman en pieces, avec le grimoire qui est écrit dessus. Qu'il vienne alors, je l'attens. Quelque brave, quelque redoutable qu'il puisse être, je lui ferai sentir le poids de mon bras. Je fais serment d'exterminer tout ce qu'il y a de Genies au monde, & lui le premier. La Princesse qui en sçavoit la consequence, me conjura de ne pas toucher au talisman. Ce seroit le moyen, me dit-elle, de nous perdre vous & moy. Je connois les Genies mieux que vous ne les connoissez. Les vapeurs du vin ne me permirent pas de goûter les raisons de la Princesse; je donnai du pied dans le talisman, & le mis en plusieurs morceaux.

En achevant ces paroles, Schehrazade remarquant qu'il étoit jour, se tut; & le Sultan se leva. Mais comme il ne douta point que le talisman brisé ne fût suivi de quelque évène-

ment fort remarquable , il résolut d'entendre le reste de l'histoire.



X L I V. N U I T.

Quelque tems avant le jour , Dinarzade s'étant réveillée , dit à la Suitane : Ma sœur , si vous ne dormez pas , apprenez-nous , je vous en supplie , ce qui arriva dans le Palais souterrain , après que le Prince eut brisé le talisman. Je vais vous le dire , répondit Scheherazade ; & aussitôt reprenant sa narration , elle continua de parler ainsi sous la personne du second Calender.

Le talisman ne fut pas si-tôt rompu , que le Palais s'ébranla , prêt à s'écrouler , avec un bruit effroyable , & pareil à celui du tonnerre , accompagné d'éclairs redoublez & d'une grande obscurité. Ce fracas épouvantable dissipa en un moment les fumées du vin , & me fit connoître , mais trop tard , la faute que j'avois faite. Princesse , m'écriai-je , que signifie ceci ? Elle me

répondit toute effrayée , & sans penser à son propre malheur : Helas ! c'est fait de vous , si vous ne vous sauvez.

Je suivis son conseil : & mon épouvante fut si grande , que j'oubliai ma coignée & mes pabouches. J'avois à peine gagné l'Escalier par où j'étois descendu , que le Palais enchanté s'entr'ouvrit , & fit un passage au Genie. Il demanda en colere à la Princesse : Que vous est-il arrivé ? & pourquoi m'appellez-vous ? Un mal de cœur , lui répondit la Princesse , m'a obligé d'aller chercher la bouteille que vous voyez : j'en ay bû deux ou trois coups ; par malheur j'ay fait un faux pas , & je suis tombée sur le talisman , qui s'est brisé. Il n'y a pas autre chose.

A cette réponse , le Genie furieux lui dit : Vous êtes une impudente , une menteuse ; la coignée & les pabouches que voila , pourquoi se trouvent-elles ici ? Je ne les ay jamais vûës qu'en ce moment , reprit la Princesse. De l'impetuosité dont vous êtes venu , vous les avez peut-être enlevées avec vous , en passant par quelque endroit , & vous les avez apportées , sans y prendre garde.

Le Genie ne repartit que par des injures & par des coups, dont j'entendis le bruit. Jen'eus pas la fermeté d'ouïr les pleurs & les cris pitoiables de la Princesse maltraitée d'une maniere si cruelle. J'avois déjà quitté l'habit qu'elle m'avoit fait prendre, & repris le mien, que j'avois porté sur l'escalier le jour precedent à la sortie du bain. Ainsi, j'achevai de monter, d'autant plus penetré de douleur & de compassion, que j'étois la cause d'un si grand malheur; & qu'en sacrifiant la plus belle Princesse de la terre à la barbarie d'un Genie implacable, je m'étois rendu criminel, & le plus ingrat de tous les hommes.

Il est vrai, disois-je, qu'elle est prisonniere depuis vingt-cinq ans; mais la liberté à part, elle n'avoit rien à desirer pour être heureuse. Mon emportement met fin à son bonheur, & la soumet à la cruauté d'un Demon impitoyable. J'abbaiſſai la trappe, la recouvris de terre, & retournai à la Ville avec une charge de bois, que j'accommodai sans sçavoir ce que je faisois, tant j'étois troublé & affligé.

Le Tailleur mon hôte marqua une grande joye de me revoir. Votre absence, me dit-il, m'a causé beaucoup d'inquietude à cause du secret de votre naissance que vous m'avez confié. Je ne sçavois ce que je devois penser ; & je craignois que quelqu'un ne vous eût reconnu. Dieu soit loüé de votre retour. Je le remerciai de son zele & de son affection ; mais je ne lui communiquai rien de ce qui m'étoit arrivé, ni de la raison pourquoi je retournois sans coignée & sans pabouches. Je me retirai dans ma chambre, où je me reprochai mille fois l'excès de mon imprudence. Rien, disois-je, n'auroit égalé le bonheur de la Princesse & le mien, si j'eusse pû me contenir, & que je n'eusse pas brisé le talisman.

Pendant que je m'abandonnois à ces pensées affligeantes, le Tailleur entra, & me dit : Un vieillard que je ne connois pas, vient d'arriver avec votre coignée & vos pabouches, qu'il a trouvées en son chemin, à ce qu'il dit. Il a appris de vos Camarades, qui vont au bois avec vous, que vous de-

meuriez ici. Venez lui parler , il veut vous les rendre en main propre.

A ce discours , je changeai de couleur , & tout le corps me trembla. Le Tailleur m'en demandoit le sujet , lorsque le pavé de ma chambre s'entr'ouvrit. Le Vieillard qui n'avoit pas eu la patience d'attendre , parut , & se presenta à nous avec la coignée & les pabouches. C'étoit le Genie ravisseur de la belle Princesse de l'Isle d'Ebene , qui s'étoit ainsi déguisé , après l'avoir traitée avec la dernière barbarie. Je suis Genie , nous dit-il , fils de la fille d'Eblis , Prince des Genies. N'est-ce pas-là ta coignée , ajouta-t-il , en s'adressant à moy ? Ne sont-ce pas-là tes pabouches ?

Scheherazadé en cet endroit apperçut le jour , & cessa de parler. Le Sultan trouvoit l'histoire du second Calender trop belle , pour ne pas vouloir en entendre davantage. C'est pourquoi il se leva , dans l'intention d'en apprendre la suite le lendemain.

X L V. N U I T.

LE jour suivant, Dinarzade appella la Sultane. Ma chere sœur, lui dit-elle ; je vous prie de nous raconter de quelle maniere le Genie traita le Prince. Je vais satisfaire votre curiosité , répondit Scheherazade. Alors elle reprit de cette sorte l'histoire du second Calender :

Le Calender continuant de parler à Zobeïde : Madame, dit-il, le Genie m'ayant fait cette question, ne me donna pas le tems de lui répondre, & je ne l'aurois pû faire, tant sa presence affreuse m'avoit mis hors de moy-même. Il me prit par le milieu du corps, me traîna hors de la chambre, & s'élançant dans l'air, m'enleva jusqu'au ciel avec tant de force & de vitesse, que je m'apperçus plutôt que j'étois monté si haut, que du chemin qu'il m'avoit fait faire en peu de momens. Il fondit de même vers la terre, & l'ayant fait entr'ouvrir, en frappant du pied, il s'y enfonça, & aussi-tôt

je me trouvai dans le Palais enchanté, devant la belle Princesse de l'Isle d'Ebene. Mais hélas, quel spectacle ! je vis une chose qui me perça le cœur. Cette Princesse étoit nuë, & toute en sang, étendue sur la terre, plus morte que vive & les joues baignées de larmes.

Perfide, lui dit le Génie, en me montrant à elle, n'est-ce pas-là ton Amant ? Elle jeta sur moy ses yeux languissans, & répondit tristement : Je ne le connois pas ; jamais je ne l'ay vû qu'en ce moment. Quoi ! reprit le Génie, il est cause que tu es dans l'étrat où te voilà si justement, & tu oses dire que tu ne le connois pas ? Si je ne le connois pas, répartit la Princesse, voulez-vous que je fasse un mensonge, qui soit cause de sa perte ? Hé bien, dit le Génie, en tirant un sabre, & le présentant à la Princesse : Si tu ne l'as jamais vû, prends ce sabre & lui coupe la tête. Hélas ! dit la Princesse, comment pourrois-je executer ce que vous exigez de moy ? Mes forces sont tellement épuisées, que je ne scaurois lever le bras ; & quand je le pourrois,

« aurois-je le courage de donner la mort à une personne que je ne connois point, à un innocent? Ce refus, dit alors le Genie à la Princesse, me fait connoître tout ton crime. Ensuite se tournant de mon côté : Et toi, me dit-il, ne la connois-tu pas?

J'aurois été le plus ingrat & le plus perfide de tous les hommes, si je n'eusse pas eu pour la Princesse la même fidélité qu'elle avoit pour moy, qui étois la cause de son malheur. C'est pourquoi je répondis au Genie : Comment la connoît-je, moy qui ne l'ay jamais vûë que cette seule fois? Si cela est, reprit-il, prends donc ce sabre, & coupe-lui la tête. C'est à ce prix que je te mettrai en liberté, & que je serai convaincu que tu ne l'as jamais vûë qu'à présent, comme tu le dis. Très-volontiers, lui repartis-je. Je pris le sabre de sa main..... Mais, Sire, dit Scheherazade, en l'interrompant en cet endroit, il est jour, & je ne dois point abuser de la patience de votre Majesté. Voilà des événemens merveilleux, dit le Sultan en lui-même : nous verrons demain si

le Prince eut la cruauté d'obeir au Genie.



XLVI. NUIT.

Sur la fin de la nuit, Dinarzade ayant appelé la Sultane, lui dit : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de continuer l'histoire que vous ne pûtes achever hier. Je le veux, répondit Scheherazade ; & sans perdre de tems, vous sçaurez que le second Calender poursuivit ainsi.

Ne croyez pas, Madame, que je m'approchai de la belle Princesse de l'Isle d'Ebene pour être le Ministre de la barbarie du Genie. Je le ~~fus~~ seulement pour lui marquer par mes gestes, autant qu'il me l'étoit permis, que comme elle avoit la fermeté de sacrifier sa vie pour l'amour de moy, je ne refusois pas d'immoler aussi la mienne pour l'amour d'elle. La Princesse comprit mon dessein. Malgré ses douleurs & son affliction, elle me le témoigna par un regard obligeant, &

me fit entendre qu'elle mouroit volontiers, & qu'elle étoit contente de voir que je voulois aussi mourir pour elle. Je reculai alors, & jettant le sabre par terre : Je ferois, dis-je au Genie, éternellement blâmable devant tous les hommes, si j'avois la lâcheté de massacrer, je ne dis pas une personne que je ne connois point, mais même une Dame comme celle que je vois, dans l'état où elle est, prête à rendre l'ame. Vous ferez de moy ce qu'il vous plaira, puisque je suis à votre discretion ; mais je ne puis obeir à votre commandement barbare.

Je vois bien, dit le Genie, que vous me bravez l'un & l'autre, & que vous insultez à ma jalousie. Mais par le traitement que je vous ferai, vous connoîtrez tous deux de quoi je suis capable. A ces mots le monstre reprit le sabre, & coupa une des mains de la Princesse, qui n'eut que le tems de me faire un signe de l'autre, pour me dire un éternel adieu : Car le sang qu'elle avoit déjà perdu, & celui qu'elle perdit alors, ne lui permirent pas de

vivre plus d'un moment ou deux après cette dernière cruauté, dont le spectacle me fit évanouir.

Lorsque je fus revenu à moi, je me plaignis au Genie de ce qu'il me faisoit languir dans l'attente de la mort. Frappez, lui dis-je, je suis prêt à recevoir le coup mortel; je l'attens de vous comme la plus grande grace que vous me puissiez faire. Mais au lieu de me l'accorder: Voila, me dit-il, de quelle sorte les Genies traittent les femmes qu'ils soupçonnent d'infidélité. Elle t'a reçu ici; si j'étois assuré qu'elle m'eût fait un plus grand outrage, je te ferois perir dans ce moment; mais je me contenterai de te changer en chien, en âne, en lion, ou en oiseau: choisis un de ces changemens; je veux bien te laisser maître du choix.

Ces paroles me donnerent quelque esperance de le fléchir. O Genie, lui dis-je, moderez votre colere; & puisque vous ne voulez pas m'ôter la vie, accordez-la moy genereusement. Je me souviendrai toujours de votre clemence, si vous me pardonnez, de même que le meilleur homme du mon-

de pardonna à un de ses voisins qui lui portoit une envie mortelle. Le Genie me demanda ce qui s'étoit passé entre ces deux voisins, en me disant qu'il vouloit bien avoir la patience d'écouter cette histoire. Voici de quelle maniere je lui en fis le recit. Je crois, Madame, que vous ne ferez pas fâchée que je vous la raconte aussi.

HISTOIRE

De l'envieux & de l'envié.

DAns une Ville assez considerable, deux hommes demeuroient porte à porte. L'un conçut contre l'autre une envie si violente, que celui qui en étoit l'objet, resolut de changer de demeure, & de s'éloigner, persuadé que le voisinage seul lui avoit attiré l'animosité de son voisin : Car quoiqu'il lui eût rendu de bons offices, il s'étoit apperçu qu'il n'en étoit pas moins haï. C'est pourquoi il vendit sa maison avec le peu de bien qu'il avoit, & se retirant à la Capitale du pais, qui n'étoit pas éloignée, il acheta une

petite terre environ à une demie-lieue de la Ville. Il y avoit une maison assez commode, un beau jardin, & une cour raisonnablement grande, dans laquelle étoit une cîteerne profonde, dont on ne se servoit plus.

Le bon homme ayant fait cette acquisition, prit l'habit de Derviche, pour mener une vie plus retirée, & fit faire plusieurs cellules dans la maison, où il établit en peu de tems une Communauté nombreuse de Derviches. Sa vertu le fit bien-tôt connoître; & ne manqua pas de lui attirer une infinité de monde, tant du peuple, que des Principaux de la Ville. Enfin chacun l'honoroit, & le cherissoit extrêmement. On venoit aussi de bien loin se recommander à ses prieres, & tous ceux qui se retiroient d'auprès de lui, publioient les benedictions qu'ils croyoient avoir reçues du ciel par son moyen.

La grande réputation du personnage s'étant répandue dans la Ville d'où il étoit parti, l'Envieux en eut un chagrin si vif, qu'il abandonna sa maison & ses affaires, dans la resolution de l'aller perdre. Pour cet effet il se

rendit au nouveau Convent de Derviches, dont le chef, cy-devant son voisin, le reçut avec toutes les marques d'amitié imaginables. L'Envieux lui dit qu'il étoit venu exprès pour lui communiquer une affaire importante, dont il ne pouvoit l'entretenir qu'en particulier. Afin, ajouta-t-il, que personne ne nous entende, promenons-nous, je vous prie, dans votre cour; & puisque la nuit approche, commandez à vos Derviches de se retirer dans leurs cellules. Le Chef des Derviches fit ce qu'il souhaitoit.

Lorsque l'Envieux se vit seul avec ce bon homme, il commença de lui raconter ce qui lui plut, en marchant l'un à côté de l'autre dans la cour, jusqu'à ce que se trouvant sur le bord de la Citerne, il le poussa, & le jeta dedans, sans que personne fût témoin d'une si méchante action. Cela étant fait, il s'éloigna promptement, gagna la porte du Convent, d'où il sortit sans être vû, & retourna chez lui, fort content de son voyage, & persuadé que l'objet de son envie n'étoit plus au monde. Mais il se trompoit fort.

Scheherazade n'en put dire davantage ; car le jour paroïssoit. Le Sultan fut indigné de la malice de l'Envieux. Je souhaite fort , dit-il en lui-même, qu'il n'en arrive point de mal au bon Derviche. J'espere que j'apprendrai demain que le ciel ne l'abandonna point dans cette occasion.



XLVII. NUIT.

SI vous ne dormez pas , ma sœur , s'écria Dinarzade à son réveil , apprenez-nous , je vous en conjure , si le bon Derviche sortit sain & sauf de la Cîteerne.

Oüi , répondit Scheherazade ; & le second Calender poursuivant son histoire : La vieille Cîteerne , dit-il , étoit habitée par des Fées & par des Genies , qui se trouverent si à propos pour secourir le Chef des Derviches, qu'ils le reçurent & le soutinrent jusqu'au bas , de maniere qu'il ne se fit aucun mal. Il s'apperçut bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire

dans

dans un chute dont il devoit perdre la vie ; mais il ne voyoit , ni ne sentoit rien. Neanmoins il entendit bien-tôt une voix qui dit : Sçavez-vous qui est ce bon homme à qui nous venons de rendre ce bon office ? & d'autres voix ayant répondu que non , la premiere reprit : Je vais vous le dire. Cet homme par la plus grande charité du monde , a abandonné la Ville où il demouroit , & est venu s'établir en ce lieu , dans l'esperance de guerir un de ses voisins de l'envie qu'il avoit contre lui. Il s'est attiré ici une estime si generale , que l'Envieux ne pouvant le souffrir , est venu dans le dessein de le faire perir. Ce qu'il auroit executé , sans le secours que nous avons prêté à ce bon homme , dont la reputation est si grande , que le Sultan qui fait son sejour dans la Ville voisine , doit venir demain le visiter , pour recommander la Princesse sa fille à ses prieres.

Une autre voix demanda quel besoin la Princesse avoit des prieres du Derviche ? A quoi la premiere repartit : Vous ne sçavez donc pas qu'elle

est possédée du Genie Maimoun, fils de Dimdim, qui est devenu amoureux d'elle ? Mais je sçai bien comment ce bon Chef des Derviches pourroit la guerir ; la chose est très-aisée, & je vais vous la dire. Il a dans son Convent un chat noir, qui a une tache blanche au bout de la queue, environ de la grandeur d'une petite piece de monnoye d'argent. Il n'a qu'à arracher sept brins de poil de cette tache blanche, les brûler, & parfumer la tête de la Princesse de leur fumée. A l'instant elle fera si bien guerie, & si bien délivrée de Maimoun fils de Dimdim, que jamais il ne s'avisera d'approcher d'elle une seconde fois.

Le Chef des Derviches ne perdit pas un mot de cet entretien des Fées & des Genies, qui garderent un grand silence toute la nuit, après avoir dit ces paroles. Le lendemain au commencement du jour, dès qu'il pût distinguer les objets, comme la Citerne étoit démolie en plusieurs endroits, il apperçût un trou par où il fortit sans peine.

Les Derviches qui le cherchoient, furent ravis de le revoir. Il leur ra-

conta en peu de mots la méchanceté de l'hôte qu'il avoit si bien reçu le jour précédent , & se retira dans sa cellule. Le chat noir dont il avoit ouï parler la nuit dans l'entretien des Fées & des Genies , ne fut pas long-temps à venir lui faire des caresses à son ordinaire. Il le prit , lui arracha sept brins de poil de la tache blanche qu'il avoit à la queue , & les mit à part pour s'en servir quand il en auroit besoin.

Il n'y avoit pas long-temps que le soleil étoit levé, lorsque le Sultan, qui ne vouloit rien négliger de ce qu'il croyoit pouvoir apporter une prompte guérison à la Princesse, arriva à la porte du Convent. Il ordonna à sa garde de s'y arrêter, & entra avec les principaux Officiers qui l'accompagnoient. Les Derviches le reçurent avec un profond respect.

Le Sultan tira leur Chef à l'écart : Bon Scheich , lui dit-il , vous savez peut-être déjà le sujet qui m'ameine. Oûi , Sire , répondit modestement le Derviche ; c'est , si je ne me trompe , la maladie de la Princesse qui m'attire cet honneur que je ne merite pas. C'est cela même , repliqua le Sultan. Vous

me rendriez la vie, si, comme je l'espère, vos prières obtenoient la guérison de ma fille. Sire, repartit le bon homme, si votre Majesté veut bien la faire venir ici, je me flatte, par l'aide & faveur de Dieu, qu'elle retournera en parfaite santé.

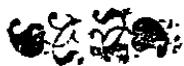
Le Prince transporté de joye envoya sur le champ chercher sa fille, qui parut bien-tôt accompagnée d'une nombreuse suite de femmes & d'Eunuques, & voilée de manière, qu'on ne lui voyoit pas le visage: Le Chef des Derviches fit tenir un poëlle au dessus de la tête de la Princesse, & il n'eut pas si-tôt posé les sept brins de poil sur les charbons allumés qu'il avoit fait apporter, que le Genie Maimoun, fils de Dimdim, fit un grand cri, sans que l'on vît rien, & laissa la Princesse libre.

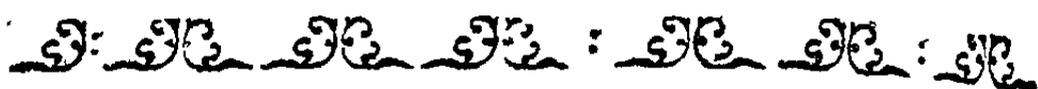
Elle porta d'abord la main au voile qui lui couvroit le visage, & le leva pour voir où elle étoit. Où suis-je, s'écria-t-elle? Qui m'a amenée ici? A ces paroles, le Sultan ne put cacher l'excès de sa joye; il embrassa sa fille, & la baisa aux yeux. Il baisa aussi la

main du Chef des Derviches , & dit aux Officiers qui l'accompagnoient : Dites-moi votre sentiment. Quelle recompense merite celui qui a ainsi guerri ma fille ? Ils répondirent tous qu'il meritoit de l'époufer. C'est ce que j'avois dans la pensée , reprit le Sultan ; & je le fais mon gendre dès ce moment.

Peu de temps après , le premier Vifir mourut. Le Sultan mit le Derviche à sa place. Et le Sultan étant mort lui-même sans enfans mâles , les Ordres de Religion & de Milice assemblez , le bon homme fut déclaré & reconnu Sultan d'un commun consentement.

Le jour qui paroiffoit obligea Scherazade à s'arrêter en cet endroit. Le Derviche parut à Schahriar digne de la Couronne qu'il venoit d'obtenir ; mais ce Prince étoit en peine de favoir si l'Envieux n'en feroit pas mort de chagrin ; & il se leva , dans la resolution de l'apprendre la nuit suivante.





XLVIII. NUIT.

DInârzade, quand il en fut temps, adressa ces paroles à la Sultane : Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous raconter la fin de l'histoire de l'Envié & de l'Envieux. Très-volontiers, répondit Scheherazade. Voici comme le second Calender la poursuivit.

Le bon Derviche, dit-il, étant donc monté sur le Trône de son beau-pere, un jour qu'il étoit au milieu de sa Cour dans une marche, il apperçût l'Envieux parmi la foule du monde qui étoit sur son passage. Il fit approcher un des Visirs qui l'accompagnoient, & lui dittout bas : Allez, & amenez-moi cet homme que voilà, & prenez bien garde de l'épouvanter. Le Visir obéit; & quand l'Envieux fut en presence du Sultan, le Sultan lui dit : Mon ami, je suis ravi de vous voir; & alors s'adressant à un Officier : Qu'on lui compte, dit-il, tout à l'heu-

re mille pieces de monnoye d'or de mon tresor. De plus qu'on lui livre vingt charges de marchandises les plus précieuses de mes magasins, & qu'une garde suffisante le conduise & l'escorte jusques chez lui. Après avoir chargé l'Officier de cette commission, il dit adieu à l'Envieux, & continua sa marche.

Lorsque j'eus achevé de conter cette histoire au Genie assassin de la Princesse de l'Isle d'Ebene, je lui en fis l'application. O Genie, lui dis-je, vous voyez que ce Sultan bien-faisant ne se contenta pas d'oublier qu'il n'avoit pas tenu à l'Envieux qu'il n'eût perdu la vie; il le traita encore, & le renvoya avec toute la bonté que je viens de vous dire. Enfin j'employai toute mon éloquence à le prier d'imiter un si bel exemple, & de me pardonner; mais il ne me fut pas possible de le fléchir.

Tout ce que je puis faire pour toi, me dit-il, c'est de ne te pas ôter la vie; ne te flatte pas que je te renvoye sain & sauf. Il faut que je te fasse sentir ce que je puis par mes enchantemens. *A*

ces mots , il se faisit de moi avec violence , & m'emportant au travers de la voute du Palais souterrain , qui s'entr'ouvrit pour lui faire un passage , il m'enleva si haut , que la terre ne me parut qu'un petit nuage blanc. De cette hauteur il se lança vers la terre comme la foudre , & prit pied sur la cime d'une montagne.

Là , il amassa une poignée de terre , prononça , ou plutôt marmota dessus certaines paroles , auxquelles je ne compris rien ; & la jettant sur moi : Quitte , me dit-il , la figure d'homme , & prens celle de singe. Il disparut aussi-tôt , & je demeurai seul , changé en singe , accablé de douleur , dans un pais inconnu , ne sçachant si j'étois près ou éloigné des États du Roi mon pere.

Je descendis du haut de la montagne , j'entrai dans un plat pais , dont je ne trouvai l'extrémité qu'au bout d'un mois , que j'arrivai au bord de la mer. Elle étoit alors dans un grand calme , & j'apperçûs un vaisseau à une demi-lieuë de terre. Pour ne pas perdre une si belle occasion , je rompis

une

une grosse branche d'arbre , je la tirai après moi dans la mer , & me mis dessus , jambe deçà , jambe delà , avec un bâton à chaque main pour me servir de rames.

Je voguai dans cet état , & m'avancai vers le vaisseau. Quand j'en fus assez près pour être reconnu , je donnai un spectacle fort extraordinaire aux Matelots & aux passagers qui parurent sur le tillac. Ils me regardoient tous avec une grande admiration. Cependant j'arrivai à bord , & me prenant à un cordage , je grimpay jusques sur le tillac. Mais comme je ne pouvois parler , je me trouvai dans un terrible embarras. En effet le danger que je courus alors ne fut pas moins grand que celui d'avoir été à la discretion du Genie.

Les Marchands , superstitieux & scrupuleux , crurent que je porterois malheur à leur navigation , si on me recevoit. C'est-pourquoi l'un dit : Je vais l'assommer d'un coup de maillet ; un autre : Je veux lui passer une flèche au travers du corps ; un autre : Il faut le jeter à la mer. Quelqu'un

314 *Les mille & une Nuit.*

n'auroit pas manqué de faire ce qu'il disoit, si me rangeant du côté du Capitaine, je ne m'étois pas prosterné à ses pieds; mais le prenant par son habit, dans la posture de suppliant, il fut tellement touché de cette action, & des larmes qu'il vit couler de mes yeux, qu'il me prit sous sa protection, en menaçant de faire repentir celui qui me feroit le moindre mal. Il me fit même mille caresses. De mon côté, au défaut de la parole, je lui donnai par mes gestes toutes les marques de reconnoissance qu'il me fut possible.

Le vent qui succeda au calme ne fut pas fort; mais il fut favorable: il ne changea point durant cinquante jours, & il nous fit heureusement aborder au Port d'une belle Ville, très-peuplée, & d'un grand commerce, où nous jettâmes l'ancre. Elle étoit d'autant plus considérable, que c'étoit la Capitale d'un puissant Etat.

Notre vaisseau fut bientôt environné d'une infinité de petits bateaux, remplis de gens qui venoient pour féliciter leurs amis sur leur arrivée, ou s'informer de ceux qu'ils avoient vûs

du païs d'où ils arrivoient , ou simplement par la curiosité de voir un vaisseau qui venoit de loin.

Il arriva entr'autres quelques Officiers qui demanderent à parler de la part du Sultan aux Marchands de notre bord. Les Marchands se presenterent à eux , & l'un des Officiers prenant la parole , leur dit : Le Sultan notre Maître nous a chargé de vous témoigner qu'il a bien de la joye de votre arrivée , & de vous prier de prendre la peine d'écrire sur le rouleau de papier que voici , chacun quelques lignes de votre écriture.

Pour vous apprendre quel est son dessein , vous sçauvez qu'il avoit un premier Visir, qui, avec un tres-grande capacité dans le maniement des affaires , écrivoit dans la derniere perfection. Ce Ministre est mort depuis peu de jours. Le Sultan en est fort affligé ; & comme il ne regardoit jamais les écritures de sa main sans admiration , il a fait un serment solennel de ne donner sa place qu'à un homme qui écrira aussi-bien qu'il écrivoit. Beaucoup de gens ont présenté de leurs

écritures ; mais jusqu'à présent il ne s'est trouvé personne dans l'étendue de cet Empire qui ait été jugé digne d'occuper la place du Visir.

Ceux des Marchands qui crurent assez bien écrire pour prétendre à cette haute dignité , écrivirent l'un après l'autre ce qu'ils voulurent. Lorsqu'ils eurent achevé , jé m'avançai & enlevai le rouleau de la main de celui qui le tenoit. Tout le monde , & particulièrement les Marchands qui venoient d'écrire , s'imaginant que je voulois le déchirer , ou le jeter à la mer , firent de grands cris ; mais ils se rassurerent , quand ils virent que je tenois le rouleau fort proprement , & que je faisois signe de vouloir écrire à mon tour. Cela fit changer leur crainte en admiration. Neanmoins , comme ils n'avoient jamais vû de Singe qui scût écrire , & qu'ils ne pouvoient se persuader que je fusse plus habile que les autres , ils vouloient m'arracher le rouleau des mains ; mais le Capitaine prit encore mon parti. Laissez-le faire , dit-il , qu'il écrive. S'il ne fait que barbouiller le papier ,

je vous promets que je le punirai sur le champ. Si au contraire il écrit bien, comme je l'espere ; car je n'ay vû de ma vie un Singe plus adroit & plus ingenieux , ni qui comprît mieux toutes choses , je déclare que je le reconnoîtrai pour mon fils. J'en avois un, qui n'avoit pas , à beaucoup près, tant d'esprit que lui.

Voyant que personne ne s'opposoit plus à mon dessein ; je pris la plume , & ne la quittai qu'après avoir écrit six fortes d'écritures usitées chez les Arabes ; & chaque essai d'écriture contenoit un distique , ou un quatrain impromptu à la louange du Sultan. Mon écriture n'effaçoit pas seulement celle des Marchands , j'ose dire qu'on n'en avoit point vû de si belle jusqu'alors en ce pais-là. Quand j'eus achevé , les Officiers prirent le rouleau , & le porterent au Sultan.

Scheherazade en étoit là, lors qu'elle apperçût le jour. Sire , dit-elle à Schahriar, si j'avois le tems de continuer , je raconterois à votre Majesté des choses encore plus surprenantes que celles que je viens de raconter. Le

Sultan qui s'étoit proposé d'entendre toute cette histoire, se leva sans dire ce qu'il pensoit.



XLIX. N U I T.

LE lendemain, Dinarzade éveillée avant le jour, appella la Sultane, & lui dit : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de nous apprendre la suite des aventures du Singe. Je crois que le Sultan mon Seigneur, n'a pas moins de curiosité que moi de l'entendre. Vous allez être satisfaits l'un & l'autre, répondit Scheherazade ; & pour ne vous pas faire languir, je vous dirai que le second Calender continua ainsi son histoire.

Le Sultan ne fit aucune attention aux autres écritures ; il ne regarda que la mienne, qui lui plut tellement, qu'il dit aux Officiers : Prenez le cheval de mon écurie le plus beau & le plus richement enharnaché, & une robe de brocard des plus magnifiques, pour revêtir la personne de qui font

ces six fortes d'écritures , & amenez-le moy.

A cet ordre du Sultan , les Officiers se mirent à rire. Ce Prince irrité de leur hardiesse , étoit prêt à les punir ; mais ils lui dirent : Sire, nous supplions Votre Majesté de nous pardonner. Ces écritures ne sont pas d'un homme, elles sont d'un Singe. Que dites-vous, s'écria le Sultan ? Ces écritures merveilleuses ne sont pas de la main d'un homme ? Non , Sire , répondit un des Officiers , nous assurons Votre Majesté qu'elles sont d'un Singe, qui les a faites devant nous. Le Sultan trouva la chose trop surprenante pour n'être pas curieux de me voir. Faites-ce que je vous ay commandé, leur dit-il, amenez-moy promptement un Singe si rare.

Les Officiers revinrent au Vaisseau, & exposèrent leur ordre au Capitaine, qui leur dit que le Sultan étoit le maître. Aussi-tôt ils me revêtirent d'une robe de brocard très-riche, & me porterent à terre , où ils me mirent sur le cheval du Sultan , qui m'attendoit dans son Palais avec un grand nombre

de personnes de sa Cour, qu'il avoit assemblées pour me faire plus d'honneur.

La marche commença. Le port, les ruës, les places publiques, les fenêtrés, les terrasses des Palais & des maisons, tout étoit rempli d'une multitude innombrable de monde de l'un & de l'autre sexe; & de tous les âges, que la curiosité avoit fait venir de tous les endroits de la Ville pour me voir; car le bruit s'étoit répandu en un moment que le Sultan venoit de choisir un Singe pour son Grand Visir. Après avoir donné un spectacle si nouveau à tout ce peuple, qui par des cris redoublez ne cessoit de marquer sa surprise, j'arrivai au Palais du Sultan.

Je trouvai ce Prince assis sur son Trône au milieu des Grands de sa Cour. Je lui fis trois reverences profondes; & à la dernière, je me prosternai, & baifai la terre devant lui. Je me mis ensuite sur mon seant en posture de Singe. Toute l'assemblée ne pouvoit se lasser de m'admirer, & ne comprenoit pas comment il étoit possible qu'un Singe sçût si bien rendre aux

Sultans le respect qui leur est dû ; & le Sultan en étoit plus étonné que personne. Enfin la cérémonie de l'Audience eût été complète , si j'eusse pû ajouter la harangue à mes gestes ; mais les Singes ne parlerent jamais , & l'avantage d'avoir été homme , ne me donnoit pas ce privilege.

Le Sultan congédia ses Courtisans , & il ne resta auprès de lui que le Chef de ses Eunuques , un petit Esclave fort jeune , & moy. Il passa de la salle d'Audience dans son appartement , où il se fit apporter à manger. Lors qu'il fut à table , il me fit signe d'approcher , & de manger avec lui. Pour lui marquer mon obéissance , je baisai la terre , je me levai , & me mis à table. Je mangeai avec beaucoup de retenue & de modestie.

Avant que l'on desservît , j'aperçus une écritoire ; je fis signe qu'on me l'apportât , & quand je l'eus , j'écrivis sur une grosse pesche des vers de ma façon , qui marquoient ma reconnaissance au Sultan ; & la lecture qu'il en fit , après que je lui eus présenté la pesche , augmenta son éton-

nement. La table levée, on lui apporta d'une boisson particuliere, dont il me fit presenter un verre. Je bus, & j'écrivis dessus de nouveau vers, qui expliquoient l'état où je me trouvois après de grandes souffrances. Le Sultan les lut encore, & dit: Un homme qui seroit capable d'en faire autant, seroit au-dessus des plus grands hommes.

Ce Prince s'étant fait apporter un jeu d'Echecs, me demanda par signe si j'y sçavois jouer, & si je voulois jouer avec lui. Je baifai la terre, & en portant la main sur ma tête, je marquai que j'étois prêt à recevoir cet honneur. Il me gagna la premiere partie; mais je gagnai la seconde & la troisiéme: & m'appercevant que cela lui faisoit quelque peine, pour le consoler, je fis un quatrain que je lui presentai. Je lui disois que deux puissantes Armées s'étoient battues tout le jour avec beaucoup d'ardeur; mais qu'elles avoient fait la paix sur le soir, & qu'elles avoient passé la nuit ensemble fort tranquillement sur le champ de bataille.

Tant de choses paroissant au Sultan fort au-delà de tout ce qu'on avoit jamais vû ou entendu de l'adresse & de l'esprit des Singes, il ne voulut pas être le seul témoin de ces prodiges. Il avoit une fille, qu'on appelloit Dame de beauté. Allez, dit-il au Chef des Eunuques, qui étoit present & attaché à cette Princesse, allez, faites venir ici votre Dame, je suis bien aise qu'elle ait part au plaisir que je prens.

Le Chef des Eunuques partit, & amena bien-tôt la Princesse. Elle avoit le visage découvert; mais elle ne fut pas plutôt dans la chambre, qu'elle se le couvrit promptement de son voile, en disant au Sultan: Sire, il faut que Votre Majesté se soit oubliée. Je suis fort surprise qu'elle me fasse venir pour paroître devant les hommes. Comment donc, ma fille, répondit le Sultan, vous n'y pensez pas vous-même. Il n'y a ici que le petit Esclave, l'Eunuque votre Gouverneur, & moy qui avons la liberté de vous voir le visage; néanmoins vous baissez votre voile, & vous me faites un crime de vous avoir fait venir ici. Sire, re-

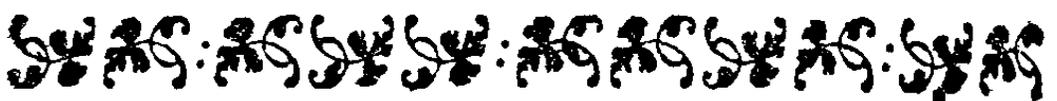
pliqua la Princesse, Votre Majesté va connoître que je n'ay pas tort. Le Singe que vous voyez, quoi qu'il ait la forme d'un Singe, est un jeune Prince, fils d'un grand Roy. Il a été metamorphosé en Singe par enchantement. Un Genie, fils de la fille d'Ebhis, lui a fait cette malice, après avoir cruellement ôté la vie à la Princesse de l'Isle d'Ebene, fille du Roi Epitimarus.

Le Sultan étonné de ce discours, se tourna de mon côté; & ne me parlant plus par signe, me demanda si ce que sa fille venoit de dire étoit véritable. Comme je ne pouvois parler, je mis la main sur ma tête pour lui témoigner que la Princesse avoit dit la vérité. Ma fille, reprit alors le Sultan, comment sçavez-vous que ce Prince a été transformé en Singe par enchantement? Sire, repartit la Princesse Dame de beauté, Votre Majesté peut se souvenir qu'au sortir de mon enfance, j'ay eu près de moy une vieille Dame. C'étoit une Magicienne très-habile. Elle m'a enseigné soixante-dix regles de sa science, par la vertu de

laquelle je pourrois en un clin d'œil faire transporter votre Capitale au milieu de l'Océan, au delà du Mont Caucase. Par cette science je connois toutes les personnes qui sont enchantées, seulement à les voir; je sçay qui elles sont, & par qui elles ont été enchantées. Ainsi ne soyez pas surpris si j'ay d'abord démêlé ce Prince au travers du charme qui l'empêche de paroître à vos yeux tel qu'il est naturellement. Ma fille, dit le Sultan, je ne vous croyois pas si habile. Sire, répondit la Princesse, ce sont des choses curieuses qu'il est bon de sçavoir; mais il m'a semblé que je ne devois pas m'en vanter. Puisque cela est ainsi, reprit le Sultan, vous pourrez donc dissiper l'enchantement du Prince. Oüi, Sire, repartit la Princesse, je puis lui rendre sa premiere forme. Rendez-la lui donc, interrompit le Sultan, vous ne sçauriez me faire un plus grand plaisir; car je veux qu'il soit mon Grand Visir, & qu'il vous épouse. Sire, dit la Princesse, je suis prête à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

326 *Les mille & une Nuit.*

Scheherazade , en achevant ces derniers mots , s'apperçut qu'il étoit jour , & cessa de pourfuivre l'histoire du second Calender. Schahriar jugeant que la suite ne feroit pas moins agreable que ce qu'il avoit entendu , resolut de l'écouter le lendemain.



L. N U I T.

DInarzade appellant la Sultane à l'heure ordinaire , lui dit : Ma sœur , si vous ne dormez pas , racontez - nous de grace comment la Dame de Beauté remit le second Calender dans son premier état. Vous l'allez sçavoir , répondit Scheherazade. Le Calender reprit ainsi son discours.

La Princesse Dame de Beauté alla dans son appartement , d'où elle apporta un couteau qui avoit des mots hebreux gravez sur la lame. Elle nous fit descendre ensuite le Sultan , le Chef des Eunuques , le petit Esclave & moy , dans une cour secrete du Pa-

lais ; & là nous laissant sous une gallerie qui regnoit autour , elle s'avança au milieu de la cour , où elle décrivit un grand cercle , & y traça plusieurs mots en caracteres Arabes anciens , & autres , qu'on appelle caracteres de Cleopatre.

Lors qu'elle eut achevé , & préparé le cercle de la maniere qu'elle le souhaitoit , elle se plaça & s'arrêta au milieu , où elle fit des adjurations , & recita des versets de l'Alcoran. Insensiblement l'air s'obscurcit de sorte , qu'il sembloit qu'il fût nuit , & que la machine du monde alloit se dissoudre. Nous nous sentîmes saisir d'une frayeur extrême ; & cette frayeur augmenta encore , quand nous vîmes tout à coup paroître le Genie , fils de la fille d'Eblis , sous la forme d'un lion d'une grandeur épouvantable.

Dès que la Princesse apperçut ce monstre , elle lui dit : Chien , au lieu de ramper devant moy , tu oses te presenter sous cette horrible forme , & tu crois m'épouvanter ? Et toi , reprit le lion , tu ne crains pas de contrevenir au traité que nous avons fait,

& confirmé par un serment ſolemnel, de ne nous nuire, ni faire aucun tort l'un à l'autre? Ah, maudit, repliqua la Princeſſe, c'eſt à toi que j'ay ce reproche à faire. Tu vas, interrompit bruſquement le lion, être payée de la peine que tu m'as donnée de revenir. En diſant cela, il ouvrit une gueule effroyable, & s'avança ſur elle pour la devorer. Mais elle, qui étoit ſur ſes gardes, fit un ſaut en arriere, eut le tems de s'arracher un cheveu; & en prononçant deux ou trois paroles, elle ſe changea en un glaive tranchant, dont elle coupa le lion en deux par le milieu du corps.

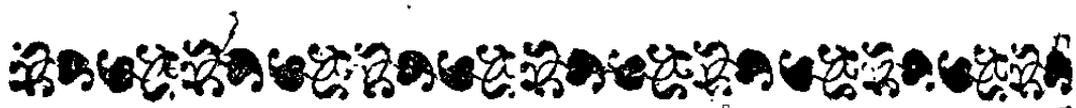
Les deux parties du lion diſparurent, & il ne reſta que la tête, qui ſe changea en un gros ſcorpion. Auſſi-tôt la Princeſſe ſe changea en ſerpent, & livra un rude combat au ſcorpion; qui n'ayant pas l'avantage, prit la forme d'une aigle, & s'envola. Mais le ſerpent prit alors celle d'une aigle noire plus puiffante, & la pourſuivit. Nous les perdîmes de vûe l'une & l'autre,

Quelque tems après qu'elles eurent diſparu,

disparu , la terre s'entr'ouvrit devant nous , & il en sortit un chat noir & blanc , dont le poil étoit tout herissé , & qui miauloit d'une maniere effrayante. Un loup noir le suivit de près , & ne lui donna aucun relâche. Le chat trop pressé se changea en un ver , & se trouva près d'une grenade tombée par hazard d'un grenadier qui étoit planté sur le bord d'un canal d'eau assez profond , mais peu large. Ce ver perça la grenade en un instant , & s'y cacha. La grenade alors s'enfla , devint grosse comme une citrouille , & s'éleva sur le toit de la galerie , d'où après avoir fait quelques tours en roulant , elle tomba dans la cour , & se rompit en plusieurs morceaux.

Le loup qui pendant ce tems-là s'étoit transformé en cocq , se jetta sur les grains de la grenade , & se mit à les avaler l'un après l'autre. Lorsqu'il n'en vit plus , il vint à nous les ailes étendues , en faisant un grand bruit , comme pour nous demander s'il n'y avoit plus de grains. Il en restoit un sur le bord du canal , dont il s'apperçut en se retournant. Il y courut vite &

mais dans le moment qu'il alloit porter le bec dessus, le grain roula dans le canal, & se changea en petit poisson Mais voila le jour, Sire, dit Scheherazade; s'il n'eût pas si-tôt paru, je suis persuadée que Votre Majesté auroit pris beaucoup de plaisir à entendre ce que je lui aurois raconté. A ces mots, elle se tut; & le Sultan se leva rempli de tous ces événemens inouis, qui lui inspirerent une forte envie & une extrême impatience d'apprendre le reste de cette histoire.



L I. N U I T.

DInarzade le lendemain ne craignit pas d'interrompre le sommeil de la Sultane. Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de reprendre le fil de cette merveilleuse histoire, que vous ne pûtes achever hier. Je suis curieuse d'entendre la suite de toutes ces métamorphoses. Scheherazade rappella

dans sa memoire l'endroit où elle en étoit demeurée, & puis adressant la parole au Sultan : Sire, dit-elle, le second Calender continua de cette sorte son histoire.

Le Cocq se jetta dans le canal, & se changea en un brochet qui poursuivit le petit poisson. Ils furent l'un & l'autre deux heures entieres sous l'eau & nous ne scävions ce qu'ils étoient devenus, lorsque nous entendîmes des cris horribles qui nous firent fremir. Peu de tems après nous vîmes le Genie & la Princesse tout en feu. Ils se lancerent l'un contre l'autre des flâmes par la bouche jusques à ce qu'ils vinrent à se prendre corps à corps. Alors les deux feux s'augmenterent, & jetterent une fumée épaisse & enflammée qui s'éleva fort haut. Nous craignîmes avec raison qu'elle n'embrazât tout le Palais; mais nous eûmes bientôt un sujet de crainte beaucoup plus pressant : car le Genie s'étant débarassé de la Princesse, vint jusqu'à la gallerie où nous étions, & nous souffla des tourbillons de feu. C'étoit fait de nous, si la Princesse

accourant à notre secours , ne l'eût obligé par ses cris à s'éloigner & à se garder d'elle. Néanmoins quelque diligence qu'elle fit , elle ne put empêcher que le Sultan n'eût la barbe brûlée & le visage gâté : Que le chef des Eunuques ne fut étouffé & consumé sur le champ , & qu'une étincelle n'entrât dans mon œil droit , & ne me rendît borgne. Le Sultan & moy nous nous attendions à périr ; mais bien-tôt nous ouïmes crier : victoire , victoire ; & nous vîmes tout à coup paroître la Princesse sous sa forme naturelle , & le Genie réduit en un monceau de cendres.

La Princesse s'approcha de nous , & pour ne pas perdre de tems , elle demanda une tasse pleine d'eau , qui lui fut apportée par le jeune Esclave à qui le feu n'avoit fait aucun mal. Elle la prit , & après quelques paroles prononcées dessus , elle jetta l'eau sur moi en disant : Si tu es Singe par enchantement , change de figure , & prens celle d'homme , que tu avois auparavant. A peine eut-elle achevé ces mots , que je redevins homme tel que j'étois

avant ma metamorphose , à un œil près.

Je me préparois à remercier la Princesse , mais elle ne m'en donna pas le tems. Elle s'adressa au Sultan son pere , & lui dit : Sire , j'ai remporté la victoire sur le Genie , comme Votre Majesté le peut voir : mais c'est une victoire qui me coûte cher. Il me reste peu de momens à vivre , & vous n'aurez pas la satisfaction de faire le mariage que vous meditiez. Le feu m'a penetré dans ce combat terrible , & je sens qu'il me consume peu à peu. Cela ne seroit point arrivé , si je m'étois apperçû du dernier grain de la Grenade , & que je l'eusse avalé comme les autres , lorsque j'étois changée en Coq. Le Genie s'y étoit refugié comme en son dernier retranchement , & de-là dépendoit le succès du combat , qui auroit été heureux & sans danger pour moi. Cette faute m'a obligée de recourir au feu , & de combattre avec ces puissantes armes , comme je l'ai fait entre le Ciel & la Terre , & en votre présence. Malgré le pouvoir de son Art redoutable , &

son experience, j'ai fait connoître au Genie que j'en sçavois plus que lui; je l'ai vaincu, & réduit en cendres. Mais je ne puis échapper à la mort qui s'approche.

Scheherazade interrompit en cet endroit l'histoire du second Calender, & dit au Sultan: Sire, le jour qui paroît, m'avertit de n'en pas dire davantage; mais si Votre Majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, elle entendra la fin de cette histoire. Schahriar y consentit, & se leva suivant sa coûtume, pour aller vacquer aux affaires de son Empire.



L I I. N U I T.

Quelque tems avant le jour, Dinarzade éveillée appella la Sultane: Ma chere Soeur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie d'achever l'histoire du second Calender. Scheherazade prit aussi-tôt la parole, & poursuivit ainsi son conte.

Le Calender parlant toujours à Zo-

beïde, lui dit : Madame, le Sultan laissa la Princesse Dame de Beauté, achever le récit de son combat, & quand elle l'eut fini, il lui dit d'un ton qui marquoit la vive douleur dont il étoit pénétré : Ma fille, vous voyez en quel état est votre Pere. Helas, je m'étonne que je sois encore en vie ! L'Eunuque votre Gouverneur est mort, & le Prince que vous venez de délivrer de son enchantement, a perdu un œil. Il n'en put dire davantage, car les larmes, les soupirs, & les sanglots lui couperent la parole. Nous fûmes extrêmement touchés de son affliction, sa fille & moi, & nous pleurâmes avec lui.

Pendant que nous nous affligions comme à l'envi l'un de l'autre, la Princesse se mit à crier : Je brûle, je brûle. Elle sentit que le feu qui la consumoit, s'étoit enfin emparé de tout son corps, & elle ne cessa de crier, je brûle, que la mort n'eût mis fin à ses douleurs insupportables. L'effet de ce feu fut si extraordinaire, qu'en peu de momens elle fut reduite toute en cendres, comme le Genie.

Je ne vous dirai pas, Madame, jusqu'à quel point je fus touché d'un spectacle si funeste. J'aurois mieux aimé être toute ma vie singe ou chien, que de voir ma bienfaitrice perir si misérablement. De son côté le Sultan affligé au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, poussa des cris pitoyables en se donnant de grands coups à la tête & sur la poitrine, jusqu'à ce que succombant à son desespoir, il s'évanouit & me fit craindre pour sa vie.

Cependant les Eunuques & les Officiers accoururent aux cris du Sultan, qu'ils n'eurent pas peu de peine à faire revenir de sa foiblesse. Ce Prince & moi n'eûmes pas besoin de leur faire un long recit de cette aventure pour les persuader de la douleur que nous en avions : Les deux monceaux de cendres en quoi la Princesse & le Genie avoient été réduits, la leur firent assez concevoir. Comme le Sultan pouvoit à peine se soutenir, il fut obligé de s'appuyer sur eux pour gagner son appartement.

Dès que le bruit d'un événement si tragique se fut répandu dans le Palais

&

& dans la Ville, tout le monde plaignit le malheur de la Princesse, Dame de Beauté, & prit part à l'affliction du Sultan. On mena grand deuil durant sept jours : On fit beaucoup de ceremonies : On jetta au vent les cendres du Genie : On recueillit celles de la Princesse dans un vase précieux, pour y être conservées ; & ce vase fut déposé dans un superbe Mausolée que l'on bâtit au même endroit où les cendres avoient été recueillies.

Le chagrin que conçût le Sultan de la perte de sa fille, lui causa une maladie qui l'obligea de garder le lit un mois entier. Il n'avoit pas encore entièrement recouvré sa santé, qu'il le fit appeller : Prince, me dit-il, écoutez l'ordre que j'ai à vous donner : Il y va de votre vie, si vous ne l'exécutez. Je l'assurai que j'obéirois exactement : Après quoi reprenant la parole : J'avois toujours vécu, poursuivit-il, dans une parfaite félicité ; & jamais aucun accident ne l'avoit traversé ; votre arrivée a fait évanouir le bonheur dont je jouïssois : Ma fille est morte, son Gouverneur n'est plus,

338 *Les mille & une Nuit.*

& ce n'est que par un miracle que je suis en vie. Vous êtes donc la cause de tous ces malheurs, dont il n'est pas possible que je puisse me consoler. C'est pourquoi retirez-vous en paix; mais retirez-vous incessamment, je perirois moi-même si vous demeuriez ici davantage; car je suis persuadé que votre présence porte malheur: c'est tout ce que j'avois à vous dire: Partez, & prenez garde de paroître jamais dans mes Etats: Aucune considération ne m'empêcheroit de vous en faire repentir. Je voulus parler; mais il me ferma la bouche par des paroles remplies de colere, & je fus obligé de m'éloigner de son Palais.

Rebuté, chassé, abandonné de tout le monde & ne sçachant ce que je deviendrois, avant que de sortir de la Ville, j'entrai dans un bain, je me fis raser la barbe & les sourcils, & pris l'habit de Calender. Je me mis en chemin en pleurant moins ma misere que la mort des belles Princesses que j'avois causée. Je traversai plusieurs pais sans me faire connoître; enfin je résolus de venir à Bagdad, dans l'espe-

rance de me faire presenter au Com-
mandeur des Croyans , & d'exciter sa
compassion par le recit d'une histoire
si étrange ; j'y suis arrivé ce soir , & la
premiere personne que j'ai rencontrée
en arrivant , c'est le Calender notre
frere , qui vient de parler avant moi.
Vous sçavez le reste , Madame , &
pourquoi j'ai l'honneur de me trouver
dans votre Hôtel.

Quand le second Calender eut ache-
vé son histoire, Zobéïde, à qui il avoit
adressé la parole , lui dit : Voilà qui
est bien ; allez , retirez-vous où il vous
plaira , je vous en donne la permission.
Mais au lieu de sortir , il supplia aussi
la Dame de lui faire la même grace
qu'au premier Calender , auprès de qui
il alla prendre place Mais Sire ,
dit Scheherazade, en achevant ces der-
niers mots , il est jour , & il ne m'est pas
permis de continuer. J'ose assurer nean-
moins , que quelque agréable que soit
l'histoire du second Calender , celle du
troisième n'est pas moins belle ; que
votre Majesté se consulte ; qu'elle voye
si elle veut avoir la patience de l'enten-
dre. Le Sultan curieux de sçavoir si

elle étoit aussi merveilleuse que la dernière, se leva, resolu de prolonger encore la vie de Scheherazade, quoique le délai qu'il avoit accordé fût fini depuis plusieurs jours.



L I I I . N U I T .

Sur la fin de la nuit suivante Dinarzade adressa ces paroles à la Sultane : Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me raconter quelqu'un de ces beaux contes que vous sçavez. Je voudrois bien, dit alors Schahriar, entendre l'histoire du troisieme Calender ! Sire, répondit Scheherazade, vous allez être obéi. Le troisieme Calender, ajouta-t-elle, voyant que c'étoit à lui à parler, s'adressant comme les autres à Zobéide, commença son histoire de cette maniere,

HISTOIRE

Du troisième Calender, Fils de Roi.

TRÈS-honorable Dame, ce que j'ai à vous raconter, est bien différent de ce que vous venez d'entendre. Les deux Princes qui ont parlé avant moy ont perdu chacun un œil par un pur effet de leur destinée; & moy je n'ay perdu le mien que par ma faute, qu'en prévenant moy-même, & cherchant mon propre malheur, comme vous l'apprendrez par la suite de mon discours.

Je m'appelle Agib, & suis fils d'un Roi, qui se nommoit Cassib: Après sa mort, je pris possession de ses Etats, & établis mon séjour dans la même Ville où il avoit demeuré. Cette Ville est située sur le bord de la mer; Elle a un Port des plus beaux & des plus seurs, avec un Arcenal assez grand pour fournir à l'armement de cent cinquante Vaisseaux de guerre, toujours prêts à servir dans l'occasion: pour en équiper cinquante en mar-

chandise ; & autant de petites Fregates legeres pour les promenades & les divertissemens sur l'eau. Plusieurs belles Provinces composoient mon Royaume en Terre ferme , avec un grand nombre d'Isles considerables , presque toutes situées à la veüe de ma Capitale.

Je visitai premierement les Provinces : Je fis ensuite armer & équiper toute ma Flotte , & j'allai descendre dans mes Isles , pour me concilier par ma présence le cœur de mes Sujets , & les affermir dans le devoir. Quelque tems après que j'en fus revenu , j'y retournai ; & ces voyages en me donnant quelque teinture de la navigation , m'y firent prendre tant de goût , que je resolus d'aller faire des découvertes au de-là de mes Isles. Pour cet effet je fis équiper dix Vaisseaux seulement , je m'embarquai , & nous mîmes à la voile.

Notre navigation fut heureuse pendant quarante jours de suite ; mais la nuit du quarante-unième , le vent devint contraire , & même si furieux que nous fûmes battus d'une tempête violente qui pensa nous submerger.

Neanmoins , à la pointe du jour , le vent s'appaîsa , les nuages se dissipèrent , & le soleil ayant ramené le beau tems , nous abordâmes à une Isle , où nous nous arrê tâmes deux jours à prendre des rafraîchissemens. Cela étant fait , nous nous remîmes en mer. Après dix jours de navigation , nous commencions à esperer de voir Terre , car la tempête que nous avions essuîée m'avoit détourné de mon dessein , & j'avois fait prendre la route de mes Etats , lorsque je m'apperçus que mon Pilote ne sçavoit où nous étions. Effectivement le dixième jour un Matelot , commandé pour faire la découverte au haut du grand mast , rapporta qu'à la droite & à la gauche il n'avoit vû que le Ciel & la Mer qui bornassent l'Horison ; mais que devant lui du côté où nous avions la Prouë , il avoit remarqué une grande noirceur.

Le Pilote changea de couleur à ce recit , jetta d'une main son turban sur le tillac , & de l'autre se frappant le visage : Ah Sire , s'écria-t-il , nous sommes perdus ! personne de nous ne peut échapper du danger où nous nous

344 *Les mille & une Nuit.*

trouvois ; & avec toute mon expérience il n'est pas en mon pouvoir de nous en garentir. En disant ces paroles il se mit à pleurer comme un homme qui croyoit sa perte inévitable, & son desespoir jetta l'épouvante dans tout le Vaisseau. Je lui demandai quelle raison il avoit de se desesperer ainsi. Helas, Sire, me répondit-il, la tempête que nous avons essuyée, nous a tellement égaré de notre route, que demain à midi, nous nous trouverons près de cette noircœur, qui n'est autre chose que la montagne noire : & cette montagne noire est une mine d'aimant, qui dès à présent attire toute votre Flotte, à cause des clous & des ferremens qui entrent dans la structure des Vaisseaux. Lors que nous en serons demain à une certaine distance, la force de l'Aimant sera si violente, que tous les cloux se détacheront, & iront se coller contre la montagne : Vòs Vaisseaux se dissoudront, & seront submergez. Comme l'Aimant a la vertu d'attirer le fer à soi, & de se fortifier par cette attraction, cette montagne du côté de la

mer, est couverte des cloux d'une infinité de Vaisseaux qu'elle a fait perir ; te qui conserve & augmente en même tems cette vertu.

Cette montagne, poursuivit le Pilote, est très escarpée ; & au sommet, il y a un dôme de bronze fin, soutenu de colonnes de même métal ; au haut du dôme paroît un cheval aussi de bronze ; sur lequel est un Cavalier qui a la poitrine couverte d'une plaque de plomb ; sur laquelle sont gravez des caractères talismaniques. La tradition, Sire, ajouta-t-il, est, que cette Statue est la cause principale de la perte de tant de Vaisseaux & de tant d'hommes qui ont été submergez en cet endroit ; & qu'elle ne cessera d'être funeste à tous ceux qui auront le malheur d'en approcher, jusqu'à ce qu'elle soit renversée.

Le Pilote ayant tenu ce discours se remit à pleurer, & ses larmes exciterent celles de tout l'équipage. Je ne doutai pas moy-même que je ne fusse arrivé à la fin de mes jours. Chacun toutefois ne laissa pas de songer, à sa conservation, & de prendre pour cela

toutes les mesures possibles : Et dans l'incertitude de l'événement, ils se firent tous héritiers les uns des autres par un testament en faveur de ceux qui se sauveroient.

Le lendemain matin, nous apperçûmes à découvert la montagne noire, & l'idée que nous en avions conçue, nous la fit paroître plus affreuse qu'elle n'étoit. Sur le midi nous nous en trouvâmes si près, que nous éprouvâmes ce que le Pilote nous avoit prédit. Nous vîmes voler les cloux & tous les autres ferremens de la Flotte vers la montagne, où par la violence de l'attraction ils se collerent avec un bruit horrible. Les Vaisseaux s'entrouvrirent & s'abîmerent dans la mer, qui étoit si haute en cet endroit, qu'avec la sonde nous n'aurions pû en découvrir la profondeur. Tous mes gens furent noyez ; mais Dieu eut pitié de moy, & permit que je me sauvasse en me saisissant d'une planche qui fut poussée par le vent droit au pied de la montagne. Je ne me fis pas le moindre mal, mon bonheur m'ayant fait aborder à un endroit où il y avoit des de-

grez pour monter au sommet.

Scheherazade vouloit poursuivre ce conte ; mais le jour qui vint à paroître lui imposa silence. Le Sultan jugea bien par ce commencement que la Sultane ne l'avoit pas trompé. Ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner s'il ne la fit pas encore mourir ce jour-là.



L I V. N U I T.

AU nom de Dieu, ma sœur, s'écria le lendemain Dinarzade, si vous ne dormez pas, continuez, je vous en conjure, l'histoire du troisième Calender. Ma chere sœur répondit Scheherazade, voici comment ce Prince la reprit.

A la veuë de ces degrez, dit-il, car il n'y avoit pas de terrain à droit ni à gauche où l'on pût mettre le pied, & par consequent se sauver, je remerciai Dieu, & invoquai son saint nom en commençant à monter. L'escalier étoit si étroit, si roide & si difficile, que pour peu que le vent eût eu de

348 *Les mille & une Nuit.*

violence, il m'auroit renversé & précipité dans la mer. Mais enfin, j'arrivai jusqu'au haut sans accident : J'entrâi sous le dôme, & me prosternant contre terre, je remerciai Dieu de la grace qu'il m'avoit faite.

Je passai la nuit sous le dôme. Pendant que je dormois, un venerable Vieillard s'apparut à moy, & me dit : Ecoute, Agib : Lorsque tu seras éveillé, creuse la terre sous tes pieds. Tu y trouveras un arc de bronze, & trois fleches de plomb, fabriquées sous certaines constellations, pour délivrer le genre humain de tant de maux qui le menacent. Tire les trois fleches contre la statuë : Le cavalier tombera dans la mer ; & le cheval de ton côté, que tu enterreras au même endroit d'où tu auras tiré l'arc & les fleches. Cela fait, la mer s'enflera, & montera jusqu'au pied du dôme, à la hauteur de la montagne. Lorsqu'elle y sera montée, tu verras aborder une chaloupe, où il n'y aura qu'un seul homme avec une rame à chaque main. Cet homme sera de bronze, mais différent de celui que tu auras renversé.

Embarque-toi avec lui sans prononcer le nom de Dieu, & te laisse conduire. Il te conduira en dix jours dans une autre mer, où tu trouveras le moyen de retourner chez toi sain & sauf; pourvû que, comme je te l'ay déjà dit, tu ne prononces pas le nom de Dieu pendant tout le voyage.

Tel fut le discours du Vieillard. D'abord que je fus éveillé, je me levai extrêmement consolé de cette vision, & je ne manquai pas de faire ce que le Vieillard m'avoit commandé. Je déterrai l'arc & les fleches, & les tirai contre le Cavalier. A la troisième fleche, je le renversai dans la mer, & le cheval tomba de mon côté. Je l'enterrai à la place de l'arc & des fleches, & dans cet intervalle, la mer s'enfla & s'éleva peu à peu. Lorsqu'elle fut arrivée au pied du dôme, à la hauteur de la montagne, je vis de loin sur la mer une chaloupe qui venoit à moi. Je benis Dieu, voyant que les choses succedoient conformément au songe que j'avois eu.

Enfin la chaloupe aborda: & j'y vis l'homme de bronze tel qu'il m'a-

350 *Les mille & une Nuit.*

voit été dépeint. Je m'embarquai, & me gardai bien de prononcer le nom de Dieu. Je ne dis pas même un seul autre mot. Je m'assis, & l'homme de bronze recommença de ramer en s'éloignant de la montagne. Il vogua sans discontinuer jusqu'au neuvième jour que je vis des Isles qui me firent espérer que je serois bien-tôt hors du danger que j'avois à craindre. L'excès de ma joye me fit oublier la défense qui m'avoit été faite, Dieu soit benin, dis-je alors, Dieu soit loué.

Je n'eus pas achevé ces paroles, que la chaloupe s'enfonça dans la mer avec l'homme de bronze. Je demeurai sur l'eau, & je nageai le reste du jour du côté de la terre qui me parut la plus voisine. Une nuit fort obscure succeda; & comme je ne sçavois plus où j'étois, je nageois à l'aventure. Mes forces s'épuisèrent à la fin, & je commençois à desesperer de me sauver; lorsque le vent venant à se fortifier, une vague plus grosse qu'une montagne me jetta sur une plage, où elle me laissa en se retirant. Je me hâtai aussi-tôt de prendre terre, de

Crainte qu'une autre vague ne me reprît, & la première chose que je fis fut de me dépouiller, d'exprimer l'eau de mon habit, & de l'étendre pour le faire secher sur le sable qui étoit encore échauffé de la chaleur du jour.

Le lendemain le soleil eut bien-tôt achevé de secher mon habit. Je le repris, & m'avançai pour reconnoître où j'étois. Je n'eus pas marché longtemps, que je connus que j'étois dans une petite Isle deserte fort agreable, où il y avoit plusieurs sortes d'arbres fruitiers & sauvages. Mais je remarquai qu'elle étoit considerablement éloignée de terre; ce qui diminua fort la joye que j'avois d'être échappé de la mer. Neanmoins je me remettois à Dieu du soin de disposer de mon sort selon sa volonté, quand j'apperçus un petit bâtiment qui venoit de terre ferme à pleines voiles, & avoit la prouë sur l'Isle où j'étois.

Comme je ne doutois pas qu'il n'y vint mouiller; & que j'ignorois si les gens qui étoient dessus seroient amis ou ennemis, je crus ne devoir pas me montrer d'abord. Je montai sur un ar-

bre fort touffu, d'où je pouvois impunement examiner leur contenance. Le bâtiment vint se ranger dans une petite anse, où débarquerent dix Esclaves qui portoient une pelle & d'autres instrumens propres à remuer la terre. Ils marcherent vers le milieu de l'Isle, où je les vis s'arrêter & remuer la terre quelque tems, & à leur action, il me parut qu'ils leverent une trape. Ils retournerent ensuite au bâtiment, débarquerent plusieurs sortes de provisions & de meubles, & en firent chacun une charge qu'il porterent à l'endroit où ils avoient remué la terre, & ils y descendirent. Ce qui me fit comprendre qu'il y avoit là un lieu souterrain. Je les vis encore une fois aller au vaisseau, & en ressortir peu de tems après avec un vieillard qui menoit avec lui un jeune homme de quatorze ou quinze ans, très-bien fait. Ils descendirent tous où la trape avoit été levée; & quand ils furent remontez, qu'ils eurent abaissé la trape, qu'ils l'eurent recouverte de terre, & qu'ils reprirent le chemin de l'anse où étoit le navire, je remarquai que le
jeune

Jeune homme n'étoit pas avec eux ; d'où je conclus qu'il étoit resté dans le lieu souterrain ; circonstance qui me causa un extrême étonnement.

Le vieillard & les esclaves se rembarquerent , & le bâtiment ayant remis à la voile , reprit la route de la terre ferme. Quand je le vis si éloigné que je ne pouvois être apperçu de l'équipage , je descendis de l'arbre , & me rendis promptement à l'endroit où j'avois vû remuer la terre. Je la remuai à mon tour , jusqu'à ce que trouvant une pierre de deux ou trois pieds en quarré , je la levai ; & je vis qu'elle couvroit l'entrée d'un escalier aussi de pierre. Je le descendis , & me trouvais au bas dans une grande chambre où il y avoit un tapis de pied & un sofa garni d'un autre tapis & de coussins d'une riche étoffe , où le jeune homme étoit assis avec un éventail à la main. Je distinguai toutes ces choses à la clarté de deux bougies , aussi bien que des fruits & des pots de fleurs qu'il avoit près de lui.

Le jeune homme fut effraïé de ma veüe. Mais pour le rassurer, je lui

dis en entrant : Qui que vous foyez, Seigneur, ne craignez rien, un Roy & fils de Roy tel que je suis, n'est pas capable de vous faire la moindre injure. C'est au contraire votre bonne destinée qui a voulu apparemment que je me trouvasse ici pour vous tirer de ce tombeau, où il semble qu'on vous ait enterré tout vivant pour des raisons que j'ignore. Mais ce qui m'embarrasse, & ce que je ne puis concevoir ; car je vous dirai que j'ai été témoin de tout ce qui s'est passé depuis que vous êtes arrivé dans cette Isle, c'est qu'il m'a paru que vous vous êtes laissé ensevelir dans ce lieu sans résistance Scheherazade se tut en cet endroit, & le Sultan se leva très impatient d'apprendre pourquoi ce jeune homme avoit ainsi été abandonné dans une Isle deserte. Ce qu'il se promit d'entendre la Nuit suivante.

L V. N U I T.

DInarzade lorsqu'il en fut tems, appella la Sultane : Si vous ne dormez pas ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de reprendre l'histoire du troisième Calender. Scheherazade ne se le fit pas repeter ; & la poursuivit de cette sorte.

Le jeune homme, continua le troisième Calender, se rassura à ces paroles, & me pria d'un air riant de m'asseoir près de lui. Dès que je fus assis : Prince, me dit-il, je vais vous apprendre une chose qui vous surprendra par sa singularité. Mon pere est un Marchand Jouaillier qui a acquis de grands biens par son travail, & par son habileté dans sa profession. Il a un grand nombre d'Esclaves & de Commissionnaires, qui font des voyages par mer sur des vaisseaux qui lui appartiennent, afin d'entretenir les correspondances qu'il a en plusieurs Cours où il fournit les pierres dont on a besoin.

356 *Les mille & une Nuit.*

Il y avoit long-tems qu'il étoit marié fans avoir eu d'enfans , lorsqu'il apprit qu'il auroit un fils dont la vie neanmoins ne feroit pas de longue durée : ce qui lui donna beaucoup de chagrin à son réveil. Quelques jours après , ma mere lui annonça qu'elle étoit grosse , & le tems qu'elle croyoit avoir conçu s'accordoit fort avec le jour du songe de mon pere. Elle accoucha de moi dans le terme des neuf mois , & ce fut une grande joie dans la famille.

Mon pere qui avoit exactement observé le moment de ma naissance , consulta les Astrologues , qui lui dirent : Votre fils vivra fans nul accident jusqu'à l'âge de quinze ans. Mais alors il courra risque de perdre la vie , & il sera difficile qu'il en échappe. Si néanmoins son bonheur veut qu'il ne périsse pas , sa vie sera de longue durée. C'est qu'en ce tems-là , ajouterent-ils , la Statue équestre de bronze qui est au haut de la montagne d'Aimant , aura été renversée dans la mer par le Prince Agib , fils du Roy Cassib ; & que les astres marquent , que cinquante

Jours après, votre fils doit être tué par ce Prince.

Comme cette prédiction s'accordoit avec le songe de mon pere, il en fut vivement frappé & affligé. Il ne laissa pas pourtant de prendre beaucoup de soin de mon éducation, jusqu'à cette presente année, qui est la quinzième de mon âge. Il apprit hier, que depuis dix jours le Cavalier de bronze a été jetté dans la mer par le Prince que je viens de vous nommer. Cette nouvelle lui a coûté tant de pleurs & causé tant d'allarmes, qu'il n'est pas reconnoissable dans l'état où il est.

Sur la prédiction des Astrologues, il a cherché les moyens de tromper mon horoscope, & de me conserver la vie. Il y a long-tems qu'il a pris la précaution de faire bâtir cette demeure, pour m'y tenir caché durant cinquante jours, dès qu'il apprendroit que la Statuë seroit renversée. C'est - pour - quoi, comme il a sçû qu'elle l'étoit depuis dix jours, il est venu promptement me cacher ici, & il a promis que dans quarante il viendra me reprendre. Pour moi, ajouta-t-il, j'ai bonne

358 *Les mille & une Nuits.*

esperance ; & je ne crois pas que le Prince Agib vienne me chercher sous terre au milieu d'une Isle deserte. Voilà, Seigneur, ce que j'avois à vous dire.

Pendant que le fils du Jouiaillier me racontoit son histoire, je me mocquois en moi-même des Astrologues qui avoient prédit que je lui ôterois la vie : Et je me sentoiss si éloigné de vérifier la prédiction, qu'à peine eut-il achevé de parler, que je lui dis avec transport : Mon cher Seigneur, ayez de la confiance en la bonté de Dieu, & ne craignez rien. Comptez que c'étoit une dette que vous aviez à payer, & que vous en êtes quitte dès à présent. Je suis ravi, après avoir fait naufrage, de me trouver heureusement ici pour vous défendre contre ceux qui voudroient attenter à votre vie. Je ne vous abandonnerai pas durant ces quarante jours que les vaines conjectures des Astrologues vous font apprehender. Je vous rendrai pendant ce tems-là tous les services qui dépendront de moi. Après cela je profiterai de l'occasion de gagner la terre ferme en

m'embarquant avec vous sur votre bâtiment, avec la permission de votre pere & la vôtre; & quand je serai de retour en mon Royaume, je n'oublierai point l'obligation que je vous aurai, & je tâcherai de vous en témoigner ma reconnoissance, de la maniere que je le devrai.

Je rassurai par ce discours le fils du Jouvaillier, & m'attirai sa confiance. Je me gardai bien de peur de l'épouvanter, de lui dire que j'étois cet Agib qu'il craignoit, & je pris grand soin de ne lui en donner aucun soupçon. Nous nous entretînmes de plusieurs choses jusqu'à la nuit, & je connus que le jeune homme avoit beaucoup d'esprit. Nous mangeâmes ensemble de ses provisions: Il en avoit une si grande quantité, qu'il en auroit eu de reste au bout de quarante jours, quand il auroit eu d'autres hôtes que moi. Après le souper, nous continuâmes de nous entretenir quelque tems, & ensuite nous nous couchâmes.

Le lendemain à son lever, je lui présentai le bassin & l'eau. Il se lava

160 *Les mille & une Nuit.*

je préparai le dîner, & le servis quand il fut tems. Après le repas, j'inventai un jeu pour nous desennuyer non-seulement ce jour-là; mais encore les suivans. Je préparai le souper de la même maniere que j'avois apprêté le dîner. Nous soupâmes, & nous nous couchâmes comme le jour précédent.

Nous eûmes le tems de contracter amitié ensemble. Je m'apperçûs qu'il avoit de l'inclination pour moi; & de mon côté j'en avois conçûe une si forte pour lui, que je me disois souvent à moi-même, que les Astrologues qui avoient prédit au pere, que son fils feroit tué par mes mains, étoient des imposteurs; & qu'il n'étoit pas possible que je pûsse commettre une si méchante action. Enfin, Madame, nous passâmes trente-neuf jours le plus agreablement du monde dans ce lieu souterrain.

Le quarantième arriva. Le matin le jeune homme en s'éveillant, me dit avec un transport de joye dont il ne fut pas le maître: Prince, me voilà aujourd'hui au quarantième jour, & je ne suis pas mort, graces à Dieu &

à votre bonne compagnie. Mon pere ne manquera pas tantôt de vous en marquer sa reconnoissance, & de vous fournir tous les moyens & toutes les commoditez necessaires pour vous en retourner dans votre Royaume. Mais en attendant, ajoûta-t-il, je vous supplie de vouloir bien faire chauffer de l'eau pour me laver tout le corps dans le bain portatif, je veux me decrasser, & changer d'habit, pour mieux recevoir mon pere.

Je mis de l'eau sur le feu, & lorsqu'elle fut tiede, j'en remplis le bain portatif. Le jeune homme se mit dedans : Je le lavai & le frottai moi-même. Il en sortit ensuite, se coucha dans son lit que j'avois préparé, & je le couvris de sa couverture. Après qu'il se fut reposé, & qu'il eut dormi quelque temps : Mon Prince, me dit-il, obligez-moi de m'apporter un melon & du sucre, que j'en mange pour me rafraîchir.

De plusieurs melons qui nous restoient, je choisiss le meilleur, & le mis dans un plat; & comme je ne trouvois pas de couteau pour le couper, je demandai au jeune homme s'il ne sçavoit

pas où il y en avoit. Il y en a un , mē
répondit-il , sur cette corniche au-
dessus de ma tête. Effectivement j'y en
apperçus un ; mais je me pressai si
fort pour le prendre , & dans le temps
que je l'avois à la main, mon pied s'em-
barrassa de forte dans la couverture ,
que je tombai & glissai si malheureu-
sément sur le jeune homme , que je
lui enfonçai le coôteau dans le cœur,
Il expira dans le moment.

A ce spectacle , je pouffai des cris
épouvantables. Je me frappai la tête ,
le visage , & la poitrine : Je déchirai
mon habit , & me jettai par terre avec
une douleur & des regrets inexprima-
bles. Helas ! m'écriai-je , il ne lui res-
toit que quelques heures pour être
hors du danger contre lequel il avoit
cherché un azile , & dans le temps que
je compte moi-même que le peril est
passé , c'est alors que je deviens son
assassin , & que je rends la prédiction
veritable. Mais , Seigneur , ajoutai-
je , en levant la tête & les mains au
ciel ; je vous en demande pardon , &
si je suis coupable de sa mort , ne me
laissez pas vivre plus long-temps,

Scheherazade voyant paroître le jour en cet endroit , fut obligée d'interrompre ce récit funeste. Le Sultan des Indes en fut ému., & se sentant quelque inquiétude sur ce que deviendroit après cela le Calender , il se garda bien de faire mourir ce jour-là Scheherazade , qui seule pouvoit le tirer de peine.



L V I. N U I T.

DInarzade , suivant sa coûtume , éveilla la Sultane le lendemain. Si vous ne dormez pas , ma sœur , lui dit-elle , je vous prie de nous raconter ce qui se passa après la mort du jeune homme. Scheherazade prit aussi-tôt la parole & parla de cette sorte.

Madame , poursuivit le troisième Calender , en s'adressant à Zobéïde , après le malheur qui venoit de m'arriver , j'aurois reçu la mort sans fraïeur , si elle s'étoit présentée à moi. Mais , le mal , ainsi que le bien , ne nous arrive pas toujours lorsque nous le souhaitons,

Neanmoins faisant reflexion que mes larmes & ma douleur ne feroient pas revivre le jeune homme , & que les quarante jours finissant , je pouvois être surpris par son pere , je sortis de cette demeure souterraine , & montai au haut de l'escalier. J'abbaiſſai la grosse pierre sur l'entrée , & la couvris de terre.

J'eus à peine achevé , que portant la vûe sur la mer du côté de la Terre ferme , j'apperçus le bâtiment qui venoit reprendre le jeune homme. Alors me consultant sur ce que j'avois à faire , je dis en moi-même : Si je me fais voir , le vieillard ne manquera pas de me faire arrêter & massacrer peut-être par ses esclaves ; quand il aura vû son fils dans l'état où je l'ai mis. Tout ce que je pourrai alleguer pour me justifier , ne le persuadera point de mon innocence. Il vaut mieux , puisque j'en ai le moyen , me soustraire à son ressentiment que de m'y exposer.

Il y avoit près du lieu souterrain un gros arbre dont l'épais feuillage me parut propre à me cacher. J'y montai , & je ne me fus pas plutôt placé de ma-

niere que je ne pouvois être apperçu ; que je vis aborder le bâtiment au même endroit que la première fois.

Le vieillard & les esclaves débarquerent bien-tôt & s'avancerent vers la demeure souterraine d'un air qui marquoit qu'ils avoient quelque esperance ; mais lorsqu'ils virent la terre nouvellement remuée , ils changerent de visage , & particulièrement le vieillard. Ils leverent la pierre & descendirent. Ils appellent le jeune homme par son nom ; il ne répond point ; leur crainte redouble ; ils le cherchent , & le trouvent enfin étendu sur son lit , avec le couteau au milieu du cœur ; car je n'avois pas eu le courage de l'ôter. A cette veüe , ils pousserent des cris de douleur , qui renouvelerent la mienne : Le Vieillard en tomba évanoui : Ses esclaves pour lui donner de l'air l'apporterent en haut entre leurs bras ; & le poserent au pied de l'arbre où j'étois. Mais malgré tous leurs soins , ce malheureux Pere demeura longtemps en cet état , & leur fit plus d'une fois desesperer de sa vie.

Il revint toutefois de ce long éva-

nouissement. Alors les esclaves apportèrent le corps de son fils, revêtu de ses plus beaux habillemens, & dès que la fosse qu'on lui faisoit fut achevée, on l'y descendit. Le Vieillard soutenu par deux esclaves, & le visage baigné de larmes, lui jeta le premier, un peu de terre; après quoi les esclaves en comblèrent la fosse.

Cela étant fait l'ameublement de la demeure souterraine fut enlevé, & embarqué avec le reste des provisions. Ensuite le Vieillard accablé de douleur, ne pouvant se soutenir, fut mis sur une espece de brancard, & transporté dans le vaisseau, qui remit à la voile. Il s'éloigna de l'Isle en peu de tems, & je le perdis de vûë. Le jour qui éclairoit déjà l'appartement du Sultan des Indes, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Schahriar se leva à son ordinaire, & par la même raison que le jour precedent, prolongea encore la vie de la Sultane, qu'il laissa avec Dinarzade.



L V I I . N U I T .

LE lendemain avant le jour, Dinarzade adressa ces paroles à la Sultane : Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de poursuivre les aventures du troisiéme Calender. Hé bien, ma sœur, répondit Scheherazade, vous sçauvez que ce Prince continua de les raconter ainsi à Zobéide, & à sa compagnie.

Après le départ, dit-il, du Vieillard, de ses esclaves, & du Navire, je restai seul dans l'Isle : je passois la nuit dans la demeure souterraine qui n'avoit pas été rebouchée ; & le jour je me promenois autour de l'Isle, & m'arrétois dans les endroits les plus propres à prendre du repos, quand j'en avois besoin.

Je menai cette vie ennuyeuse pendant un mois. Au bout de ce tems-là, je m'apperçus que la Mer diminuoit considerablement, & que l'Isle devenoit plus grande ; il sembloit que la

terre ferme s'approchoit. Effectivement les eaux devinrent si basses, qu'il n'y avoit plus qu'un petit trajet de mer entre moy & la terre ferme. Je le traversai, & n'eus de l'eau presque qu'à mi-jambe. Je marchai si long-tems sur la plage & sur le sable, que j'en fus très-fatigué. A la fin je gagnai un terrain plus ferme, & j'étois déjà assez éloigné de la mer, lorsque je vis fort loin au devant de moy comme un grand feu. Ce qui me donna quelque joye. Je trouverai quelqu'un, disois-je; & il n'est pas possible que ce feu se soit allumé de lui-même. Mais à mesure que je m'en approchois, mon erreur se dissipoit, & je reconnus bien-tôt que ce que j'avois pris pour du feu, étoit un Château de cuivre rouge, que les rayons du soleil faisoient paroître de loin comme enflammé.

Je m'arrêtai près de ce Château; & m'assis, autant pour en considérer la structure admirable, que pour me remettre un peu de ma lassitude. Je n'avois pas encore donné à cette maison magnifique toute l'attention qu'elle méritoit, quand j'apperçûs dix jeu-

nes hommes fort bienfaits, qui paroif-
soient venir de la promenade. Mais ce
qui me parut assez surprenant, ils
étoient tous borgnes de l'œil droit.
Ils accompagnoient un Vieillard, d'u-
ne taille haute, & d'un air venera-
ble.

J'étois étrangement étonné de ren-
contrer tant de borgnes à la fois, &
tous privez du même œil. Dans le
tems que je cherchois dans mon esprit
par quelle aventure ils pouvoient être
assemblez ; ils m'aborderent, & me
témoignerent de la joye de me voir.
Après les premiers complimens, ils
me demanderent ce qui m'avoit ame-
né là. Je leur répondis que mon histo-
re étoit un peu longue, & que s'ils
vouloient prendre la peine de s'asseoir,
je leur donnerois la satisfaction qu'ils
souhaitoient. Ils s'affirent ; & je leur
racontai ce qui m'étoit arrivé depuis
que j'étois sorti de mon Royaume
jusqu'alors. Ce qui leur causa une
grande surprise.

Après que j'eus achevé mon dis-
cours, ces jeunes Seigneurs me prie-
rent d'entrer avec eux dans le Châ-

teau. J'acceptai leur offre; nous traversâmes une enfilade de salles, d'antichambres, de chambres & de cabinets fort proprement meublez, & nous arrivâmes dans un grand salon, où il y avoit en rond dix petits sofas bleus, & séparés, tant pour s'asseoir & se reposer le jour, que pour dormir la nuit. Au milieu de ce rond étoit un onzième Sofa moins élevé, & de la même couleur, sur lequel se plaça le Vieillard dont on a parlé: & les jeunes Seigneurs s'assirent sur les dix autres.

Comme chaque Sofa ne pouvoit tenir qu'une personne, un de ces jeunes gens me dit: Camarade, asseyez-vous sur le tapis au milieu de la place, & ne vous informez de quoi que ce soit qui nous regarde; non plus que du sujet pourquoi nous sommes tous borgnes de l'œil droit; contentez-vous de voir, & ne portez pas plus loin votre curiosité.

Le Vieillard ne demeura pas longtemps assis; il se leva, & sortit; mais il revint quelques momens après, apportant le souper des dix Seigneurs auxquels, il distribua à chacun sa por-

tion en particulier. Il me servit aussi la mienne, que je mangeai seul à l'exemple des autres : Et sur la fin du repas, le même Vieillard nous presenta une tasse de vin à chacun.

Mon histoire leur avoit paru si extraordinaire qu'ils me la firent repeter à l'issuë du souper, & elle donna lieu à un entretien qui dura une grande partie de la nuit. Un des Seigneurs faisant reflexion qu'il étoit tard, dit au Vieillard : Vous voyez qu'il est tems de dormir, & vous ne nous apportez pas de quoi nous acquiter de notre devoir. A ces mots, le Vieillard se leva & entra dans un cabinet, d'où il apporta sur sa tête dix bassins, l'un après l'autre, tous couverts d'une étoffe bleuë. Il en posa un avec un flambeau devant chaque Seigneur.

Ils decouvrirent leurs bassins, dans lesquels il y avoit de la cendre, du charbon en poudre, & du noir à noircir. Ils mêlerent toutes ces choses ensemble, & commencerent à s'en frotter & barbouiller le visage ; de maniere qu'ils étoient affreux à voir. Après s'être noircis de la sorte, ils se mirent

à pleurer , à se lamenter , & à se frapper la tête & la poitrine en criant sans cesse : *Voilà le fruit de notre oisiveté , & de nos debauches.*

Ils passerent presque toute la nuit dans cette étrange occupation. Ils la cessèrent enfin ; après quoi le Vieillard leur apporta de l'eau dont ils se laverent le visage & les mains : Ils quitterent aussi leurs habits , qui étoient gâtez , & en prirent d'autres : De sorte qu'il ne paroïssoit pas qu'ils eussent rien fait des choses étonnantes dont je venois d'être spectateur.

Jugez , Madame , de la contrainte où j'avois été durant tout ce tems-là. J'avois été mille foistenté de rompre le silence que ces Seigneurs m'avoient imposé , pour leur faire des questions ; & il me fut impossible de dormir le reste de la nuit.

Le jour suivant , d'abord que nous fûmes levez , nous sortîmes pour prendre l'air , & alors je leur dis : Seigneurs , je vous déclare que je renonce à la loi que vous me prescrivîtes hier au soir : je ne puis l'observer : vous êtes des gens sages , & vous avez

Tous de l'esprit infiniment ; vous me l'avez fait allez connoître : Neanmoins je vous ay vû faire des actions dont toutes autres personnes que des Insensés ne peuvent être capables. Quelque malheur qui puisse m'arriver, je ne scaurois m'empêcher de vous demander pourquoi vous vous êtes barbouillé le visage de cendre, de charbon & de noir à noircir ; & enfin pourquoi vous n'avez tous qu'un œil ; il faut que quelque chose de singulier en soit la cause ; c'est pourquoi, je vous conjure de satisfaire ma curiosité. A des instances si pressantes, ils ne répondirent rien, sinon que les demandes que je leur faisois, ne me regardoient pas ; que je n'y avois pas le moindre intérêt, & que je demeurasse en repos.

Nous passâmes la journée à nous entretenir de choses indifferentes ; & quand la nuit fut venuë, après avoir tous soupé separément, le Vieillard apporta encore les bassins bleus, les jeunes Seigneurs se barbouillerent, ils pleurerent, se frapperent, & crièrent ; *Voila le fruit de notre oisiveté,*

374 *Les mille & une Nuit.*

& de nos débauches. Ils firent le lendemain, & les nuits suivantes, la même action.

A la fin, je ne pus résister à ma curiosité, & je les priay très-sérieusement de la contenter, ou de m'enseigner par quel chemin je pourrois retourner dans mon Royaume : Car je leur dis qu'il ne m'étoit pas possible de demeurer plus long-tems avec eux, & d'avoir toutes les nuits un spectacle si extraordinaire, sans qu'il me fût permis d'en sçavoir les motifs.

Un des Seigneurs me répondit pour tous les autres : Ne vous étonnez pas de notre conduite à votre égard, si jusqu'à présent nous n'avons pas cédé à vos prières, ce n'a été que par pure amitié pour vous, & que pour vous épargner le chagrin d'être réduit au même état où vous nous voyez. Si vous voulez bien éprouver notre malheureuse destinée, vous n'avez qu'à parler ; nous allons vous donner la satisfaction que vous nous demandez. Je leur dis que j'étois résolu à tout événement. Encore une fois, reprit le même Seigneur, nous vous con-

Jeillons de moderer votre curiosité ; Il y va de la perte de votre œil droit. Il n'importe , repartis-je , je vous déclare que si ce malheur m'arrive , je ne vous en tiendrai pas coupables , & que je ne l'imputerai qu'à moy-même.

Il me representa encore que quand j'aurois perdu un œil , je ne devois point esperer de demeurer avec eux , supposé que j'eusse cette pensée , parce que leur nombre étoit complet, & qu'il ne pouvoit pas être augmenté. Je leur dis que je me ferois un plaisir de ne me separer jamais d'aussi hōnnêtes gens qu'eux ; mais que si c'étoit une nécessité , j'étois prêt encore à m'y soumettre , puisqu'à quelque prix que ce fût , je souhaitois qu'ils m'accordassent ce que je leur demandois,

Les dix Seigneurs voyant que j'étois inébranlable dans ma resolution , prirent un mouton , qu'il égorgerent ; & après lui avoir ôté la peau , ils me presenterent le cōûteau dont ils s'étoient servi , & me dirent : Prenez ce cōûteau , il vous servira dans l'occasion que nous vous dirons bien-tôt. Nous allons vous coudre dans cette

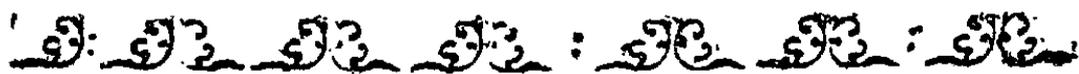
376 *Les mille & une Nuit.*

peau, dont il faut que vous vous enveloppiez : ensuite nous vous laisserons sur la place, & nous nous retirerons. Alors un oiseau d'une grosseur énorme, qu'on appelle Roc, paroîtra dans l'air, & vous prenant pour un mouton, fondra sur vous, & vous enlevera jusqu'aux nuës ; mais que cela ne vous épouvante pas. Il reprendra son vol vers la terre, & vous posera sur la cime d'une montagne. D'abord que vous vous sentirez à terre, fendez la peau avec le couteau, & vous développez. Le Roc ne vous aura pas plutôt vû qu'il s'envolera de peur, & vous laissera libre. Ne vous arrêtez point, marchez jusqu'à ce que vous arriviez à un Château d'une grandeur prodigieuse, tout couvert de plaques d'or, de grosses émeraudes & d'autres pierreries fines. Presentez-vous à la porte, qui est toujours ouverte, & entrez. Nous avons été dans ce Château tous tant que nous sommes ici. Nous ne vous disons rien de ce que nous y avons vû, ni de ce qui nous est arrivé ; vous l'apprendrez par vous-même. Ce que nous pouvons

VOUS

vous dire, c'est qu'il nous en coûte à chacun notre œil droit; & la pénitence dont vous avez été témoin, est une chose que nous sommes obligés de faire pour y avoir été. L'histoire de chacun de nous en particulier est remplie d'aventures extraordinaires, & on en feroit un gros Livre; mais nous ne pouvons vous en dire davantage.

En achevant ces mots, Scheherazade; interrompit son conte, & dit au Sultan des Indes: Sire, comme ma sœur m'a reveillée aujourd'hui un peu plutôt que de coutume, je commençois à craindre d'ennuyer votre Majesté; mais voila le jour qui paroît à propos, & m'impose silence. La curiosité de Schahriar l'emporta encore sur le serment cruel qu'il avoit fait.



L V I I I . N U I T .

DInarzade ne fut pas si matineuse cette nuit que la précédente: elle ne laissa pas néanmoins d'appel-

ler la Sultane avant le jour : Si vous ne dormez pas, ma sœur ; lui dit-elle, je vous prie de continuer l'histoire du troisiéme Calender. Scheherazade la poursuivit ainsi, en faisant toujours parler le Calender à Zobéide.

Madame , un des dix Seigneurs borgnes , m'ayant tenu le discours que je viens de vous rapporter , je m'enveloppai dans la peau du mouton, faisi du coôteau qui m'avoit été donné , & après que les jeunes Seigneurs eurent pris la peine de me coudre dedans , ils me laisserent sur la place , & se retirerent dans leur fallon. Le Roc , dont ils m'avoient parlé ne fut pas long-tems à se faire voir : il fondit sur moy , me prit entre ses griffes, comme un monton , & me transporta au haut d'une montagne.

Lors que je me sentis à terre , je ne manquai pas de me servir du coôteau , je fendis la peau ; me developpai , & parus devant le Roc , qui s'envola dès qu'il m'apperçut. Ce Roc est un oiseau blanc , d'une grandeur & d'une grosseur monstrueuse : pour sa force , elle est telle , qu'il enleve les Elephans

dans les plaines , & les porte sur le sommet des montagnes , où il en fait sa pâture.

Dans l'impatience que j'avois d'arriver au Château , je ne perdis point de tems ; & je pressai si bien le pas , qu'en moins d'une demie-journée , je m'y rendis : & je puis dire que je le trouvai encore plus beau qu'on ne me l'avoit dépeint.

La porte étoit ouverte ; j'entrai dans une cour quarrée & si vaste , qu'il y avoit autour quatre-vingt-dix-neuf portes de bois de sandal & d'aloës , & une d'or , sans compter celles de plusieurs escaliers magnifiques qui conduisoient aux appartemens d'enhaut , & d'autres encore que je ne voyois pas. Les cent que je dis , donnoient entrée dans des jardins ou des magazins remplis de richesses , ou enfin dans des lieux qui renfermoient des choses surprenantes à voir.

Je vis en face une porte ouverte , par où j'entrai dans un grand Sallon , où étoient assises quarante jeunes Dames d'une beauté si parfaite , que l'imagination même ne sçauroit aller au

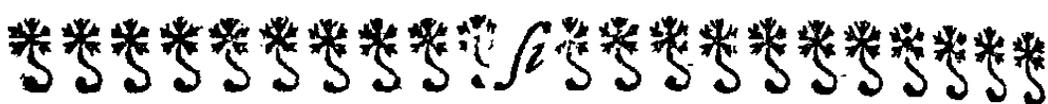
delà. Elles étoient habillées très-magnifiquement. Elles se leverent toutes ensemble, si-tôt qu'elles m'aperçurent ; & fans attendre mon compliment, elles me dirent avec de grandes demonstrations de joye : Brave Seigneur, foyez le bien venu, foyez le bien venu : & une d'entre-elles prenant la parole pour les autres ; Il y a long-tems, dit-elle, que nous attendions un Cavalier comme vous : Votre air nous marque assez que vous avez toutes les bonnes qualitez que nous pouvons fouhaiter ; & nous espérons que vous ne trouverez pas notre compagnie defagreable & indigne de vous.

Après beaucoup de réfistance de ma part, elles me forcerent de m'afseoir dans une place un peu élevée au-deffus des leurs ; & comme je témoignois que cela me faisoit de la peine : C'est votre place, me dirent-elles, vous êtes de ce moment notre Seigneur, notre Maître & notre Juge ; & nous fommes vos Efclaves, prêts à recevoir vos commandemens.

Rien au monde, Madame, ne m'étonna tant que l'ardeur & l'empressement de ces belles Filles à me rendre tous les services imaginables. L'une apporta de l'eau chaude & me lava les pieds; une autre me versa de l'eau de senteur sur les mains; celles-ci apportèrent tout ce qui étoit nécessaire pour me faire changer d'habillement; celles-là servirent une collation magnifique; & d'autres enfin se présentèrent le verre à la main, prêtes à me verser d'un vin délicieux: & tout cela s'exécutoit sans confusion, avec un ordre, une union admirable, & des manières dont j'étois charmé. Je bus & mangeai; après quoi toutes les Dames s'étant placées autour de moi, me demanderent une relation de mon voyage. Je leur fis un détail de mes aventures qui dura jusqu'à l'entrée de la nuit.

Scheherazade s'étant arrêtée en cet endroit, sa sœur lui en demanda la raison. Ne voyez-vous pas bien qu'il est jour, répondit la Sultane; pourquoi ne m'avez-vous pas plutôt éveillée à Le Sultan, à qui l'arrivée du Calender au Palais des quarante belles Dames,

promettoit d'agréables choses, ne voulant pas se priver du plaisir de les entendre, différa encore la mort de la Sultane.



L I X. N U I T.

DInarzade ne fut pas plus diligente cette nuit que la dernière; & il étoit presque jour, lorsqu'elle dit à la Sultane : Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de m'apprendre ce qui se passa dans le beau Château où vous nous laissâtes hier. Je vais vous le dire, répondit Scheherazade; & s'adressant au Sultan : Sire, poursuivit-elle, le Prince Calender reprit sa narration dans ces termes.

Lorsque j'eus achevé de raconter mon histoire aux quarante Dames, quelques-unes de celles qui étoient assises le plus près de moi, demeurèrent pour m'entretenir, pendant que d'autres voyant qu'il étoit nuit, se levèrent pour aller querir des bougies. Elles en apportèrent une prodigieuse

quantité, qui repara merveilleusement la clarté du jour; mais elles les disposerent avec tant de symmetrie, qu'il sembloit qu'on n'en pouvoit moins souhaiter.

D'autres Dames servirent une table de fruits secs, de confitures & d'autres mets propres à boire, & garnirent un buffet de plusieurs sortes de vins & de liqueurs: Et d'autres enfin parurent avec des instrumens de musique. Quand tout fut prêt, elles m'inviterent à me mettre à table. Les Dames s'y assirent avec moi, & nous y demeurâmes assez long-temps. Celles qui devoient jouer des instrumens & les accompagner de leurs voix, se leverent, & firent un concert charmant. Les autres commencerent une espee de bal, & danserent deux à deux les unes après les autres, de la meilleure grace du monde.

Il étoit plus de minuit lorsque tous ces divertissemens finirent. Alors une des Dames, prenant la parole, me dit: Vous êtes fatigué du chemin que vous avez fait aujourd'hui: Il est temps que vous vous reposiez. Votre appar-

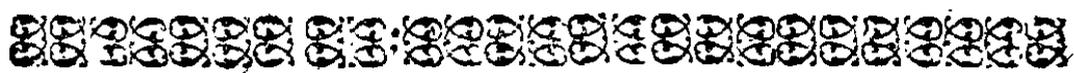
384 *Les mille & une Nuit.*

tement est préparé ; mais avant que de vous y retirer , choisissez de nous toutes celle qui vous plaira davantage , & la menez coucher avec vous. Je répondis que je me garderois bien de faire le choix qu'elles me propofoient ; qu'elles étoient toutes également belles , spirituelles , dignes de mes respects & de mes services ; & que je ne commettrai pas l'incivilité d'en préférer une aux autres.

La même Dame qui m'avoit parlé , reprit : Nous sommes très-perfuadées de votre honnêteté : & nous voyons bien que la crainte de faire naître de la jalousie entre nous vous retient : mais que cette discrétion ne vous arrête pas : nous vous avertissons que le bonheur de celle que vous choisirez ne fera point de jalouses ; car nous sommes convenuës que tous les jours , nous aurons l'une après l'autre le même honneur : & qu'au bout des quarante jours ce sera à recommencer. Choisissez donc librement , & ne perdez pas un tems que vous devez donner au repos dont vous avez-besoin.

Il fallut céder à leurs instances : Je
présentai

présentai la main à la Dame qui portoit la parole pour les autres. Elle me donna la sienne, & on nous conduisit à un appartement magnifique. On nous y laissa seuls, & les autres Dames se retirèrent dans les leurs Mais il est jour, Sire, dit Scheherazade au Sultan, & Votre Majesté voudra bien me permettre de laisser le Prince Calender avec sa Dame. Schahriar ne répondit rien, mais il dit en lui-même en se levant : Il faut avouer que le conte est parfaitement beau : J'aurois le plus grand tort du monde de ne me pas donner le loisir de l'entendre jusqu'à la fin.



L X. NUIT.

DInarzade sur la fin de la nuit suivante ne manqua pas d'adresser ces paroles à la Sultane : Si vous ne dormez pas, ma sœur, je vous prie de nous raconter la suite de la merveilleuse histoire du troisième Calender. Très-volontiers, répon-

§ 86 *Les mille & une Nuit.*

dit Scheherazade, voici de quelle maniere le Prince en reprit le fil.

J'avois, dit-il, à peine achevé de m'habiller le lendemain, que les trente-neuf autres Dames vinrent dans mon appartement toutes parées autrement que le jour précédent. Elles me souhaiterent le bonjour, & me demanderent des nouvelles de ma santé. Ensuite elles me conduisirent au bain, où elles me laverent elles-mêmes, & me rendirent malgré moy tous les services dont on y a besoin : & lorsque j'en fortis, elles me firent prendre un autre habit qui étoit encore plus magnifique que le premier.

Nous passâmes la journée presque toujours à table, & quand l'heure de se coucher fut venue, elles me prièrent encore de choisir une d'entre elles pour me tenir compagnie. Enfin, Madame, pour ne vous point ennuyer en repetant toujours la même chose, je vous dirai que je passai une année entiere avec les quarante Dames, en les recevant dans mon lit l'une après l'autre ; & que pendant tout ce tems-là cette vie voluptueuse ne fut point

interrompue par le moindre chagrin.

Au bout de l'année, rien ne pouvoit me surprendre davantage, les quarante Dames, au lieu de se présenter à moy avec leur gayeté ordinaire, & de me demander comment je me portois, entrèrent un matin dans mon appartement les jouës baignées de pleurs. Elles vinrent m'embrasser tendrement l'une après l'autre, en me disant : Adieu, cher Prince, Adieu, il faut que nous vous quittions.

Leurs larmes m'attendrirent. Je les suppliai de me dire le sujet de leur affliction, & de cette separation dont elles me parloient : Au nom de Dieu, mes belles Dames, ajoutai-je, apprenez-moy, s'il est en mon pouvoir de vous consoler, & si mon secours vous est inutile. Au lieu de me répondre précisément : Plût à Dieu, dirent-elles, que nous ne vous eussions jamais vû, ni connu ; plusieurs Cavaliers, avant vous, nous ont fait l'honneur de nous visiter ; mais pas un n'avoit cette grace, cette douceur, cet en-

joüement , & ce mérite que vous avez. Nous ne ſçavons comment nous pourrions vivre ſans vous. En achevânt ces paroles , elles recommencerent à pleurer amerement. Mes aimables Dames , repris-je , de grace , ne me faites pas languir davantage : dites-moy la cauſe de votre douleur. Hélas ! répondirent-elles , quel autre ſujet ſeroit capable de nous affliger , que la neceſſité de nous ſéparer de vous ? Peut-être ne vous reverrons-nous jamais ! ſi pourtant vous le vouliez bien , & ſi vous aviez aſſez de pouvoir ſur vous pour cela , il ne ſeroit pas impoſſible de nous rejoindre. Mes Dames , repartis-je , je ne comprends rien à ce que vous dites ; je vous prie de me parler plus clairement.

Hé bien , dit une d'elles , pour vous ſatisfaire , nous vous dirons que nous ſommes toutes Princeſſes , filles de Rois. Nous vivons ici enſemble avec l'agrément que vous avez vû ; mais au bout de chaque année , nous ſommes obligées de nous abſenter pendant quarante jours pour des devoirs in-

dispensables , ce qu'il ne nous est pas permis de reveler : après quoi nous revenons dans ce Château. L'année finit hier , il faut que nous vous quittions aujourd'hui : c'est ce qui fait le sujet de notre affliction. Avant que de partir, nous vous laisserons les clefs de toutes choses , particulièrement celles des cent portes , où vous trouverez de quoi contenter votre curiosité, & adoucir votre solitude, pendant notre absence. Mais pour votre bien & pour notre intérêt particulier , nous vous recommandons de vous abstenir d'ouvrir la porte d'or. Si vous l'ouvrez , nous ne vous reverrons jamais , & la crainte que nous en avons , augmente notre douleur. Nous esperons que vous profiterez de l'avis que nous vous donnons. Il y va de votre repos , & du bonheur de votre vie : prenez-y garde ; si vous cediez à votre indiscrete curiosité , vous vous feriez un tort considerable. Nous vous conjurons donc de ne pas commettre cette faute, & de nous donner la consolation de vous retrouver ici dans quarante jours. Nous em-

porterions bien la clef de la porte d'or avec nous ; mais ce feroit faire une offense à un Prince tel que vous, que de douter de sa discretion, & de sa retenuë.

Scheherazade vouloit continuer, mais elle vit paroître le jour. Le Sultan, curieux de sçavoir ce que feroit le Calender seul dans le Château après le départ des quarante Dames, remit au jour suivant à s'en éclaircir.



L X I. N U I T.

L'Officieuse Dinarzade s'étant reveillée assez long-tems avant le jour, appella la Sultane : Si vous ne dormez pas ma sœur, lui dit-elle, songez qu'il est tems de raconter au Sultan, notre Seigneur, la suite de l'histoire que vous avez commencée. Scheherazade alors s'adressant à Schahriar, lui dit : Sire, votre Majesté sçaura que le Calender poursuivit ainsi son histoire.

Madame, dit-il, le discours de

ces belles Princesses me causa une véritable douleur. Je ne manquai pas de leur témoigner que leur absence me causeroit beaucoup de peine, & je les remerciai des bons avis qu'elles me donnoient. Je les assurai que j'en profiterois, & que je ferois des choses encore plus difficiles pour me procurer le bonheur de passer le reste de mes jours avec des Dames d'un si rare mérite. Nos Adieux furent des plus tendres : Je les embrassai toutes l'une après l'autre : elles partirent ensuite, & je restai seul dans le Château.

L'agrément de la compagnie, la bonne chère, les concerts, les plaisirs m'avoient tellement occupé durant l'année, que je n'avois pas eu le tems ni la moindre envie de voir les merveilles qui pouvoient être dans ce Palais enchanté. Je n'avois pas même fait attention à mille objets admirables que j'avois tous les jours devant les yeux, tant j'avois été charmé de la beauté des Dames, & du plaisir de les voir uniquement occupées du soin de me plaire. Je fus sensiblement affligé de leur départ, & quoique leur

absence ne dût être que de quarante jours, il me parut que j'allois passer un siecle fans elles.

Je me promettois bien de ne pas oublier l'avis important qu'elles m'avoient donné de ne pas ouvrir la porte d'or ; mais comme à cela près, il m'étoit permis de satisfaire ma curiosité, je pris la premiere des clefs des autres portes, qui étoient rangées par ordre.

J'ouvris la premiere porte, & j'entrai dans un Jardin fruitier, auquel je croy que dans l'Univers il n'y en a point qui lui soit comparable. Je ne pense pas même que celui que notre Religion nous promet après la mort puisse le surpasser. La symmetrie, la propreté, la disposition admirable des arbres, l'abondance & la diversité des fruits de mille especes inconnuës, leur fraîcheur, leur beauté, tout ravissoit ma vûe. Je ne dois pas negliger, Madame, de vous faire remarquer que ce Jardin delicieux étoit arrosé d'une maniere fort singuliere; des rigoles creusées avec art & proportion, portoient de l'eau abondamment à la

raciné des arbres qui en avoient besoin pour pousser leurs premières feuilles & leurs fleurs : d'autres en portoient moins à ceux dont les fruits étoient déjà nouez : d'autres encore moins à ceux où ils grossissoient : d'autres n'en portoient que ce qu'il en falloit précisément à ceux dont le fruit avoit acquis la grosseur convenable, & n'attendoit plus que sa maturité, mais cette grosseur surpassoit de beaucoup celle des fruits ordinaires de nos Jardins. Les autres rigoles enfin qui aboutissoient aux arbres dont le fruit étoit meur, n'avoient d'humidité, que ce qui étoit nécessaire pour le conserver dans le même état sans le corrompre.

Je ne pouvois me lasser d'examiner & d'admirer un si beau lieu, & je n'en serois jamais sorti, si je n'eusse pas conçu dès lors une plus grande idée des autres choses que je n'avois point vûes. J'en sortis l'esprit rempli de ces merveilles ; Je fermai la porte, & ouvris celle qui suivoit.

Au lieu d'un Jardin de fruits, j'en trouvai un de fleurs qui n'étoit pas

394 *Les mille & une Nuit.*

moins singulier dans son genre. Il renfermoit un parterre spacieux, arrosé non pas avec la même profusion que le précédent ; mais avec un plus grand ménagement , pour ne pas fournir plus d'eau que chaque fleur n'en avoit besoin. La Rose , le Jasmin , la Violette , le Narcisse , l'Hyacinthe , l'Anemone , la Tulipe , la Renoncule , l'Oeillet , le Lys , & une infinité d'autres fleurs qui ne fleurissent ailleurs qu'en differens tems , s'y trouvoient là fleuries toutes à la fois ; & rien n'étoit plus doux que l'air qu'on respiroit dans ce Jardin.

J'ouyris la troisième porte : je trouvai une Voliere très-vaste. Elle étoit pavée de marbre de plusieurs sortes de couleurs , du plus fin , du moins commun. La cage étoit de sandal & de bois d'aloès : elle renfermoit une infinité de Rossignols , de Chardonnerets , de Serins , d'Alouettes , & d'autres oiseaux encore plus harmonieux dont je n'avois entendu parler de ma vie. Les vases où étoit leur grain & leur eau , étoient de Jaspe ou d'Agathe la plus précieuse.

D'ailleurs, cette Voliere étoit d'une grande propreté : à voir sa capacité, je jugeois qu'il ne falloit pas moins de cent personnes pour la tenir aussi nette qu'elle étoit : personne toutefois n'y paroissoit, non plus que dans les Jardins où j'avois été, dans lesquels je n'avois pas remarqué une mauvaise herbe, ni la moindre superfluité qui m'eût blessé la vûe.

Le Soleil étoit déjà couché, & je me retirai charmé du ramage de cette multitude d'oiseaux qui cherchoient alors à se percher dans l'endroit le plus commode, pour jouir du repos de la nuit. Je me rendis à mon appartement, résolu d'ouvrir les autres portes les jours suivans, à l'exception de la centième.

Le lendemain je ne manquai pas d'aller ouvrir la quatrième porte. Si ce que j'avois vû le jour précédent avoit été capable de me causer de la surprise, ce que je vis alors, me ravit en extase. Je mis le pied dans une grande Cour environnée d'un bâtiment d'une architecture merveilleuse, dont je ne vous feray point la des-

396 *Les mille & une Nuit.*

cription pour éviter la prolixité.

Ce bâtiment avoit quarante portes toutes ouvertes, dont chacune donnoit entrée dans un trésor; & de ces trésors, il y en avoit plusieurs qui valoient mieux que les plus grands Royaumes: Le premier contenoit des monceaux de perles, & ce qui passe toute croyance, les plus pretieuses qui étoient grosses comme des œufs de pigeon, surpassoient en nombre les mediocres. Dans le second trésor il y avoit des Diamans, des Escarboucles, & des Rubis. Dans le troisième des Emeraudes. Dans le quatrième de l'or en lingots. Dans le cinquième du monnoyé. Dans le sixième de l'argent en lingots. Dans les deux suivans du monnoyé. Les autres contenoient des Amethystes, des Chrysolites, des Topazes, des Opales, des Turquoises, des Hyacinthes, & toutes les autres pierres fines que nous connoissons; sans parler de l'Agathe, du Jaspe, de la Cornaline & du Corail dont il y avoit un magasin rempli non seulement de branches, mais même d'arbres entiers.

Rempli de surprise & d'admiration, je m'écriai après avoir vû toutes ces richesses : Non , quand tous les trésors de tous les Rois de l'Univers seroient assemblez en un même lieu, ils n'approcheroient pas de ceux-ci. Quel est mon bonheur de posséder tous ces biens avec tant d'aimables Princesses !

Je ne m'arrêterai point, Madame, à vous faire le détail de toutes les autres choses rares & pretieuses que je vis les jours suivans. Je vous dirai seulement qu'il ne me fallut pas moins de trente-neuf jours pour ouvrir les quatre-vingt dix-neuf portes, & admirer tout ce qui s'offrit à ma vûë. Il ne restoit plus que la centième porte dont l'ouverture m'étoit défenduë.

Le jour qui vint éclairer l'appartement du Sultan des Indes, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. Mais cette histoire faisoit trop de plaisir à Schahriar, pour qu'il n'en voulût pas entendre la suite le lendemain; Ce Prince se leva dans cette résolution.



L X I I . N U I T .

DInarzade qui ne souhaitoit pas moins ardemment que Schahriar d'apprendre quelles merveilles pouvoient être renfermées sous la clef de la centième porte, appella la Sultane de très-bonne heure. Si vous ne dormez pas ma sœur, lui dit-elle, je vous prie d'achever la surprenante histoire du troisième Calender. Il la continua de cette sorte, dit Scheherazade.

J'étois, dit-il, au quarantième jour depuis le départ des charmantes Princesses. Si j'avois pû ce jour-là conserver sur moy le pouvoir que je devois avoir, je serois aujourd'hui le plus heureux de tous les hommes, au lieu que j'en suis le plus malheureux. Elles devoient arriver le lendemain, & le plaisir de les revoir devoit servir de frein à ma curiosité; mais par une foiblesse dont je ne cesserai jamais de me repentir, je succombai

à la tentation du démon, qui ne me donna point de repos que je ne me fusse livré moy-même à la peine que j'ay éprouvée.

J'ouvris la porte fatale que j'avois promis de ne pas ouvrir, & je n'eus pas avancé le pied pour entrer, qu'une odeur assez agreable, mais contraire à mon temperament, me fit tomber évanoui. Neanmoins, je revins à moy, & au lieu de profiter de cet avertissement, de refermer la porte, & de perdre pour jamais l'envie de satisfaire ma curiosité, j'entrai après avoir attendu quelque tems que le grand air eût moderé cette odeur. Je n'en fus plus incommodé.

Je trouvai un lieu vaste, bien voûté, & dont le pavé étoit parsemé de safran. Plusieurs flambeaux d'or massif avec des bougies allumées qui rendoient l'odeur d'aloès & d'ambre gris, y servoient de lumiere; & cette illumination étoit encore augmentée par des lampes d'or & d'argent remplies d'une huile composée de diverses sortes d'odeurs.

Parmi un assez grand nombre d'ob-

jets qui attirerent mon attention ; j'apperçûs un cheval noir , le plus beau & le mieux fait qu'on puisse voir au monde. Je m'approchai de lui pour le considerer de près : je trouvai qu'il avoit une selle & une bride d'or massif , d'un ouvrage excellent : que son auge d'un côté étoit remplie d'orge mondée & de sesame , & de l'autre , d'eau de rose. Je le pris par la bride , & le tirai dehors pour le voir au jour. Je le montai , & voulus le faire avancer ; mais comme il ne branloit pas , je le frappai d'une houffine que j'avois ramassée dans son écurie magnifique. Mais à peine eut-il senti le coup , qu'il se mit à hennir avec un bruit horrible ; puis étendant des ailes , dont je ne m'étois point apperçu , il s'éleva dans l'air à perte de vûe. Je ne songai plus qu'à me tenir ferme , & malgré la frayeur dont j'étois saisi , je ne me tenois point mal. Il reprit ensuite son vol vers la terre , & se posa sur le toit en terrasse d'un Château , où sans me donner le tems de mettre pied à terre , il me secoua si violemment qu'il me fit tomber en arrie-

arrière; & du bout de sa queue il me creva l'œil droit.

Voilà de quelle manière je devins borgne, & je me souvins bien alors de ce que m'avoient prédit les dix jeunes Seigneurs. Le cheval reprit son vol, & disparut. Je me relevai fort affligé du malheur que j'avois cherché moy-même. Je marchai sur la terrasse, la main sur mon œil qui me faisoit beaucoup de douleur. Je descendis, & me trouvai dans un Salon qui me fit connoître par les dix sofas disposez en rond, & un autre moins élevé au milieu, que ce Château étoit celui d'où j'avois été enlevé par le Roc.

Les dix jeunes Seigneurs borgnes n'étoient pas dans le Salon. Je les y attendis, & ils arriverent peu de tems après avec le Vieillard. Ils ne parurent pas étonnez de me revoir, ni de la perte de mon œil. Nous sommes bien fâchez, me dirent-ils, de ne pouvoir vous feliciter sur votre retour de la manière que nous le souhaiterions. Mais nous ne sommes pas la cause de votre malheur. J'aurois tort de vous en accuser, leur répon-

dis-je : je me suis attiré moy-même & je m'en impute toute la faute. Si la consolation des malheureux, reprisent-ils, est d'avoir des semblables, notre exemple peut vous en fournir un sujet. Tout ce qui vous est arrivé nous est arrivé aussi. Nous avons goûté toute sorte de plaisirs pendant une année entière. Et nous aurions continué de jouir du même bonheur si nous n'eussions pas ouvert la porte d'or pendant l'absence des Princesses. Vous n'avez pas été plus sage que nous, & vous avez éprouvé la même punition. Nous voudrions bien vous recevoir parmi nous pour faire la penitence que nous faisons, & dont nous ne savons pas de combien sera la durée, mais nous vous avons déjà déclaré les raisons qui nous en empêchent. C'est pourquoi, retirez-vous, & vous en allez à la Cour de Bagdad, vous y trouverez celui qui doit décider de votre destinée. Ils m'enseignèrent la route que je devois tenir, & je me separai d'eux.

Je me fis raser en chemin la barbe & les sourcils, & pris l'habit de Ca-

lender. Il y a long-tems que je marche. Enfin je suis arrivé aujourd'hui en cette Ville à l'entrée de la nuit. J'ay rencontré à la porte ces Calenders mes confreres, tous étrangers comme moy. Nous avons été tous trois fort surpris de nous voir borgnes du même œil. Mais nous n'avons pas eu le tems de nous entretenir de cette disgrâce qui nous est commune. Nous n'avons eu, Madame, que celui de venir implorer le secours que vous nous avez genereusement accordé.

Le troisieme Calender ayant achevé de raconter son histoire, Zobéide prit la parole, & s'adressant à lui & à ses confreres : allez, leur dit-elle, vous êtes libres tous trois, retirez-vous où il vous plaira. Mais l'un d'entre eux lui répondit : Madame, nous vous supplions de nous pardonner notre curiosité, & de nous permettre d'entendre l'histoire de ces Seigneurs qui n'ont pas encore parlé. Alors la Dame se tournant du côté du Calife, du Visir Giafar, & de Mesrour, qu'elle ne connoissoit pas pour ce qu'ils étoient, leur dit : c'est à vous à me

raconter votre histoire, parlez.

Le Grand Visir Giafar qui avoit toujours porté la parole, répondit encore à Zobéïde : Madame ; pour vous obéir, nous n'avons qu'à repeter ce que nous avons déjà dit avant que d'entrer chez vous. Nous sommes, poursuivit-il, des Marchands de Mousfol, & nous venons à Bagdad negocier nos Marchandises qui sont en magasin dans un Khan où nous sommes logez. Nous avons dîné aujourd'hui avec plusieurs autres personnes de notre profession, chez un Marchand de cette Ville, lequel après nous avoir régalez de mets delicats & de vins exquis, a fait venir des danseurs & des danseuses avec des chanteurs & des joüeurs d'instrumens. Le grand bruit que nous faisons tous ensemble a attiré le Guet qui a arrêté une partie des gens de l'assemblée ; pour nous, par bonheur, nous nous sommes sauvez ; mais comme il étoit déjà tard, & que la porte de notre Khan étoit fermée, nous ne scävions où nous retirer. Le hazard a voulu que nous ayons passé par votre rue,

& que nous ayons entendu qu'on se réjouiſſoit chez vous. Cela nous a déterminé à frapper à votre porte. Voila, Madame le compte que nous avons à vous rendre pour obéir à vos ordres.

Zobéide après avoir écouté ce discours, ſembloit heſiter ſur ce qu'elle devoit dire. Dequoi les Calenders s'apercevant, la ſupplierent d'avoir pour les trois prétendus Marchands de Mouſſol la même bonté qu'elle avoit eue pour eux. Hé bien, leur dit-elle, j'y conſens. Je veux que vous m'avez tous la même obligation. Je vous fais grace ; mais c'eſt à condition que vous ſortirez tous de ce logis preſentement, & que vous vous retirerez où il vous plaira. Zobéide ayant donné cet ordre d'un ton qui marquoit qu'elle vouloit être obéie, le Calife, le Viſir, Meſrour, les trois Calenders & le Porteur ſortirent ſans repliquer ; car la preſence des ſept Eſclaves armés les tenoit en reſpect. Lors qu'ils furent hors de la maiſon, & que la porte fut fermée, le Calife dit aux Calenders, ſans leur faire connoître

qui il étoit : Et vous Seigneurs, qui êtes Etrangers, & nouvellement arrivez en cette Ville, de quel côté allez vous presentement qu'il n'est pas jour encore ; Seigneur, lui répondirent-ils, c'est ce qui nous embarrasse. Suivez-nous, reprit le Calife, nous allons vous tirer d'embarras. Après avoir achevé ces paroles, il parla bas au Visir, & lui dit : Conduisez-les chez vous, & demain matin vous me les amenez. Je veux faire écrire leurs histoires ; elles meritent bien d'avoir place dans les Annales de mon regne.

Le Visir Giafar emmena avec lui les trois Calenders, le Porteur se retira dans sa maison, & le Calife accompagné de Mesrour se rendit à son Palais. Il se coucha, mais il ne pût fermer l'œil, tant il avoit l'esprit agité de toutes les choses extraordinaires qu'il avoit vûes & entendues. Il étoit sur tout fort en peine de sçavoir qui étoit Zobéide, quel sujet elle pouvoit avoir de maltraiter les deux chiennes noires, & pour quoi Amine avoit le sein meurtri. Le jour parut, qu'il étoit encore occupé

de ces pensées. Il se leva, & se rendit dans la chambre où il tenoit son Conseil & donnoit audience; il s'assit sur son throne.

Le Grand Visir arriva peu de tems après, & lui rendit ses respects à son ordinaire. Visir, lui dit le Calife, les affaires que nous aurions à regler presentement ne sont pas fort pressantes : celle des trois Dames & des deux chiennes noires l'est davantage. Je n'aurai pas l'esprit en repos que je ne sois pleinement instruit de tant de choses qui m'ont surpris. Allez, faites venir ces Dames, & amenez en même tems les Calenders. Partez, & souvenez-vous que j'attens impatientement votre retour.

Le Visir qui connoissoit l'humeur vive & bouillante de son maître, se hâta de lui obéir; il arriva chez les Dames, & leur exposa d'une maniere très-honnête l'ordre qu'il avoit de les conduire au Calife, sans toutefois leur parler de ce qui s'étoit passé la nuit chez elles.

Les Dames se couvrirent de leur voile, & partirent avec le Visir, qui

prit en passant chez lui les trois Calenders, qui avoient eu le tems d'apprendre qu'ils avoient vû le Calife, & qu'ils lui avoient parlé sans le connoître. Le Visir les mena au Palais, & s'acquitta de sa commission avec tant de diligence que le Calife en fut fort satisfait. Ce Prince, pour garder la bienveillance devant tous les Officiers de sa maison qui étoient presens, fit placer les trois Dames derrière la portière de la salle qui conduisoit à son appartement, & retint près de lui les trois Calenders qui firent assez connoître par leurs respects, qu'ils n'ignoroient pas devant qui ils avoient l'honneur de paroître.

Lorsque les Dames furent placées, le Calife se tourna de leur côté, & leur dit : Mesdames, en vous apprenant que je me suis introduit chez vous cette nuit déguisé en Marchand, je vais sans doute vous allarmer. Vous craindrez de m'avoir offensé, & vous croirez peut-être que je ne vous ai fait venir ici que pour vous donner des marques de mon ressentiment ; mais rassurez-vous : Soyez persuadées
que

que j'ay oublié le passé ; & que je suis même très content de votre conduite. Je souhaiterois que toutes les Dames de Bagdad eussent autant de sagesse que vous m'en avez fait voir. Je me souviendrai toujours de la modération que vous eûtes après l'incivilité que nous avons commise. J'étois alors Marchand de Moussoul, mais je suis à present Haroun Alraschid, le septième Calife de la glorieuse maison d'Abbas, qui tient la place de notre grand Prophete. Je vous ay mandées seulement pour sçavoir de vous qui vous êtes, & vous demander pour quel sujet l'une de vous, après avoir maltraité les deux chiennes noires, a pleuré avec elles. Je ne suis pas moins curieux d'apprendre pourquoi une autre a le sein tout couvert de cicatrices.

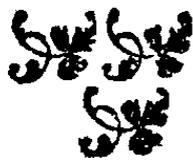
Quoique le Calife eût prononcé ces paroles très-distinctement, & que les trois Dames les eussent entendues, le Visir Giafar, par un air de ceremonie, ne laissa pas de les leur repeter Mais, Sire, dit Scheherazade, il est jour : Si Votre Majesté

veut que je lui raconte la suite, il faut qu'elle ait la bonté de prolonger encore ma vie jusqu'à demain. Le Sultan y consentit, jugeant bien que Scheherazade lui conteroit l'histoire de Zobéide, qu'il n'avoit pas peu d'envie d'entendre.



LXIII. NUIT.

MA chere sœur, s'écria Dinarzade, sur la fin de la nuit, si vous ne dormez pas, dites-nous, je vous en conjure, l'histoire de Zobéide, car cette Dame la raconta sans doute au Calife. Elle n'y manqua pas, répondit Scheherazade. Dès que le Prince l'eut rassurée par le discours qu'il venoit de faire, elle lui donna de cette sorte la satisfaction qu'il lui demandoit.



HISTOIRE

De Zobéïde.

Commandeur-des Croïans , dit-elle , l'histoire que j'ai à raconter à votre Majesté , est une des plus surprenantes dont ont ait jamais ouï parler. Les deux chiennes noires & moi , sommes trois sœurs nées d'une même mere & d'un même pere , & je vous dirai par quel accident étrange elles ont été changées en chiennes.

Les deux Dames qui demeurent avec moi & qui sont ici presentes , sont aussi mes sœurs de même pere , mais d'une autre mere. Celle qui a le sein couvert de cicatrices se nomme Amine , l'autre s'appelle Safie ; & moi Zobéïde.

Après la mort de notre pere , le bien qu'il nous avoit laissé fut partagé entre nous également , & lorsque ces deux dernieres sœurs eurent touché leur portion , elles se separerent & allerent demeurer en particulier avec leur mere. Mes deux autres sœurs & moi restâmes avec la nôtre , qui vivoit en-

core , & qui depuis en mourant nous laissa à chacune mille sequins.

Lorsque nous eûmes touché ce qui nous appartenoit , mes deux aînées , car je suis la cadette , se marierent , suivirent leurs maris , & me laisserent seule. Peu de temps après leur mariage , le mari de la premiere vendit tout ce qu'il avoit de biens & de meubles , & avec l'argent qu'il en put faire ; & celui de ma sœur , ils passerent tous deux en Afrique ; Là le mari dépensa en bonne chere & en débauche tout son bien ; & celui que ma sœur lui avoit apporté. Ensuite , se voyant réduit à la derniere misere , il trouva un prétexte pour la repudier , & la chassa.

Elle revint à Bagdad , non sans avoir souffert des maux incroyables dans un si long voyage. Elle vint se refugier chez moi , dans un état si digne de pitié , qu'elle en auroit inspiré aux cœurs les plus durs. Je la reçûs avec toute l'affection qu'elle pouvoit attendre de moi. Je lui demandai pourquoi je la voyois dans une si malheureuse situation ; elle m'apprit en pleurant la mauvaise conduite de son mari , & l'indi-

gne traitement qu'il lui avoit fait. Je fus touchée de son malheur, & j'en pleurai avec elle. Je la fis ensuite entrer au bain, je lui donnai de mes propres habits, & lui dis : Ma sœur, vous êtes mon aînée, & je vous regarde comme ma mere. Pendant votre absence, Dieu a beni le peu de bien qui m'est tombé en partage, & l'emploi que j'en fais à nourrir & à élever des vers à soye. Comptez que je n'ai rien qui ne soit à vous, & dont vous ne puissiez disposer comme moi-même.

Nous demeurâmes toutes deux, & vécûmes ensemble pendant plusieurs mois en bonne intelligence. Comme nous nous entretenions souvent de notre troisiémé sœur, & que nous étions surprises de ne pas apprendre de ses nouvelles, elle arriva en aussi mauvais état que notre aînée. Son mari l'avoit traitée de la même sorte, je la reçûs avec la même amitié.

Quelque temps après, mes deux sœurs sous prétexte qu'elles m'étoient à charge, me dirent qu'elles étoient dans le dessein de se remarier. Je leur répondis que si elles n'avoient pas d'au-

tres raisons que celle de m'être à charge , elles pouvoient continuer de demeurer avec moi en toute seureté. Que mon bien suffisoit pour nous entretenir toutes trois d'une maniere conforme à notre condition. Mais , ajoûtai-je , je crains plutôt que vous n'ayez véritablement envie de vous remarier. Si cela étoit , je vous avoüe , que j'en serois fort étonnée. Après l'experience que vous avez du peu de satisfaction qu'on a dans le mariage , y pouvez-vous penser une seconde fois ? Vous sçavez combien il est rare de trouver un mari parfaitement honnête homme. Croyez-moi , continuons de vivre ensemble le plus agréablement qu'il nous sera possible.

Tout ce que je leur dis fut inutile. Elles avoient pris la resolution de se remarier , elles l'exécuterent. Mais elles revinrent me trouver au bout de quelques mois , & me faire mille excuses de n'avoir pas suivi mon conseil. Vous êtes notre cadette , me dirent-elles , mais vous êtes plus sage que nous. Si vous voulez bien nous recevoir encore dans votre maison , & nous

regarder comme vos esclaves , il ne nous arrivera plus de faire une si grande faute. Mes cheres sœurs , leur répondis-je , je n'ai point changé à votre égard depuis notre dernière separation , revenez & jouïssiez avec moi de ce que j'ai. Je les embrassai , & nous demeurâmes ensemble comme auparavant.

Il y avoit un an que nous vivions dans une union parfaite ; & voyant que Dieu avoit beni mon petit fonds, je formai le dessein de faire un voyage par mer , & de hazarder quelque chose dans le commerce. Pour cet effet, je me rendis avec mes deux sœurs à Balsora , où j'achetai un vaisseau tout équipé , que je chargeai des marchandises que j'avois fait venir de Bagdad. Nous mîmes à la voile avec un vent favorable , & nous partîmes bientôt du Golfe Persique. Quand nous fûmes en pleine mer , nous prîmes la route des Indes , & après vingt jours de navigation , nous vîmes terre. C'étoit une montagne fort haute , au pied de laquelle nous apperçûmes une Ville de grande apparence. Comme nous

416 *Les mille & une Nuit.*

avons le vent frais , nous arrivâmes de bonne heure au Port , & nous y jetâmes l'ancre.

• Je n'eus pas la patience d'attendre que mes sœurs fussent en état de m'accompagner ; je me fis débarquer seule , & j'allai droit à la porte de la Ville. J'y vis une garde nombreuse de gens assis , & d'autres qui étoient debout avec un bâton à la main. Mais ils avoient tous l'air si hideux que j'en fus effrayée. Remarquant toutes-fois qu'ils étoient immobiles , & qu'ils ne remuoient pas même les yeux , je me rassurai , & m'étant approchée d'eux , je reconnus qu'ils étoient pétrifiés.

J'entrai dans la ville & passai par plusieurs rues où il y avoit des hommes d'espace en espace dans toutes sortes d'attitudes , mais ils étoient tous sans mouvement & pétrifiés. Au quartier des Marchands , je trouvai la plupart des boutiques fermées , & j'apperçûs dans celles qui étoient ouvertes , des personnes aussi pétrifiées. Je jettai la vûe sur les cheminées , & n'en voyant pas sortir la fumée , cela me fit juger que tout ce qui étoit dans

les maisons , de même que ce qui étoit dehors , étoit changé en pierre.

Etant arrivée dans une vaste place au milieu de la ville , je découvris une grande porte couverte de plaques d'or , & dont les deux battans étoient ouverts. Une portiere d'étoffe de soye paroissoit tirée devant , & l'on voyoit une lampe suspenduë au-dessus de la porte. Après avoir considéré le bâtiment , je ne doutai pas que ce ne fût le Palais du Prince qui regnoit en ce pays-là. Mais fort étonnée de n'avoir rencontré aucun être vivant , j'allai jusques-là dans l'esperance d'en trouver quelqu'un. Je levai la portiere ; & ce qui augmenta ma surprise , je ne vis sous le vestibule , que quelques Portiers ou Gardes pétrifiés , les uns debout & les autres assis , ou à demi couchés.

Je traversai une grande cour , où il y avoit beaucoup de monde. Les uns sembloient aller , & les autres venir , & néanmoins ils ne bougeoient de leur place , parce qu'ils étoient pétrifiés comme ceux que j'avois déjà vûs. Je passai dans une seconde cour , & de

celle-là dans une troisième ; mais ce n'étoit par tout qu'une solitude , & il y regnoit un silence affreux.

M'étant avancée dans une quatrième cour , j'y vis en face un très-beau bâtiment dont les fenêtres étoient fermées d'un treillis d'or massif. Je jugeai que c'étoit l'appartement de la Reine. J'y entrai. Il y avoit dans une grande salle plusieurs Eunuques noirs pétrifiés. Je passai ensuite dans une chambre très-richement meublée , où j'aperçûs une Dame aussi changée en pierre : Je connus que c'étoit la Reine à une couronne d'or qu'elle avoit sur la tête , & un collier de perles très-rondes & plus grosses que des noisettes. Je les examinai de près , & il me parut qu'on ne pouvoit rien voir de plus beau.

J'admirai quelque temps les richesses & la magnificence de cette chambre , & sur-tout le tapis de pied , les coussins , & le sofa garni d'une étoffe des Indes à fond d'or avec des figures d'hommes & d'animaux en argent trait d'un travail admirable.

Scheherazade auroit continué de

parler ; mais la clarté du jour vint mettre fin à sa narration. Le Sultan fut charmé de ce recit. Il faut, dit-il, en se levant, que je sçache à quoi aboutira cette petrification d'hommes étonnante.



LXIV. NUIT.

DInarzade, qui avoit pris beaucoup de plaisir au commencement de l'histoire de Zobéide, ne manqua pas d'appeller la Sultane avant le jour : Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous supplie de nous apprendre ce que vit encore Zobéide dans ce Palais singulier où elle étoit entrée. Voici, répondit Scheherazade, comment cette Dame continua de raconter son histoire au Calife.

Sire, dit-elle, de la chambre de la Reine petrifiée, je passai dans plusieurs autres appartemens & cabinets propres & magnifiques qui me conduisirent dans une chambre d'une grandeur extraordinaire, où il y avoit un

Trône d'or massif, élevé de quelques degrez, & enrichi de grosses émeraudes enchassées; & sur le Trône, un lit d'une riche étoffe, sur laquelle éclattoit une broderie de perles. Ce qui me surprit plus que tout le reste; ce fut une lumière brillante qui partoit de dessus ce lit. Curieuse de sçavoir ce qui la rendoit; je montai; & avançant la tête, je vis sur un petit tabouret un diamant gros comme un œuf d'Autruche, & si parfait, que je n'y remarquai nul défaut. Il brilloit tellement que je ne pouvois en soutenir l'éclat, en le regardant au jour.

Il y avoit au chevet du lit de l'un & de l'autre côté, un flambeau allumé dont je ne compris pas l'usage. Cette circonstance néanmoins me fit juger qu'il y avoit quelqu'un de vivant dans ce superbe Palais; car je ne pouvois croire que ces flambeaux pussent s'entretenir allumés d'eux-mêmes. Plusieurs autres singularitez m'arrêterent dans cette chambre, que le seul diamant dont je viens de parler, rendoit inestimable.

Comme toutes les portes étoient ouvertes ou poussées seulement, je parcourus encore d'autres appartemens aussi beaux que ceux que j'avois déjà vus. J'allay jusqu'aux offices & aux garde-meubles qui étoient remplis de richesses infinies, & je m'occupai si fort de toutes ces merveilles, que je m'oubliai moi-même. Je ne pensois plus ni à mon Vaisseau, ni à mes sœurs, je ne songeois qu'à satisfaire ma curiosité. Cependant la nuit s'approchoit; & son approche m'avertissant qu'il étoit tems de me retirer, je voulus reprendre le chemin des cours par où j'étois venuë; mais il ne me fut pas aisé de le trouver. Je m'égarai dans les appartemens, & me retrouvant dans la grande chambre où étoient le Trône, le lit, le gros diamant, & les flambeaux allumés, je résolus d'y passer la nuit, & de remettre au lendemain de grand matin à regagner mon Vaisseau. Je me jettai sur le lit, non sans quelque frayeur de me voir seule dans un lieu si desert, & ce fut sans doute cette crainte qui m'empêcha de dormir.

422 *Les mille & une Nuit.*

Il étoit environ minuit, lorsque j'entendis la voix comme d'un homme qui lisoit l'Alcoran de la même maniere & du ton que nous avons coutume de le lire dans nos Temples. Cela me donna beaucoup de joye. Je me levai aussi-tôt, & prenant un flambeau pour me conduire, j'allay de chambre en chambre du côté où j'entendois la voix. Je m'arrêtai à la porte d'un cabinet d'où je ne pouvois douter qu'elle ne partît. Je posai le flambeau à terre, & regardant par une fente, il me parut que c'étoit un Oratoire. En effet il y avoit comme dans nos Temples une niche qui marquoit où il falloit se tourner pour faire la priere, des lampes suspenduës & allumées, & deux chandeliers avec de gros cierges de cire blanche, allumez de même.

Je vis aussi un petit tapis étendu de la forme de ceux qu'on étend chez nous pour se poser dessus, & faire la priere. Un jeune homme de bonne mine assis sur ce tapis, recitoit avec grande attention l'Alcoran qui étoit posé devant lui sur un petit pupitre.

À cette vûe ravie d'admiration, je cherchois en mon esprit comment il se pouvoit faire qu'il fût le seul vivant dans une Ville où tout le monde étoit petrifié, & je ne doutois pas qu'il n'y eût en cela quelque chose de très-merveilleux.

Comme la porte n'étoit que pouffée, je l'ouvris; j'entrai, & me tenant debout devant la niche, je fis cette priere à haute voix, *Louange à Dieu qui nous a favorisé d'une heureuse navigation. Qu'il nous fasse la grace de nous protéger de même jusqu'à notre arrivée en notre país. Ecoutez-moy Seigneur & exaucez ma priere.*

Le jeune homme jetta les yeux sur moy, & me dit: Ma bonne Dame, je vous prie de me dire qui vous êtes, & ce qui vous a amenée en cette Ville desolée. En recompense je vous apprendrai qui je suis, ce qui m'est arrivé, pour quel sujet les habitans de cette Ville sont réduits en l'état où vous les avez vûs, & pourquoi moy seul je suis sain & fauf dans un defastre si épouvantable.

Je lui racontai en peu de mots d'où je venois, ce qui m'avoit engagée à faire ce voyage, & de quelle maniere j'avois heureusement pris port après une navigation de vingt jours. En achevant je le suppliai de s'acquitter à son tour de la promesse qu'il m'avoit faite, & je lui témoignai combien j'étois frappée de la désolation affreuse que j'avois remarquée dans tous les endroits par où j'avois passé.

Ma chere Dame, dit alors le jeune homme, donnez-vous un moment de patience. A ces mots il ferma l'Alcoran, le mit dans un étui précieux, & le posa dans la niche. Je pris ce tems-là pour le considerer attentivement, & je lui trouvai tant de grace & de beauté, que je sentis des mouvemens que je n'avois jamais sentis jusqu'alors. Il me fit asseoir près de lui, & avant qu'il commençât son discours, je ne pus m'empêcher de lui dire d'un air qui lui fit connoître les sentimens qu'il m'avoit inspirés : Aimable Seigneur, cher objet de mon ame, on ne peut attendre avec plus d'impatience que j'attens,
l'éclair-

Éclaircissement de tant de choses surprenantes qui ont frappé ma vûe depuis le premier pas que j'ay fait pour entrer en votre Ville ; & ma curiosité ne scauroit être assez-tôt satisfaite. Parlez , je vous en conjure ; apprenez-moy par quel miracle vous êtes seul en vie parmi tant de personnes mortes d'une maniere inouïe.

Scheherazade s'interrompit en cet endroit , & dit à Schahriar : Sire , Votre Majesté ne s'apperçoit peut-être pas qu'il est jour. Si je continuois de parler , j'abuserois de votre attention. Le Sultan se leva , resolu d'entendre la nuit suivante la suite de cette merveilleuse histoire.



L X V. N U I T.

SI vous ne dormez pas ma sœur , s'écria Dinarzade , le lendemain avant le jour , je vous prie de reprendre l'histoire de Zobéide , & de nous raconter ce qui se passa entre elle & le jeune homme vivant qu'elle

rencontra dans ce Palais dont vous nous avez fait une si belle description. Je vais vous satisfaire, répondit la Sultane; Zobéïde poursuivit son histoire dans ces termes.

Madame, me dit le jeune homme, vous m'avez fait assez voir que vous avez la connoissance du vrai Dieu, par la priere que vous venez de lui adresser. Vous allez entendre un effet très-remarquable de sa grandeur & de sa puissance. Je vous dirai que cette Ville étoit la capitale d'un puissant Royaume, dont le Roi mon pere portoit le nom. Ce Prince, toute sa Cour, les habitans de la Ville, & tous ses autres sujets étoient Mages, Adorateurs du feu, & de Nardoun ancien Roi des Geans rebelles à Dieu.

Quoique né d'un pere & d'une mere idolâtres, j'ay eu le bonheur d'avoir dans mon enfance pour gouvernante une bonne Dame Musulmane, qui sçavoit l'Alcoran par cœur, & l'expliquoit parfaitement bien. Mon Prince, me disoit-elle souvent, il n'y a qu'un vrai Dieu. Prenez garde d'en reconnoître & d'en adorer d'au-

tres. Elle m'apprit à lire en Arabe, & le livre qu'elle me donna pour m'exercer, fut l'Alcoran. Dès que je fus capable de raison, elle m'expliqua tous les points de cet excellent livre, & elle m'en inspiroit tout l'esprit à l'insçû de mon pere & de tout le monde. Elle mourut, mais ce fut après m'avoir fait toutes les instructions dont j'avois besoin pour être pleinement convaincu des veritez de la Religion Musulmane. Depuis sa mort, j'ay persisté constamment dans les sentimens qu'elle m'a fait prendre, & j'ay en horreur le faux Dieu Nardoun & l'adoration du feu.

Il y a trois ans & quelques mois qu'une voix bruyante se fit tout à coup entendre par toute la Ville si distinctement, que personne ne perdit une de ces paroles, qu'elle dit: *Habitans, abandonnez le culte de Nardoun & du feu; adorez le Dieu unique qui fait misericorde.*

La même voix se fit ouïr trois années de suite, mais personne ne s'étant converti, le dernier jour de la troisieme à trois ou quatre heures du

428 *Les mille & une Nuits.*

matin, tous les habitans generalement furent changez en pierre en un instant, chacun dans l'état & la posture où il se trouva. Le Roi mon pere éprouva le même sort : Il fut metamorphosé en une pierre noire, tel qu'on le voit dans un endroit de ce Palais, & la Reine ma mere eut une pareille destinée.

Je suis le seul sur qui Dieu n'ait pas fait tomber ce châtiment terrible : Depuis ce tems-là je continué de le servir avec plus de ferveur que jamais, & je suis persuadé, ma belle Dame, qu'il vous envoie pour ma consolation ; je lui en rends des graces infinies, car je vous avoüe que cette solitude m'est bien ennuyeuse.

Tout ce recit, & particulièrement ces derniers mots acheverent de m'enflammer pour lui. Prince, lui dis-je, il n'en faut pas douter, c'est la Providence qui m'a attirée dans votre port pour vous presenter l'occasion de vous éloigner d'un lieu si funeste. Le Vaisseau sur lequel je suis venue, peut vous persuader que je suis en quelque consideration à Bagdad, où j'ay laissé

d'autres biens assez considérables. J'ose vous y offrir une retraite jusqu'à ce que le puissant Commandeur des Croïans, le Vicaire du grand Prophete que vous reconnoissez, vous ait rendu tous les honneurs que vous méritez. Ce celebre Prince demeure à Bagdad, & il ne fera pas plûtôt informé de votre arrivée en sa Capitale, qu'il vous fera connoître qu'on n'implore pas en vain son appui. Il n'est pas possible que vous demeuriez davantage dans une Ville où tous les objets doivent vous être insupportables. Mon Vaisseau est à votre service, & vous en pouvez disposer absolument. Il accepta l'offre; & nous passâmes le reste de la nuit à nous entretenir de notre embarquement.

Dès que le jour parut nous sortîmes du Palais, & nous rendîmes au Port où nous trouvâmes mes Sœurs, le Capitaine, & mes Esclaves fort en peine de moy. Après avoir présenté mes Sœurs au Prince, je leur racontai ce qui m'avoit empêché de revenir au Vaisseau le jour précédent, la rencontre du jeune Prince, son hi-

stoire, & le sujet de la desolation d'une si belle Ville.

Les Matelots employèrent plusieurs jours à débarquer les Marchandises que j'avois apportées, & à embarquer à leur place, tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans le Palais en pierres, en or, & en argent. Nous laissâmes les meubles & une infinité de pieces d'orfèvrerie, parce que nous ne pouvions les emporter. Il nous auroit falu plusieurs Vaisseaux pour transporter à Bagdad toutes les richesses que nous avions devant les yeux.

Après que nous eûmes chargé le Vaisseau des choses que nous y voulûmes mettre, nous prîmes les provisions & l'eau dont nous jugeâmes avoir besoin pour notre voyage. A l'égard des provisions, il nous en restoit encore beaucoup de celles que nous avions embarquées à Balsora. Enfin nous mîmes à la voile avec un vent tel que nous pouvions le souhaiter.

En achevant ces paroles, Scheherazade vit qu'il étoit jour. Elle cessa de parler, & le Sultan se leva sans rien

dire, mais il se proposa d'entendre jusqu'à la fin l'histoire de Zobéide, & de ce jeune Prince, conservé si miraculeusement.



LXVI. N U I T.

Sur la fin de la nuit suivante, Dinarzade impatiente de sçavoir quel seroit le succez de la navigation de Zobéide, appella la Sultane : Ma chere sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, poursuivez de grace l'histoire d'hier. Dites-nous, si le jeune Prince & Zobéide arrivèrent heureusement à Bagdad. Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade : Zobéide reprit ainsi son histoire, en s'adressant toujours au Calife :

Sire, dit-elle, le jeune Prince, mes sœurs & moy, nous nous entretenions tous les jours agreablement ensemble. Mais, hélas, notre union ne dura pas long-tems. Mes sœurs devinrent jalouses de l'intelligence

qu'elles remarquerent entre le jeune Prince & moy ; & me demanderent un jour malicieusement ce que nous ferions de lui lors que nous serions arrivées à Bagdad. Je m'apperçus bien qu'elles ne me faisoient cette question que pour découvrir mes sentimens. C'est pourquoi faisant semblant de tourner la chose en plaisanterie, je leur répondis, que je le prendrois pour mon Epoux : Ensuite me tournant vers le Prince, je lui dis : Mon Prince, je vous supplie d'y consentir. D'abord que nous serons à Bagdad, mon dessein est de vous offrir ma personne pour être votre très-humble Esclave, pour vous rendre mes services, & vous reconnoître pour le maître absolu de mes volontez.

Madame, répondit le Prince, je ne sçay si vous plaïsantez ; mais pour moy je vous déclare fort serieusement devant Mesdames vos Sœurs, que dès ce moment j'accepte de bon cœur l'offre que vous me faites ; non pas pour vous regarder comme une Esclave ; mais comme ma Dame & ma Maîtresse ; & je ne prétens avoir au-

cun empire sur vos actions. Mes Sœurs changerent de couleur à ce discours ; & je remarquai depuis ce tems-là, qu'elles n'avoient plus pour moy les mêmes sentimens qu'auparavant.

Nous étions dans le Golfe Perfique, & nous approchions de Balsora, où avec le bon vent que nous avions toujours, j'esperois que nous arriverions le lendemain. Mais la nuit, pendant que je dormois, mes sœurs prirent leur tems, & me jetterent à la mer. Elles traiterent de la même sorte le Prince, qui fut noyé. Je me flottins quelques momens sur l'eau, & par bonheur ou plutôt par miracle, je trouyai fond. Je m'avançai vers une noirceur, qui me paroissoit terre, autant que l'obscurité me permettoit de la distinguer ; effectivement je gagnai une plage, & le jour me fit connoître que j'étois dans une petite Isle deserte, située environ à vingt milles de Balsora. J'eus bien-tôt fait sécher mes habits au soleil, & en marchant je remarquai plusieurs sortes de fruits, & même de l'eau douce ; ce qui me donna quelque esperance que

je pourrois conserver ma vie.

Je me reposois à l'ombre, lors que je vis un serpent ailé fort gros & fort long, qui s'avançoit vers moi, en se demenant à droit & à gauche, & tirant la langue; cela me fit juger que quelque mal le pressoit. Je me levai, & m'appercevant qu'il étoit suivi d'un autre serpent plus gros, qui le tenoit par la queue, & faisoit ses efforts pour le devorer, j'en eus pitié: Au lieu de fuir, j'eus la hardiesse & le courage de prendre une pierre qui se trouva par hazard près de moy; je la jettai de toute ma force contre le plus gros serpent; Je le frappai à la tête, & l'écrasai: l'autre se sentant en liberté, ouvrit aussitôt ses ailes, & s'envola. Je le regardai long-tems dans l'air comme une chose extraordinaire; mais l'ayant perdu de vûe, je me rassis à l'ombre dans un autre endroit, & je m'endormis.

A mon réveil, imaginez-vous quelle fut ma surprise, de voir près de moy une femme noire, qui avoit des traits vifs & agreables, & qui tenoit à l'attache deux chiennes de la

même couleur. Je me mis à mon seant, & lui demandai qui elle étoit : Je suis, me repondit-elle, le serpent que vous avez délivré de son cruel ennemi il n'y a pas long-tems. J'ay crû ne pouvoir mieux reconnoître le service important que vous m'avez rendu qu'en faisant l'action que je viens de faire. J'ay sçu la trahison de vos sœurs, & pour vous en venger, d'abord que j'ay été libre par votre généreux secours, j'ay appelé plusieurs de mes Compagnes qui sont Fées comme moy : nous avons transporté toute la charge de votre Vaisseau dans vos magasins de Bagdad ; après quoi nous l'avons submergé. Ces deux chiennes noires sont vos deux sœurs, à qui j'ay donné cette forme. Mais ce châtiment ne suffit pas, & je veux que vous les traittiez encore de la maniere que je vous dirai.

A ces mots, la Fée m'embrassa étroitement d'un de ses bras, & les deux chiennes de l'autre, & nous transporta chez moi à Bagdad, où je vis dans mon magasin, toutes les richesses dont mon vaisseau avoit été chargé. Avant

que de me quitter elle me livra les deux chiennes, & me dit : Sous peine d'être changée comme elles en chienne, je vous ordonne de la part de celui qui confond les mers, de donner toutes les nuits cent coups de foüet à chacune de vos sœurs, pour les punir du crime qu'elles ont commis contre votre personne & contre le jeune Prince qu'elles ont noyé. Je fus obligé de lui promettre que j'exécuterois son ordre.

Depuis ce tems-là, je les ai traitées chaque nuit à regret, de la maniere dont Votre Majesté a été témoin. Je leur témoigne par mes pleurs avec combien de douleur & de repugnance je m'acquie d'un si cruel devoir : & vous voyez bien qu'en cela je suis plus à plaindre qu'à blâmer. S'il y a quelque chose qui me regarde, dont vous puissiez fouhaiter d'être informé, ma sœur Amine vous en donnera l'éclaircissement par le recit de son histoire.

Après avoir écouté Zobéide avec admiration, le Calife fit prier par son grand Visir l'agreable Amine, de vouloir bien lui expliquer pourquoi elle

étoit marquée de cicatrices Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, il est jour, & je ne dois pas arrêter davantage. Votre Majesté. Schahriar, persuadé que l'histoire que Scheherazade avoit à raconter, feroit le denouement des précédentes, dit en lui-même, il faut que je me donne le plaisir tout entier. Il se leva, & résolut de laisser vivre encore la Sultane ce jour-là.



LXVII. NUIT.

DInarzade souhaitoit passionnement d'entendre l'histoire d'Amine; c'est-pourquoi s'étant reveillée long-tems avant le jour, elle dit à la Sultane: Ma chere Sœur, si vous ne dormez pas, aprenez-moi, je vous en conjure, pourquoi l'aimable Amine avoit le sein tout couvert de cicatrices. J'y consens, répondit Scheherazade; & pour ne pas perdre le tems, vous sçaurez qu'Amine s'adressant au Calife, commença son histoire dans ces termes.

HISTOIRE

d'Amine.

Commandeur des Croïans , dit-elle , pour ne pas repeter les choses dont votre Majesté a déjà été instruite par l'histoire de ma sœur , je vous dirai que ma mere ayant pris une maison pour passer son veuvage en son particulier , me donna en mariage avec le bien que mon pere m'avoit laissé , à un des plus riches heritiers de cette Ville.

La premiere année de notre mariage n'étoit pas écoulée , que je demurai veuve & en possession de tout le bien de mon mari , qui montoit à quatre-vingt-dix mille sequins. Le revenu seul de cette somme suffisoit de reste pour me faire passer ma vie fort honnêtement. Cependant , dès que les premiers six mois de mon deuil furent passez , je me fis faire dix habits differens , d'une si grande magnificence , qu'ils revenoient à mille sequins chacun , & je commençai au bout de l'année à les porter.

Un jour que j'étois seule occupée à mes affaires domestiques , on me vint dire qu'une Dame demandoit à me parler. J'ordonnai qu'on la fit entrer. C'étoit une personne fort avancée en âge. Elle me salua en baissant la terre , & me dit en demeurant sur ses genoux : Ma bonne Dame, je vous supplie d'excuser la liberté que je prens de vous venir importuner : La confiance que j'ai en votre charité me donne cette hardiesse : Je vous dirai , mon honorable Dame , que j'ai une fille orpheline qui doit se marier aujourd'hui , qu'elle & moi sommes étrangères ; & que nous n'avons pas la moindre connoissance en cette Ville : cela nous donne de la confusion , car nous voudrions faire connoître à la famille nombreuse avec laquelle nous allons faire alliance que nous ne sommes pas des inconnues , & que nous avons quelque credit. C'est pourquoi, ma charitable Dame, si vous avez pour agréable d'honorer ces nœces de votre presence , nous vous aurons d'autant plus d'obligation que les Dames de notre pais connoîtront que nous ne sommes pas regardées ici com-

me des misérables , quand elles apprendront qu'une personne de votre rang n'aura pas dédaigné de nous faire un si grand honneur : Mais , hélas ; si vous rejetez ma priere , quelle mortification pour nous ! Nous ne sçavons à qui nous adresser.

Ce discours que la pauvre Dame entremêla de larmes , me toucha de compassion. Ma bonne mere , lui dis-je , ne vous affligez pas : Je veux bien vous faire le plaisir que vous me demandez : Dites-moi où il faut que j'aïlle ; je ne veux que le temps de m'habiller un peu proprement. La vieille Dame , transportée de joye à cette réponse , fut plus prompte à me baiser les pieds , que je ne le fus à l'en empêcher. Ma charitable Dame , reprit-elle en se relevant , Dieu vous recompensera de la bonté que vous avez pour vos servantes , & comblera votre cœur de satisfaction , de même que vous en comblez le nôtre. Il n'est pas encore besoin que vous preniez cette peine , il suffira que vous veniez avec moi sur le soir à l'heure que je viendrai vous prendre. Adieu , Madame , ajouta-t-elle ;

jusqu'à l'honneur de vous revoir.

Aussi-tôt qu'elle m'eût quittée , je pris celui de mes habits qui me plaisoit davantage , avec un collier de grosses perles , des brasselets , des bagues , & des pendans d'oreilles de diamans les plus fins & les plus brillans. J'eus un pressentiment de ce qui me devoit arriver.

La nuit commençoit à paroître, lorsque la vieille Dame arriva chez moi , d'un air qui marquoit beaucoup de joye. Elle me baïsa la main , & me dit : Ma chere Dame , les parentes de mon gendre qui sont les premieres Dames de la Ville, sont assemblées. Vous viendrez quand il vous plaira ; me voilà prête à vous servir de guide. Nous partîmes aussi-tôt ; Elle marcha devant moi , & je la suivis avec un grand nombre de mes femmes Esclaves proprement habillées. Nous nous arrêtâmes dans une rue fort large , nouvellement balaiée & arrosée , à une grande porte éclairée par un fanal , dont la lumiere me fit lire cette inscription qui étoit au-dessus de la porte , en lettres d'or : *C'est ici la demeure éternelle des plai-*

sirs & de la joye. La vieille Dame frappa, & l'on ouvrit à l'instant.

On me conduisit au fond de la cour, dans une grande Salle, où je fus reçüe par une jeune Dame d'une beauté sans pareille. Elle vint au devant de moi : & après m'avoir embrassée, & fait asseoir près d'elle sur un sofa, où il y avoit un thrône d'un bois précieux rehaussé de diamans : Madame, me dit-elle, on vous a fait venir ici pour assister à des nôces, mais j'espere que ces nôces feront autres que celles que vous vous imaginez. - J'ai un frere, qui est le mieux fait & le plus accompli de tous les hommes : Il est si charmé du portrait qu'il a entendu faire de votre beauté, que son sort dépend de vous, & qu'il sera très-malheureux, si vous n'avez pitié de lui. Il sçait le rang que vous tenez dans le monde ; & je puis vous assurer que le sien n'est pas indigne de votre alliance. Si mes prieres, Madame, peuvent quelque chose sur vous, je les joins aux siennes, & vous supplie de ne pas rejeter l'offre qu'il vous fait de vous recevoir pour femme.

Depuis la mort de mon mari je n'avois pas encore eu la pensée de me remarier , mais je n'eus pas la force de refuser une si belle personne. D'abord que j'eus consenti à la chose par un silence accompagné d'une rougeur qui parut sur mon visage , la jeune Dame frappa des mains : Un cabinet s'ouvrit aussi-tôt , & il en sortit un jeune homme d'un air si majestueux , & qui avoit tant de grace , que je m'estimai heureuse d'avoir fait une si belle conquête. Il prit place auprès de moy , & je connus par l'entretien que nous eûmes , que son mérite étoit encore audessus de ce que sa sœur m'en avoit dit. .

Lors qu'elle vit que nous étions contents l'un de l'autre ; elle frappa des mains une seconde fois ; & un Cadis entra , qui dressa notre Contrat de mariage , le signa , & le fit signer aussi par quatre Témoinns qu'il avoit amenez avec lui. La seule chose que mon nouvel Epoux exigea de moy fut , que je ne me ferois point voir , ni ne parlerois à aucun homme qu'à lui ; & il me jura qu'à cette condition

444 *Les mille & une Nuit.*

j'aurois tout sujet d'être contente de lui. Notre mariage fut conclu & achevé de cette manière ; ainsi je fus la principale actrice des noces auxquelles j'avois été invitée seulement.

Un mois après notre mariage, ayant besoin de quelque étoffe, je demandai à mon mari la permission de sortir pour aller faire cette emplette. Il me l'accorda ; & je pris pour m'accompagner la vieille Dame dont j'ay déjà parlé, qui étoit de la maison, & deux de mes femmes Esclavés.

Quand nous fûmes dans la rue des Marchands, la vieille Dame me dit : Ma bonne Maîtresse, puisque vous cherchez une étoffe de soye, il faut que je vous meine chez un jeune Marchand que je connois ici : il en a de toutes sortes ; & sans vous fatiguer à courir de boutique en boutique, je puis vous assurer que vous trouverez chez lui ce que vous ne trouveriez pas ailleurs. Je me laissai conduire, & nous entrâmes dans la boutique d'un jeune Marchand assez bienfait. Je m'assis & lui fis dire par

La vieille Dame, de me montrer les plus belles étoffes de soye qu'il eût. La vieille vouloit que je lui fisse la demande moy-même; mais je lui dis qu'une des conditions de mon mariage étoit de ne parler à aucun homme qu'à mon mari, & que je ne devois pas y contrevenir.

Le Marchand me montra plusieurs étoffes, dont l'une m'ayant agréée plus que les autres, je lui fis demander combien il l'estimoit. Il répondit à la Vieille: Je ne la lui vendrai ni pour or ni pour argent; mais je lui en ferai un present; si elle veut bien me permettre de la baiser à la joue. J'ordonnai à la Vieille de lui dire qu'il étoit bien hardi de me faire cette proposition. Mais au lieu de m'obéir, elle me representa que ce que le Marchand demandoit, n'étoit pas une chose fort importante; qu'il ne s'agissoit point de parler; mais seulement de presenter la joue, & que ce seroit une affaire bientôt faite. J'avois tant d'envie d'avoir l'étoffe, que je fus assez simple pour suivre ce conseil. La vieille Dame & mes femmes se mirent

446 *Les mille & une Nuit.*

devant, afin qu'on ne me vît pas, & je me dévoilai : mais au lieu de me baiser, le Marchand me mordit jusqu'au sang.

La douleur & la surprise furent telles, que j'en tombai évanouïe, & je demeurai assez long-tems en cet état pour donner au Marchand celui de fermer sa boutique, & de prendre la fuite. Lors que je fus revenue à moy, je me sentis la joie toute ensanglantée : La vieille Dame & mes femmes avoient eu soin de la couvrir d'abord de mon voile, afin que le monde qui accourut, ne s'apperçût de rien, & crût que ce n'étoit qu'une foiblesse qui m'avoit prise.

Scheherazade, en achevant ces dernières paroles apperçut le jour, & se teut. Le Sultan trouva ce qu'il venoit d'entendre assez extraordinaire, & se leva fort curieux d'en apprendre la suite.



LXVIII. NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Dinarzade s'étant reveillée, appella la Sultane : Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de vouloir bien continuer l'histoire d'Amine. Voici comme cette Dame la reprit, répondit Scheherazade :

La vieille qui m'accompagnoit, poursuivit-elle, extrêmement mortifiée de l'accident qui m'étoit arrivé, tâcha de me rassurer : Ma bonne Maîtresse ; me dit-elle, je vous demande pardon : Je suis cause de ce malheur. Je vous ay amenée chez ce Marchand, parce qu'il est de mon pais ; & je ne l'aurois jamais crû capable d'une si grande méchancté ; mais ne vous affligez pas : Ne perdons point de tems : Retournons au logis ; je vous donnerai un remede qui vous guerira en trois jours si parfaitement qu'il n'y paroitra pas la moindre marque. Mon

évanouissement m'avoit rendu si foible, qu'à peine pouvois-je marcher. J'arrivai néanmoins au logis; mais je tombai une seconde fois en foiblesse en entrant dans ma chambre. Cependant la vieille m'appliqua son remède; je revins à moy, & me mis au lit.

La nuit venuë, mon mari arriva, il s'apperçut que j'avois la tête enveloppée, il me demanda ce que j'avois. Je répondis que c'étoit un mal de tête; & j'esperois qu'il en demeureroit là; mais il prit une bougie, & voyant que j'étois blessée à la joue; d'où vient cette blessure, me dit-il? Quoique je ne fusse pas fort criminelle, je ne pouvois me résoudre à lui avouer la chose; faire cet aveu à un mari me paroïssoit choquer la bienfiance. Je lui dis, que comme j'allois acheter une étoffe de soye avec la permission qu'il m'en avoit donnée, un porteur chargé de bois avoit passé si près de moy dans une rue fort étroite, qu'un bâton m'avoit fait une égratignure au visage; mais que c'étoit peu de chose.

Cette raison mit mon mari en colère :

re : Cette action , dit-il , ne demeurera pas impunie. Je donnerai demain ordre au Lieutenant de Police d'arrêter tous ces brutaux de Porteurs, & de les faire tous pendre. Dans la crainte que j'eus d'être cause de la mort de tant d'innocens ; je lui dis : Seigneur , je serois fâchée qu'on fit une si grande injustice , gardez-vous bien de la commettre ; je me croirois indigne de pardon , si j'avois causé ce malheur. Dites-moy donc sincèrement , reprit-il , ce que je dois penser de votre blessure.

Je lui repartis qu'elle m'avoit été faite par l'inadvertance d'un vendeur de balais monté sur son âne : qu'il venoit derrière moy , la tête tournée d'un autre côté , que son âne m'avoit poussée si rudement que j'étois tombée , & que j'avois donné de la joie contre du verre. Cela étant , dit alors mon mari , le soleil ne se levera pas demain que le grand Visir Giafar ne soit averti de cette insolence. Il fera mourir tous ces Marchands de balais. Au nom de Dieu , Seigneur , interrompis-je , je vous supplie de

leur pardonner ; ils ne sont pas coupables. Comment donc , Madame , dit-il , que faut-il que je croye ? parlez , je veux absolument apprendre de votre bouche la vérité. Seigneur , lui répondis-je , il m'a pris un étourdissement , & je suis tombée ; voila le fait.

A ces dernières paroles , mon époux perdit patience. Ah , s'écria-t-il , c'est trop long-tems écouter des menfonges : En disant cela , il frappa des mains , & trois Esclaves entrèrent. Tirez-la hors du lit , leur dit-il , étendez-la au milieu de la chambre. Les Esclaves executerent son ordre , & comme l'un me tenoit par la tête , & l'autre par les pieds , il commanda au troisième d'aller prendre un fabre ; & quand il l'eût apporté , frappe , lui dit-il ; coupe-lui le corps en deux , & va le jeter dans le Tigre. Qu'il serve de pâture aux poissons : C'est le châtiment que je fais aux personnes à qui j'ai donné mon cœur , & qui me manquent de foi. Comme il vit que l'Esclave ne se hâtoit pas d'obéir : Frappe donc , continua-t-il , qui t'arrête ? Qu'attens-tu ?

Madame, me dit alors l'Esclave, vous touchez au dernier moment de votre vie : Voyez s'il y a quelque chose dont vous vouliez disposer avant votre mort. Je demandai la liberté de dire un mot. Elle me fut accordée. Je soulevai la tête, & regardant mon époux tendrement : Helas, lui dis-je, en quel état me voila reduite ; Il faut donc que je meure dans mes plus beaux jours : Je voulois poursuivre ; mais mes larmes & mes soupirs m'en empêcherent. Cela ne toucha pas mon époux ; au contraire il me fit des reproches, à quoi il eût été inutile de repartir. J'eus recours aux prieres, mais il ne les écouta pas, & il ordonna à l'Esclave de faire son devoir. En ce moment la vieille Dame qui avoit été nourrice de mon époux, entra ; & se jettant à ses pieds pour tâcher de l'appaiser : Mon fils, lui dit-elle, pour prix de vous avoir nourri & élevé, je vous conjure de m'accorder sa grace. Considérez que l'on tuë celui qui tuë ; & que vous allez flétrir votre réputation, & perdre l'estime des hommes. Que ne di-

ront-ils point d'une colere si sanglante? Elle prononça ces paroles d'un air si touchant, & elle les accompagna de tant de larmes, qu'elles firent une forte impression sur mon époux.

Hé bien; dit-il, à sa nourrice, pour l'amour de vous, je lui donne la vie. Mais je veux qu'elle porte des marques qui la fassent souvenir de son crime. A ces mots, un Esclave par son ordre me donna de toute sa force sur les côtes & sur la poitrine tant de coups d'une petite canne pliante qui enlevoit la peau & la chair, que j'en perdis connoissance. Après cela il me fit porter par les mêmes Esclaves, ministres de sa fureur, dans une maison où la vieille eut grand soin de moy. Je gardai le lit quatre mois. Enfin je gueris; mais les cicatrices que vous vîtes hier, contre mon intention, me sont restées depuis. Dès que je fus en état de marcher & de sortir, je voulus retourner à la maison que j'avois eüe de mon premier mari; mais je n'y trouvai que la place. Mon second époux; dans l'excès de la colere, ne s'étoit pas contenté de

la faire abatre, il avoit fait même razer toute la ruë où elle étoit située. Cette violence étoit sans doute inouïe; mais contre qui aurois-je fait ma plainte? L'auteur avoit pris des mesures pour se cacher, & je n'ay pû le connoître. D'ailleurs quand je l'aurois connu, ne voyois-je pas bien que le traitement qu'on me faisoit parloit d'un pouvoir absolu? Aurois-je osé m'en plaindre?

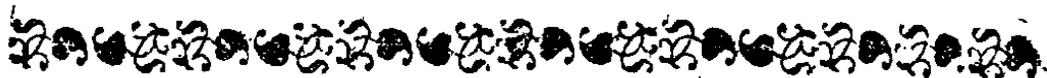
Desolée, depourvûë de toutes choses, j'eus recours à ma chere sœur Zobéide, qui vient de raconter son histoire à Votre Majesté, & je lui fis le recit de ma disgrâce. Elle me reçut avec sa bonté ordinaire, & m'exhorta à la supporter patiemment. Voilà quel est le monde, dit-elle; il nous ôte ordinairement nos biens ou nos amis, ou nos amans, & souvent le tout ensemble. En même-tems pour me prouver ce qu'elle me disoit, elle me raconta la perte du jeune Prince causée par la jalousie de ses deux Sœurs. Elle m'apprit ensuite de quelle manière elles avoient été changées en chienne. Enfin après m'avoir donné mille

marques d'amitié, elle me presenta ma cadette, qui s'étoit retirée chez elle après la mort de notre mere.

Ainsi remerciant Dieu de nous avoir toutes trois rassemblées, nous résolûmes de vivre libres sans nous separer jamais. Il y a long-tems que nous menons cette vie tranquille; & comme je suis chargée de la dépense de la maison, je me fais un plaisir d'aller moy-même faire les provisions dont nous avons besoin. J'en allai acheter hier; & les fis apporter par un porteur homme d'esprit & d'humeur agreable que nous retînmes pour nous divertir. Trois Calenders survinrent au commencement de la nuit, & nous prierent de leur donner retraite jusqu'à ce matin. Nous les reçûmes à une condition qu'ils accepterent; & après les avoir fait asseoir à notre table, ils nous regaloient d'un concert à leur mode, lorsque nous entendîmes frapper à notre porte. C'étoient trois Marchands de Mouffoul de fort bonne mine, qui nous demanderent la même grace que les Calenders; nous la leur accordâmes à la même

condition. Mais ils ne l'observerent ni les uns ni les autres ; néanmoins quoique nous fussions en état aussi bien qu'en droit de les en punir , nous nous contentâmes d'exiger d'eux le recit de leur histoire ; & nous bornâmes notre vengeance à les renvoyer ensuite , & à les priver de la retraite qu'ils nous avoient demandée.

Le Calife Haroun Afraschid fut très-content d'avoir appris ce qu'il vouloit sçavoir , & témoigna publiquement l'admiration que lui causoit tout ce qu'il venoit d'entendre Mais Sire , dit en cet endroit Scheherazade ; le jour qui cominence à paroître ne me permet pas de raconter à Votre Majesté ce que fit le Calife pour mettre fin à l'enchantement des deux chiennes noires. Schahriar jugeant que la Sultane acheveroit la nuit suivante l'histoire des cinq Dames & des trois Calenders , se leva & lui laissa encore la vie jusqu'au lendemain.



LXIX. NUIT.

AU nom de Dieu, ma sœur, s'écria Dinarzade, avant le jour; Si vous ne dormez pas, je vous prie de nous raconter comment les deux chiennes noires reprirent leur première forme; & ce que devinrent les trois Calenders. Je vais satisfaire votre curiosité, répondit Scheherazade. Alors adressant son discours à Schahriar; elle poursuivit dans ces termes.

Sire, le Calife ayant satisfait sa curiosité, voulut donner des marques de sa grandeur & de sa générosité aux Calenders Princes, & faire sentir aussi aux trois Dames des effets de sa bonté: Sans se servir du ministère de son grand Visir, il dit lui-même à Zobéïde: Madame, cette Fée qui se fit voir d'abord à vous en Serpent, & qui vous a imposé une si rigoureuse loy, cette Fée, ne vous a-t-elle point parlé de sa demeure, ou plutôt ne vous
pro-

promit-elle de vous revoir , & de rétablir les deux chiennes en leur premier état ?

Commandeur des Croyans , répondit Zobéïde , j'ay oublié de dire à votre Majesté , que la Fée me mit entre les mains un petit paquet de cheveux , en me disant qu'un jour j'aurois besoin de sa présence , & qu'alors si je voulois seulement brûler deux brins de ces cheveux , elle feroit à moy dans le moment , quand elle feroit au delà du Mont Caucase. Madame , reprit le Calife , où est ce paquet de cheveux ? Elle repartit , que depuis ce tems-là elle avoit eu grand soin de le porter toujourns avec elle. En effet elle le tira , & ouvrant un peu la portiere qui la cachoit , elle le lui montra. Hé bien , repliqua le Calife , faisons venir ici la Fée ; vous ne sçauriez l'appeller plus à propos , puisque je le souhaite.

Zobéïde y ayant consenti , on apporta du feu , & Zobéïde mit dessus tout le paquet de cheveux. A l'instant même , le Palais s'ébranla , & la Fée parut devant le Calife , sous la figu-

458 *Les mille & une Nuit.*

re d'une Dame habillée très-magnifiquement. Commandeur des Croyans, dit-elle à ce Prince, vous me voyez prête à recevoir vos commandemens. La Dame qui vient de m'appeller par votre ordre, m'a rendu un service important; pour lui en marquer ma reconnoissance, je l'ay vengée de la perfidie de ses sœurs, en les changeant en chiennes; mais si votre Majesté le desire, je vais leur rendre leur figure naturelle.

Belle Fée, lui répondit le Calife, vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir, faites-leur cette grace; après cela je chercherai les moyens de les consoler d'une si rude penitence: mais auparavant j'ay encore une prière à vous faire en faveur de la Dame qui a été si cruellement maltraitée par un mari inconnu. Comme vous sçavez une infinité de choses, il est à croire que vous n'ignorez pas celle-ci: obligez-moy de me nommer le barbare qui ne s'est pas contenté d'exercer sur elle une si grande cruauté; mais qui lui a même enlevé très-injustement tout le bien qui lui appartenoit.

Je m'étonne qu'une action si injuste, si inhumaine, & qui fait tort à mon autorité, ne soit pas venue jusqu'à moy.

Pour faire plaisir à votre Majesté, repliqua la Fée, je remettrai les deux chiennes en leur premier état, je guerirai la Dame de ses cicatrices, de maniere qu'il ne paroitra pas que jamais elle ait été frappée, & ensuite je vous nommerai celui qui l'a fait maltraiter ainsi.

Le Calife envoya querir les deux chiennes chez Zobéide; & lors qu'on les eût amenées, on presenta une tasse pleine d'eau à la Fée, qui l'avoit demandée. Elle prononça dessus des paroles que personne n'entendit, & elle en jetta sur Amine & sur les deux chiennes. Elles furent changées en deux Dames d'une beauté surprenante, & les cicatrices d'Amine disparurent. Alors la Fée dit au Calife: Commandeur des Croyans, il faut vous découvrir presentement qui est l'Epoux inconnu que vous cherchez. Il vous appartient de fort près, puisque c'est le Prince Amin, votre

filz aîné, frere du Prince Mamoun, son Cadet: Etant devenu passionnément amoureux de cette Dame, sur le recit qu'on lui avoit fait de sa beauté, il trouva un pretexte pour l'attirer chez lui, où il l'épousa; à l'égard des coups qu'il lui a fait donner, il est excusable en quelque façon. La Dame son Epouse avoit eu un peu trop de facilité, & les excuses qu'elle lui avoit apportées étoient capables de faire croire qu'elle avoit fait plus de mal qu'il n'y en avoit. C'est tout ce que je puis dire pour satisfaire votre curiosité. En achevant ces paroles, elle salua le Calife, & disparut.

Ce Prince rempli d'admiration, & content des changemens qui venoient d'arriver par son moyen, fit des actions dont il fera parlé éternellement. Il fit premierement appeller le Prince Amin son fils, lui dit qu'il sçavoit son mariage secret, & lui apprit la cause de la blessure d'Amine. Le Prince n'attendit pas que son pere lui parlât de la reprendre, il la reprit à l'heure même.

Le Calife declara ensuite qu'il donnoit

noit son cœur & sa main à Zobéide, & proposa les trois autres sœurs aux trois Calenders fils de Rois, qui les accepterent pour femmes avec beaucoup de reconnoissance. Le Calife leur assigna à chacun un Palais magnifique dans la Ville de Bagdad : Il les éleva aux premières Charges de son Empire, & les admit dans ses conseils. Le premier Cadis de Bagdad appelé avec des témoins, dressa les contrats de mariage, & le fameux Calife Haroun Alraschid, en faisant le bonheur de tant de personnes, qui avoient éprouvé des disgraces incroyables, s'attira mille benedictions.

Il n'étoit pas jour encore lorsque Scheherazade acheva cette histoire, qui avoit été tant de fois interrompue, & continuée. Cela lui donna lieu d'en commencer une autre : Ainsi adressant la parole au Sultan, elle lui dit.

Fin du premier Tome.